

**PHILOSOPHIE
DE L'HISTOIRE.**

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

PROFESSÉE

EN DIX-HUIT LEÇONS PUBLIQUES,

A VIENNE,

PAR FRÉDÉRIC DE SCHLÉGEL,

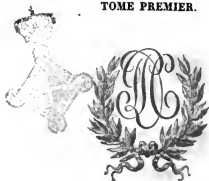
Ouvrage traduit de l'allemand en français,

PAR M. L'ABBÉ LECHAT,

Docteur de la Faculté des Lettres de Paris,

*Officier de l'Université, Professeur de Philosophie au Collège royal de Nantes,
etc., etc.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ PARENT-DESBARRES, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 48.

1836.



PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Le nom de F. Schlegel * est un des plus illustres de l'Allemagne moderne. Mais la traduction de plusieurs de ses ouvrages, de *l'Histoire de la littérature ancienne et moderne*, du *Tableau de l'Histoire moderne*, en le popularisant en France, a fait connaître surtout le critique et l'érudit. Or F. Schlegel est aussi philosophe : de là sans doute la haute portée de sa critique et de ses vues historiques.

En philosophie, il appartient à cette école éminemment religieuse et catholique qui, prenant la parole comme le caractère distinctif de l'humanité, pense qu'avec elle toutes les vérités religieuses, morales et sociales ont été primitivement révélées à l'homme ; école à laquelle se rattachent aussi diversement et plus ou moins Gœrres et Baader en Allemagne, MM. de Maistre, de Bonald et d'Eckstein en France.

* Né à Hanovre en 1772. De 1802 à 1803 il fit un voyage à Paris où il ouvrit un cours et publia des ouvrages. Il avait épousé la fille du célèbre Mendelssohn, laquelle se convertit ainsi que lui à la foi catholique, dans la ville de Cologne. Madame de Staël a dit : « Fréd. Schlegel est » l'un des hommes illustres de son pays, dont l'esprit a le plus d'originalité » lité ; et, loin de se fier à cette originalité qui lui promettait tant de » succès, il a voulu l'appuyer sur des études immenses. »

Ce Verbe divin, cette parole a été altérée dans l'individu, et par suite dans l'humanité entière; c'est un fait clair comme le jour. La philosophie et l'histoire ne doivent pas s'arrêter à le prouver; il est en dehors de leur domaine: ces deux sciences n'ont qu'à le poser, puis à en procéder avec confiance comme de leur principe.

Rétablir la pureté de la parole primitive, l'image divine, dans la conscience, dont l'unité a été rompue, et où la raison et l'imagination, l'entendement et la volonté, sont dans un antagonisme perpétuel; tel est le devoir de chaque individu, et l'objet de la philosophie pure. Montrer la marche de cette restauration dans l'humanité, c'est faire la philosophie de l'histoire.

F. Schlegel a rempli ces deux tâches dans sa *Philosophie de la vie*, qui n'a pas encore été traduite, et dans cette *Philosophie de l'Histoire* dont nous donnons aujourd'hui la traduction française. C'est le dernier travail de Schlegel, c'est, selon nous, celui qui résume tous ses travaux, son ouvrage le plus beau, le plus complet, le plus utile en soi et par le grand nombre de lecteurs auxquels il s'adresse.

Ce livre manquait à la philosophie, il manquait à la France, malgré le *Discours sur l'Histoire universelle*, qui, comme on le sait et on l'avoue, laisse sous plusieurs rapports beaucoup à désirer. Nous avons bien en outre Vico et Herder; mais outre qu'ils sont moins clairs, moins élémentaires, Vico est sans grâce, sec et aride; il n'envisage guère qu'un coin du développement humain, la législation, et considère les destinées de chaque peuple plutôt que celles de l'humanité entière; Herder est obscur, déclamateur, et surtout il professe un panthéisme matérialiste; son ouvrage est plus dangereux qu'utile; ce ne serait pas lui qu'on voudrait indiscrètement recommander à la jeunesse.

Schlegel a évité tous ces défauts. D'abord chrétien et ca-

tholique, il ne voit les hommes et les choses qu'à la lumière de la révélation. Essentiellement opposé en histoire comme en philosophie au fatalisme que professent malheureusement trop d'historiens de nos jours, il croit l'homme libre même dans son état de dégradation, et nous montre la Providence menant l'humanité comme par la main vers la destinée qu'elle lui a faite. Suivant lui quatre actions luttent ou se combinent dans l'histoire : la nature ou la force aveugle, le libre arbitre, le principe mauvais, et la puissance divine, qui finalement délivre et sauve la race humaine. Ennemi de Condorcet et du système de la perfection indéfinie, qui ne peut assigner à l'homme ni commencement ni fin, il sait lui d'où il part et où il arrive, d'où l'humanité part et où elle va ; car il fait procéder de Dieu et retourner à Dieu.

Dans le développement de l'humanité, il distingue trois phases, qui forment aussi ses trois principales époques : le règne de la *parole*, celui de la *force*, et celui de la *lumière*. L'octroi primitif de la *parole* éternelle est le premier bienfait de Dieu. Elle dirige l'homme dans la période la plus ancienne ; elle est consignée dans la tradition de tous les anciens peuples. Mais cette divine parole se voit étouffée de plus en plus par la *parole humaine*, elle va disparaître sous un amas de fictions et d'erreurs. L'idolâtrie dans laquelle Schlegel distingue trois degrés, le culte de la nature sensible, le culte des vertus occultes et supra-sensibles de la nature, le culte de l'état, comble la mesure, dans cette dernière transformation, la plus funeste de toutes.

Une grande *force* est requise pour sauver l'humanité qui n'en peut plus. Apparaissent alors des nations qui en sont douées ; mais leur force est *humaine* ; la puissance du caractère et l'esprit de conquêtes chez le Persé et le Romain, la puissance du génie chez le Grec, sont inégales à la grandeur

de cette tâche. A cet effet il faut une force *divine* ; le christianisme va l'inspirer dans tous les membres du corps social.

L'Europe est renouvelée , la société est chrétienne ; il lui reste à épuiser , dans la science et dans la vie , toutes les salutaires conséquences de la rédemption , à s'éclairer de plus en plus à l'aide du flambeau divin qui a été allumé au milieu d'elle , à former avec toutes les connaissances naturelles , sociales et religieuses , une science vraie , une , catholique. Mais ne la voilâ-t-il pas qui se met à suivre trop souvent , au lieu de la *lumière divine* , féconde et vivifiante , une *lumière humaine* , trompeuse et fausse , qui la fait dévier de sa route , et retarde ainsi l'édification de cette science chrétienne , dont l'achèvement est remis dès lors à des jours plus heureux !

L'exécution de ce vaste et beau plan est aisée , ingénieuse , digne et noble ; l'ouvrage se compose de dix-huit discours ou leçons publiques , partagées naturellement par le grand événement de la *Rédemption* que l'auteur appelle *le pôle divin placé au milieu des temps*. Chaque discours est un tableau complet où il fait figurer toute une époque ou toute une nation avec sa religion , ses mœurs , ses lois , sa philosophie , sa littérature ; où aucun des faits importants du peuple ou du temps qu'il juge n'est omis ; de sorte que , mérite rare dans un semblable ouvrage , ce n'est pas seulement une collection de réflexions sur l'histoire , c'est encore un cours d'histoire , abrégé sans doute , mais suffisant pour rappeler tout ce qui fut le premier objet de nos études historiques. Et ne pensez pas que tant de choses se présentent confusément ou d'une manière disparate. Non , tout se lie , s'amène ; l'auteur vous cache son travail ; pour passer d'un objet à un autre , il se ménage les plus heureuses transitions. La dignité est le premier caractère de son style ; avec elle , il offre en outre ,

dans les considérations philosophiques, autant de clarté qu'en comportent de pareilles matières; dans les récits, beaucoup de vivacité et d'éclat.

Telle est ordinairement sa méthode; la leçon commence par des réflexions sur les principes de l'histoire, sur l'homme et ses facultés, sur l'état général du siècle ou de la nation qui va l'occuper; puis il soumet ses spéculations au contrôle de l'expérience, il les prouve par les faits et les détails.

Je ne parlerai point de l'immense érudition que ce travail suppose. On sait que Schlégel était versé dans les langues anciennes et orientales, et que le caractère qui le distingue, ainsi que son école, est l'érudition historique.

Ces réflexions trop courtes et trop générales suffisent cependant pour convaincre du haut intérêt que présente cette *Philosophie de l'Histoire*. Digne de fixer l'attention des hommes graves qui s'occupent d'histoire et de philosophie, des hommes de bonne foi qui cherchent la solution des grands problèmes de l'humanité, des hommes religieux que doit profondément réjouir ce beau monument de science et de vérité catholique, elle sera surtout utile aux jeunes gens, auxquels on doit s'efforcer de donner une bonne direction, des idées justes, des principes chrétiens; lorsque tant d'écrivains semblent prendre à tâche d'égarer leur jugement et de corrompre leur cœur. Consacré depuis long-temps à l'instruction de la jeunesse, et connaissant la rareté des bons livres et l'embarras à cet égard de tout vertueux instituteur, le traducteur a regardé comme une bonne fortune d'offrir aux séminaires, aux collèges, aux familles, un ouvrage qui réunit toutes les conditions désirables sous le rapport de la science et de la vertu.

Nous ne dirons qu'un mot sur la traduction elle-même. Ceux qui savent combien l'esprit des Allemands, ainsi que

leur langue, différent de la langue et de l'esprit des Français, nous sauront quelque gré d'en avoir fait , en nous astreignant à la plus scrupuleuse fidélité , un ouvrage dont la lecture est agréable et facile pour quiconque a reçu l'instruction la plus ordinaire.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

La philosophie n'a pas d'objet plus important, de plus grand devoir, que de tenter, autant que ce résultat est possible par la science, le rétablissement de l'image divine dans l'homme.

S'agit-il seulement de constater ou d'opérer ce rétablissement dans la conscience individuelle, cette tâche regarde la philosophie pure.

Mais la philosophie de l'histoire, se proposant l'espèce humaine tout entière, doit montrer, par l'expérience extérieure, la marche de cette restauration dans le développement de la vie et dans les diverses périodes de l'univers.

Or, en suivant cette voie on arrive et l'on s'arrête avec confiance aux trois conclusions suivantes : que d'abord et dans le premier âge du monde, la parole de la sainte tradition et de la révélation divine était le seul point d'appui de la foi, la seule garantie de la fraternité future, qui doit un

jour rallier l'espèce humaine dispersée et travaillée par la discorde; qu'ensuite dans la période moyenne de l'univers, à côté de la puissante et diverse influence que, suivant la mesure qui lui fut assignée, chacune des grandes nations exerça sur le monde d'alors, la force supérieure de l'amour éternel put seule avec le christianisme affranchir et sauver l'humanité; qu'enfin la réhabilitation complète vers laquelle s'achemine progressivement et graduellement le genre humain, ne peut avoir lieu qu'alors que la lumière pure de la vérité éternelle, aura pleinement éclairé le monde et la science : événement heureux, objet de tout espoir chrétien, et de toute promesse divine, qui ne verra son accomplissement que dans la dernière période de l'univers.

On a tâché d'expliquer dans plusieurs endroits de cet ouvrage, comment et pourquoi la marche de la restauration générale, qui s'opère successivement par la *parole*, par la *force* et par la *lumière*, malgré la résistance de tout ce qui, dans l'homme, est contraire et hostile au principe divin, ne peut être exposée et développée qu'à la condition de connaître et de caractériser nettement les diverses époques et les diverses nations de l'histoire. Pour cette exposition, j'ai donc exploité, autant du moins que j'ai pu et su le faire, les riches récoltes que les nouvelles investigations historiques de ces dernières années ont amassées sur la première période de l'univers, sur le sens de ses monuments, sur son esprit et son langage. Ainsi sans parler d'hommes aussi généralement connus que Champollion,

Rémusat, Colebrooke, mon frère A. W. Schlégel, les deux barons de Humboldt, puis G. H. Schubert, pour ce qui concerne l'histoire naturelle, dont je cite avec reconnaissance les noms dans le texte même de mon ouvrage; je dois encore, pour la partie dans laquelle je parle des Chinois, hommage et reconnaissance à la *Philosophie de l'histoire*, de Vindischman.

Quant à la tradition des Hébreux, soit d'après la doctrine ésotérique, soit d'après d'autres sources judaïques, j'ai utilement usé surtout d'un ouvrage très remarquable qui parut à Francfort, en 1827, sous le titre de *Philosophie der tradition* (Philosophie de la tradition), et qui ne peut faire que beaucoup d'honneur à son auteur anonyme. Je pourrais ajouter à ces noms ceux de Niébuhr, de Raumer, etc. Toutefois dans la partie qui traite de l'histoire moderne, je n'avais plus tant à consulter les découvertes nouvelles qui ont pu être faites sur des objets spéciaux, qu'à juger et à coordonner l'ensemble des matériaux déjà connus. Les détails, les faits, les données historiques, la philosophie de l'histoire ne doit pas tant les employer comme preuves, que comme moyens d'éclaircissement, comme pièces justificatives. Que si donc, malgré ma sollicitude, dans une antiquité si incomplètement explorée, si imparfaitement connue, il m'était arrivé de mal saisir ou d'exposer défectueusement quelque particularité, j'ose pourtant espérer que la vérité de mes conclusions générales ne saurait en souffrir.

Pour faciliter l'intelligence de cet ouvrage, voici le ré-

sumé des matières qu'il contient, d'après l'ordre et la succession des dix-huit leçons dont il se compose. Les deux premières renferment, outre l'introduction générale, la question du rapport de l'homme à la terre, celle de la division de l'espèce humaine en plusieurs nations, et de sa double condition dans le monde primitif. Les objets exposés dans les sept leçons suivantes sont : l'antiquité chinoise et le tableau succinct de l'empire de la Chine ; la culture intellectuelle, le genre de vie et la philosophie des Indiens ; la science de l'Égypte et sa décadence ; un exposé des vicissitudes du peuple hébreu, dirigé tout spécialement par la Providence, et destiné à conserver dans sa pureté la révélation primitive ; enfin la caractéristique de ces nations de l'antiquité classique, qui furent dotées d'une grande puissance et d'une grande influence sur le monde en général : des Perses avec leur culte de la nature, leurs mœurs et leurs conquêtes ; des Grecs, avec l'esprit qui animait leur science et leur constitution politique ; des Romains enfin et de l'empire universel qu'ils fondèrent, et qui fut le premier de ce genre en Europe. Après quoi, pendant cinq leçons, je traite du christianisme, de sa propagation et de son affermissement dans le monde ; de la migration des peuples germains et de ses résultats ; de la domination des Arabes au siècle brillant des califes. Vient ensuite l'exposé des diverses époques ou périodes du développement moderne de la vie et de la pensée chrétienne, ainsi que des états chrétiens, constitués d'après l'usage et l'application que chacun sut faire de la lumière de la vérité qui brilla pour eux tous.

On trouvera donc en cet endroit la fondation d'un empire chrétien, dans l'ancienne Allemagne, le grand schisme, enfin le travail intérieur du moyen-âge, pendant l'époque des croisades, et jusqu'à la découverte du Nouveau-Monde, ou jusqu'à la régénération des sciences. Trois leçons, qui viennent après, traitent des guerres de religion, du siècle des lumières et de l'âge des révolutions. Dans la dix-huitième et dernière leçon, je termine en étudiant l'esprit du siècle, et en faisant luire l'espoir d'une régénération universelle.

Pour ce qui concerne l'entreprise totale que j'ai faite d'un nouveau système de philosophie, et en général de tout savoir philosophique, voici ce que je fais observer encore :

J'ai traité, j'ai essayé de présenter, dans la *Philosophie de la vie*, le réveil ou la première excitation de la conscience à la vraie vie et à la connaissance de la vérité.

L'objet de la philosophie de l'histoire est le rétablissement dans l'humanité entière, de l'image divine qu'elle a perdue. Elle doit en marquer historiquement la marche par les degrés de la grâce accordée à chacune des grandes périodes de l'univers, depuis la révélation primitive jusqu'au point intermédiaire du salut et de l'amour, et depuis celui-ci jusqu'à la consommation des temps.

La restauration complète de la conscience, opérée selon la triple essence de Dieu, fera la matière d'un troisième ouvrage ; ce sera la science de la pensée vivante, dans le

domaine de la foi et dans celui de la nature, avec application à la philosophie du langage. Si les circonstances le permettent et ne contrarient pas mon désir, cette dernière partie de mon entreprise suivrait de près les deux premières que j'ai livrées au public.

Vienne , 6 septembre 1828.



PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

LEÇON PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

Ce qu'il faut entendre par la philosophie de l'histoire. — Études préliminaires qu'elle suppose. — Deux règles à suivre dans la philosophie de l'histoire : 1^o s'occuper surtout de l'ensemble du développement humain, sans trop se perdre dans les détails; 2^o ne pas avoir la prétention de tout éclaircir. — Communauté d'origine de toutes les races humaines. — État de la terre antédiluvienne. — La terre a éprouvé des révolutions antérieures à celle du déluge, et d'une autre nature que celle-ci. — Preuves géologiques, astronomiques et traditionnelles. — Situation du Paradis terrestre. — Ses fleuves. — Sa source. Jugement sur la philosophie qui classe l'humanité d'après sa constitution organique. — C'est la *parole* qui caractérise l'homme et le place à la tête des autres habitants de la terre.

« Et la terre était informe et déserte, et les
» ténèbres couvraient l'abîme; mais l'esprit
» de Dieu planait au-dessus des eaux. »

Il ne faut pas entendre, sous le nom de philosophie de l'histoire, une série d'observations ou d'idées sur cette matière, exposées d'après un système arbitrairement conçu, d'après une

hypothèse imposée aux faits eux-mêmes. L'histoire ne repose que sur des réalités ; elle est inséparable des faits. C'est donc aussi de la vérification, de l'exposition lucide, de la vive caractéristique des faits, de la conception de leur enchaînement et de leur ensemble, que doit jaillir la philosophie de l'histoire, esprit et corollaire de tout savoir historique. Car si, d'un côté, jusqu'à présent l'histoire de l'univers n'a pas de fin, est incomplète, et ne nous apparaît que comme un grand fragment dont les diverses parties nous sont plus ou moins connues, d'un autre côté, elle est déjà assez avancée : la série de ses données nous est déjà assez familière, nous avons enfin assez de matériaux entre les mains pour disposer avec netteté ces masses et ces périodes historiques, et en recueillir et formuler l'ensemble dans une idée précise.

Le but que je me propose est de mettre sous les yeux, avec le plus de clarté possible, la totalité et la liaison des événements qui ont eu lieu dans l'espèce humaine ; de déterminer et de juger les périodes historiques, avec leurs membres ou subdivisions, de les apprécier à leur juste valeur, de montrer le rapport de chacune à la marche générale, en distinguant ce qui était indifférent de ce qui a pu la favoriser ou lui nuire : de donner enfin l'idée qui préside à tout ce mouvement autant qu'elle peut être saisie par

la pensée humaine. Cette conception, cette appréciation des principaux événements historiques, constitue ce qu'on pourrait appeler la science de l'histoire; dénomination que j'aurais même préférée pour cet ouvrage, si elle n'avait couru le risque d'être mal interprétée, et d'être prise comme servant à désigner une exposition d'observations spéciales et de doctes recherches.

Puisque c'est l'ensemble que nous voulons embrasser et comprendre, c'est sur l'ensemble que notre vue doit surtout se fixer, en prenant garde de s'égarer dans le labyrinthe des détails, ou de se laisser attirer exclusivement par ce qui nous touche de plus près. De tous les événements historiques dont nous sommes témoins, rien ne nous intéresse aussi personnellement que la paix et la guerre. Comme il est très glorieux de faire la guerre avec courage et bonheur, comme aussi le maintien de la paix et son établissement sur des bases solides est la tâche la plus importante de la politique et de la sagesse humaine, la paix et la guerre sont les points principaux dans le rayon de la vie publique. Mais il s'agit de tout autre chose dans l'histoire de l'univers, si on veut la prendre dans toute son étendue; car ici le passé le plus reculé réclame notre attention, aussi bien que les événements du jour et que les soucis de nos temps.

Il est vrai qu'une guerre qui s'est faite plus de

vingt siècles avant nous, alors même que les états et les puissances belligérantes n'existent plus, même de nom; que tout a changé de face; qu'une série de catastrophes historiques nous sépare de ces temps qui présentent à peine une faible analogie avec les nôtres, mais ne nous offrent pas d'intérêt immédiat: il est vrai qu'une guerre peut encore nous attirer et nous instruire si elle est retracée avec le génie d'un Thucydide, c'est-à-dire, si elle est écrite, non-seulement avec un grand mérite de style, mais surtout avec une profonde connaissance du cœur humain, de la vie publique et des ressorts politiques les plus secrets. Dans ce cas nous entrons volontiers dans les détails d'un objet déjà si éloigné; et une semblable étude ne peut qu'être extrêmement utile, ne serait-ce que pour nous exercer aux réflexions politiques, et pour former notre jugement historique. On s'intéressera également à tel autre ouvrage où la lutte intérieure des partis d'un état secondaire est exposée et développée avec le discernement et la pénétration d'un Machiavel. Que nous contemplions ce grand et mémorable état de paix, que l'empereur Auguste donna ou promit au moins à tout le monde civilisé, et qu'il sut maintenir pendant quelque temps; que nous suivions les effets de cette paix, sa marche ultérieure, décrite avec la profondeur d'un Tacite, et déployée, par cette

main de maître, en un vaste tableau de l'univers où il est si facile de voir que cette surface, calme en apparence, recouvre un délabrement intérieur, cache à peine des germes innombrables de dissolution, et un abîme de perdition et de crimes ; où nous voyons toujours plus distinctement surgir le mauvais principe de l'état romain, qui, après avoir donné une série successive de mauvais princes, amène enfin une terrible explosion : un pareil spectacle ne peut manquer de nous offrir un immense intérêt.

Mais, nonobstant l'utilité de ces ouvrages classiques, toutes ces batailles innombrables, ces guerres sans fin, et pour la plupart sans but réel, qui remplissent pendant tant de siècles les annales de l'histoire des peuples, doivent être comptées presque pour rien dans la marche totale de l'humanité et de son développement historique. On pourrait en dire autant de ces systèmes et de ces traités de paix de l'antiquité, qui n'ont plus d'intérêt pour notre vie pratique et pour l'état actuel des choses. Ces pacifications furent souvent menées à bien avec beaucoup de peine, et maintenues avec habileté ; mais, fragiles en elles-mêmes, elles se détraquèrent tôt ou tard, et croulèrent souvent de la manière la plus inopinée.

La philosophie de l'histoire ne trouve dans tous ces récits de guerres et de paix des siè-

cles passés, que cette seule conclusion à tirer : le germe de discorde enraciné dans la nature humaine peut, en tout temps et à toute occasion, éclater en lutte extérieure, en guerre terrible ; par conséquent, de même que la science de la médecine ne considère quelquefois l'état de santé que comme un équilibre heureux et momentané entre deux principes morbifiques opposés, ainsi la paix elle-même, ce but immuable de la politique, considérée de ce point de vue, ne paraît être autre chose que l'art de dompter et d'arrêter, au moment de son explosion, la guerre, cette maladie politique, dont le principe et la prédisposition se trouvent toujours dans quelque partie du corps social. Les évènements politiques ne constituent effectivement qu'un côté de l'histoire de l'univers, car ils n'embrassent pas l'homme tout entier, et n'épuisent pas tout son développement historique. Enfin la connaissance même complète des faits isolés, quel qu'en puisse être le nombre, ne compose pas encore une science dans le sens philosophique du mot ; car une science exige en outre la juste conception et l'arrangement systématique de l'ensemble.

Tout comme sur les neuf cent millions d'hommes qui, d'après un calcul approximatif, couvrent la terre, la plupart naissent, vivent et meurent, sans laisser matière à une biographie,

ou sans être individuellement pour quelque chose dans l'histoire universelle; de sorte que les hommes vraiment historiques sont en très petit nombre, et ne paraissent que comme des exceptions; tout de même, il peut y avoir des peuples et des pays entiers, qui réunis encore et pris en masse avec d'autres, ne servent que comme document pour un état historique ou géographique du genre humain, sans toutefois occuper un rang distinct dans l'échelle de son développement, et sans être de quelque importance dans la généralité de son histoire. Il est, à la vérité; un point de vue d'après lequel la chose apparaît sous un jour tout différent. Aux yeux de la Providence, la vie de chaque homme, quelle qu'en soit la durée, et quelque insignifiante qu'elle puisse paraître, porte en soi un germe de développement à part, conséquemment une sorte d'histoire, et n'est donc pas sans but spécial. Mais cette question ne concerne que ce seul point de vue extra-historique, qui se rapporte à l'immortalité de l'âme, et à la liaison de notre vie avec un autre monde invisible. Nos connaissances historiques étant renfermées dans le domaine de ce monde, nous sommes forcés, en jugeant les nations et les individus, à nous en tenir aux seuls rapports que l'homme peut connaître.

Le développement intellectuel, lorsqu'il se traduit en des faits, appartient, avec les évène-

ments politiques, à ce champ de l'histoire que notre entendement peut explorer. Parmi les exceptions rares d'hommes historiques, il faut donc placer cet illustre philosophe de l'antiquité, précepteur d'Alexandre-le-Grand, qui n'exerça pas une moins grande influence que ce conquérant même ; et toutefois ce sage, qui étudia la nature, le monde et la vie, a été moins connu et moins honoré par ses contemporains que par la postérité. Bien long-temps après que les empires fondés par le héros macédonien avaient disparu de la surface de la terre, l'immense génie d'Aristote dominait encore en monarchie, et pendant des siècles, sur toutes les écoles chrétiennes de notre Europe occidentale, et dirigeait au moyen-âge tous les travaux du savoir et de la pensée. Il n'entre pas dans notre dessein d'approfondir s'il fut toujours bien compris alors, et fidèlement suivi ; car nous ne regardons que son influence générale et son importance historique. Enfin jusque dans les temps modernes, il servit de guide et de maître pour l'étude de la nature, fondée sur l'expérience, à laquelle, pendant sa vie, il consacra tant de ses nobles veilles.

La règle fondamentale de la science et de l'étude de l'histoire, quand elles se proposent d'en connaître et d'en embrasser l'ensemble, est donc d'arrêter son regard sur ce qu'elle offre de vrai-

ment essentiel ou de plus important, sans se jeter dans le détail des recherches spéciales sur les faits ; car le nombre et la diversité des objets s'étend ici jusqu'à l'infini ; et une fois lancé dans ce dédale de connaissances historiques, on finit par perdre de vue le but qu'on s'est proposé. Une première instruction solide, en fait d'histoire, telle qu'on la reçoit dans les écoles, est une condition indispensable, je ne dis pas d'une éducation scientifique et parfaite, mais même de toute éducation soignée. Ce n'est, à la vérité, qu'une liste de noms et d'événements, qu'un squelette, pour ainsi dire, des membres de l'histoire, avec ses périodes et ses chiffres chronologiques, qu'on tâche alors de confier à la mémoire. Mais cette instruction préalable est comme la base où l'on dressera, comme le cadre où l'on rangera plus tard ce qui ne peut être appris et approfondi que dans un âge plus mûr ; elle est un point d'appui pour la mémoire, un instrument et un organe pour tout savoir historique, quelque étendu qu'il puisse devenir par la suite : elle est par conséquent une préparation utile et nécessaire à l'étude de l'histoire ; mais elle n'en est pas la vraie connaissance, elle n'en est pas la science.

Dans les degrés plus élevés des études académiques, l'enseignement de l'histoire prend et doit prendre une autre forme ; sa direction varie

suivant l'objet ou l'état qu'on se propose dans ses études. La partie de l'histoire nécessaire au théologien n'est pas celle qui sert de connaissance auxiliaire au légiste et au simple citoyen. Le médecin, et en général le physicien, choisira de préférence le côté relatif à l'histoire naturelle, et seulement ce qui a rapport à celle-ci, dans l'histoire des hommes. Dans ses recherches d'antiquaire, le philologue voit s'ouvrir devant lui un champ immense et presque sans bornes, surtout de nos jours, où, sans parler de la littérature classique et orientale, les langues des contrées les plus éloignées de l'Asie et les monuments de leurs antiquités historiques, ont attiré les regards de nos savants, et ouvert à l'érudition une source inépuisable. Le terrain de l'histoire politique moderne, où l'on peut puiser tant de leçons utiles à la science du gouvernement des hommes, n'est pas moins riche, si l'on veut faire attention au nombre infini non-seulement d'ouvrages classiques en ce genre, mais encore de mémoires et d'autres ouvrages politiques qui ont été publiés dans les derniers temps, principalement à une époque où les journaux et les écrits périodiques sont devenus une puissance, un art, une science, tandis qu'en revanche la science paraît vouloir devenir une gazette. Si l'on considère encore dans ce terrain politico-statistique la multitude de documents inédits, on se persua-

dera facilement que les archives d'une puissance quelconque seraient plus que suffisantes pour occuper plusieurs hommes durant leur vie entière.

Dans ces branches spéciales de l'histoire, le dessein général est sacrifié à des buts particuliers; et il est même impossible qu'il en soit autrement. Sans doute, quand on veut concevoir profondément, et traiter ensuite avec habileté l'ensemble de l'histoire de l'univers, il n'est peut-être pas inutile d'essayer sérieusement ses forces dans quelque-une de ces catégories spéciales de son vaste domaine, et de se livrer exclusivement à un objet particulier, quoiqu'on ne le fasse presque jamais sans une prédilection marquée et même partielle. Moi aussi, au commencement de ma carrière littéraire, je m'adonnai tout spécialement à l'étude des Grecs. Plus tard la langue et l'originalité caractéristique des Indiens m'offrirent un attrait invincible. Ensuite et durant les vicissitudes de ma vie et les malheurs du temps, un sentiment patriotique m'entraîna vers l'histoire de mon pays et celle de mon siècle; et peut-être plusieurs de mes auditeurs actuels se rappelleront-ils les leçons que j'ai professées sur cette matière, il y a dix-huit ans, dans cette capitale. Le but que je me propose présentement est de développer avec clarté la marche générale du progrès historique sans préférence aucune pour l'antiquité ou les temps

modernes, pour l'Europe ou l'Asie, ou pour toute autre particularité.

La règle fondamentale, que j'ai posée ci-dessus pour le cas où l'on voudrait s'occuper spécialement de l'ensemble et en faire son but principal, d'avoir sans cesse les yeux fixés sur cette unité essentielle, sans trop s'égarer dans les détails; cette règle traçait plutôt la méthode à suivre dans le travail et l'étude. Il en est une seconde qui regarde le contenu et l'objet même de l'histoire, et qui s'applique surtout à la première partie de ce traité, à l'histoire de l'antiquité primitive. Je pourrais peut-être l'exprimer en ce peu de mots: *Il ne faut pas prétendre tout éclaircir*. On ne doit **jamais** s'écarter de la tradition historique; car on perdrait, en l'abandonnant, tout point d'appui solide. Il est vrai que, si bien conçue et si sévèrement critiquée qu'elle puisse être, elle ne procure jamais une certitude complète et générale, comme nous en avons la preuve dans l'histoire ancienne. Il ne nous reste cependant rien de mieux à faire que de nous en tenir à ce guide, tel que nous le possédons, malgré l'incertitude et le doute dont plusieurs points peuvent rester obscurcis. Souvent la solution de l'énigme se rencontre inopinément par la confrontation qu'on en fait avec une autre branche des connaissances historiques, ou, si j'ose le dire, avec un autre

canal de la tradition. On hasarderait beaucoup si on voulait tout expliquer et remplir toutes les lacunes qui se présentent ; car le penchant vers cette exactitude apparente est précisément la cause véritable et le premier germe de toutes ces hypothèses arbitraires qui gâtent la science de l'histoire, et en rendent l'étude plus rebutante que ne le pourrait faire un aveu franc de notre ignorance sur tel point, ou de notre incertitude sur tel autre. Ce penchant finit aussi par donner une fausse direction ou une extension vicieuse à mainte opinion, qui, dans le principe, n'était peut-être pas sans fondement. Au reste, ni les points qui demeurent inéclaircis, ni les lacunes qu'on est obligé de laisser çà et là, n'empêchent de concevoir et de comprendre, autant qu'il est donné à l'homme, l'ensemble du développement humain.

Une supposition expliquera la chose. Figurons-nous que des navigateurs audacieux abordent à une île du grand Océan entre l'Amérique et l'Asie orientale. Cette île ou cet archipel d'îles groupées ensemble, est également très éloigné des deux continents. Les sauvages insulaires qui l'habitent ne possèdent que de misérables barques de pêcheurs, et il est impossible de supposer qu'ils s'en soient servis pour traverser l'immense Océan, et pour aborder dans ces parages. Nous nous demanderons comment sont-ils arrivés en

ces lieux? Une philosophie païenne de la nature, qui trouve encore assez d'adeptes parmi nous, répondrait sans balancer : C'est une preuve, dirait-elle, que tout ce qui existe provient d'une pâte originelle, d'un mucilage primitif; pourquoi nous tourmenter à la recherche d'un créateur imaginaire? Ainsi surgirent spontanément de la fécondité du limon les autochthones des anciens, vrais enfants de la nature, fils de la terre. Une physiologie sérieuse et savante ne saurait guère, d'après l'organisation même de l'homme, adopter l'hypothèse de cette boue, de ce limon productif. Car cette organisation humaine, aujourd'hui même qu'elle est celle d'un corps mortel, est toujours douée de forces et de facultés nombreuses et admirables, qui décèlent son origine céleste. Au surplus, sans nous occuper plus longtemps du problème en question, qui au fond passe les limites que nous nous sommes tracées, nous nous contenterons d'observer que l'homme, fût-il sorti du limon de la terre, comme le prétendaient les anciens, c'est toujours *celui* dont la main invisible guide chacun de nous individuellement à travers les épreuves de la vie, et arrêta maintes fois l'espèce entière sur le bord du précipice, qui a formé ce corps admirable, auquel *lui seul* donna le souffle de vie. Aussi, malgré l'hypothèse des autochthones, les anciens n'en reconnaissaient pas moins dans l'homme

l'étincelle du feu divin. Nous la retrouvons d'abord dans la belle fable ou légende de Prométhée. Et plusieurs de leurs plus beaux génies, de leurs penseurs les plus profonds, des orateurs, des poètes, de graves moralistes ont rendu un témoignage éclatant et réitéré à cette vérité, en parlant de diverses manières et même avec une grande variété d'expressions métaphoriques d'un souffle divin ou d'un feu céleste qui réside dans l'homme. Cette foi générale de l'humanité au rayon de lumière de Prométhée, ou n'importe de quelle manière elle s'exprime, est au fond la seule chose, le seul point de départ que nous puissions admettre. L'opinion contraire, l'incrédulité complète sur tout ce qui constitue proprement l'homme, détruit toute idée de l'histoire, rend impossible la science de l'histoire; et c'est la seule objection que nous opposions pour le moment à ce naturalisme qui nie tout ce qu'il y a de grand et de sublime dans l'homme. Du reste, la création, ou suivant l'autre opinion, la première apparition de l'espèce humaine, est placée au-delà des bornes de l'histoire, est antérieure à l'histoire, et nécessairement enveloppée de ténèbres. Il faut donc abandonner cette question à la révélation et à la foi; et les recherches historiques ne doivent commencer qu'avec le second pas de l'homme, avec les événements qui suivent immédiatement son origine.

Mais , pour en revenir à notre exemple d'une île dans le grand Océan , et de ses sauvages habitants , on trouvera , on a trouvé la solution de l'énigme , par une observation plus attentive et plus exacte. Car si nous examinons la langue et les traditions de cette peuplade barbare et sauvage , ou du moins abrutie , si nous les comparons avec celles des habitants de l'un et de l'autre continent dont l'île est pourtant si éloignée ; nous trouvons entre elles tant de rapport et de ressemblance , que l'esprit le plus sceptique peut à peine conserver un doute sur une communauté d'origine dont les signes sont trop frappants , trop prononcés , pour être regardés comme l'effet du pur hasard. Cette communauté d'origine , de langage et de traditions , chez presque tous les peuples de la terre , a été reconnue et admise par les historiographes de nos jours , les plus instruits et les plus versés dans la connaissance de la nature et des langues. Une fois ce point arrêté , il est indifférent ou peu important au moins de savoir de quelle manière cette tribu est arrivée primitivement en ces lieux ; et ce serait peine perdue que de chercher parmi les mille accidents possibles et probables , qui peuvent avoir influé sur ce fait comme causes déterminantes ou secondaires , dans le dessein de bâtir une hypothèse ingénieuse peut-être , qui expliquerait comment des deux côtés le pays a pu

changer de situation , de manière que cette petite île soit maintenant séparée du continent par les flots , ou qui déterminerait laquelle des dernières grandes catastrophes de la nature a pu l'en détacher. On doit laisser tout cela de côté ; et en se contentant d'un résultat général , continuer l'examen historique de la terre. Car elle offre sur sa surface actuellement mieux connue des énigmes beaucoup plus importantes et plus difficiles à résoudre que celle dont nous avons parlé dans l'exemple ci-dessus mentionné.

Il est constant que sur tous les points de la terre on trouve soit dans l'intérieur des plaines et des vallées , à une profondeur plus ou moins grande ; soit dans les hautes chaînes de montagnes , à une élévation très considérable au-dessus du niveau de la mer , des couches entières d'ossements d'animaux qui n'existent plus de nos jours , qui sont là comme la lie , ou le sédiment d'une inondation dévastatrice , et où chacun reconnaît aisément des médailles de déluge. Dans d'autres endroits , ce sont des couches de coraux , de coquillages , de plantes et autres productions marines , qui jadis faisaient évidemment partie du lit de la mer , tel qu'il est encore aujourd'hui , et qui se trouvent incrustés maintenant dans la terre ferme.

Il paraît que tous ces monuments n'appartiennent pas à un seul et unique événement , qui serait survenu dans la nature , et que plus

sieurs énigmes différentes surgissent de ces tombes gigantesques de l'antiquité élémentaire ; il est vrai qu'elles ne regardent immédiatement que la terre ; mais comme la terre est l'habitation de l'homme , elles se rapportent au moins médiatement à lui et à son histoire primitive. Un seul exemple , entre mille autres faits qui restent inexplicables , suffira pour désigner ce qu'il y a de plus important dans l'histoire , et ce à quoi il faut se borner. Il y a environ neuf ans qu'on découvrit dans l'Yorkshire , en Angleterre , une caverne remplie en grande partie de squelettes et d'ossements d'hyènes , de l'espèce qu'on trouve aujourd'hui au Cap , à l'extrémité méridionale de l'Afrique ; puis des os de tigres , d'ours , de loups , d'éléphants , de rhinocéros , et d'autres animaux , qui , sans excepter le grand cerf , n'existent plus en ce pays. Le savant philosophe *de la nature* , Schubert , dont j'aime en pareil cas à suivre l'opinion , observe dans son histoire naturelle , en parlant de cette caverne funéraire d'une antiquité morte depuis long-temps , qu'il est impossible de supposer que tout cet amas d'ossements ait pu y être apporté par les vagues en si bon état , et d'une contrée méridionale si éloignée. Il conjecture que cette caverne avait servi de repaire à une troupe entière d'hyènes , et que les autres débris qui s'y trouvent y furent trainés par ces bêtes féroces ,

qui se nourrissent en partie d'ossements qu'elles savent écraser, et qui pour cela déterrent même les cadavres. Quelle énorme différence entre l'état actuel de cette reine des îles et des mers ; avec sa haute civilisation ; ses campagnes florissantes, ses jardins et son sol jonché des monuments des arts et des produits de l'industrie, et ces temps sauvages où des bandes d'hyènes erraient dans ses déserts, parmi d'autres animaux géants de la zone torride et du ciel des tropiques !

Il est donc à présumer que la température de la terre changea complètement dans un des derniers bouleversements de la nature, et que le nord si glacé aujourd'hui avait jadis une température brûlante, possédait une riche fécondité, et jouissait de toute l'abondance de la vie. Des faits nombreux parlent pour la probabilité ou plutôt la certitude de cette supposition. Au nord de l'Asie et en général dans les régions polaires, on trouve dans ces couches souterraines, des forêts de palmiers, et des restes fort bien conservés de troupeaux d'éléphants, et même d'animaux dont les espèces ne se voient plus sur la terre. Long-temps avant que la plupart de ces faits fussent connus, Leibnitz conjecturait que la terre avait eu autrefois, même dans le nord, une température beaucoup plus chaude que dans le période actuel, où le froid domine et s'accroît.

Buffon et d'autres bâtirent là-dessus leur hypothèse d'un grand feu renfermé dans le centre de la terre. Quant à ce qui concerne cette région centrale, il pourrait se faire qu'elle restât à jamais voilée aux yeux de l'homme ou du moins inaccessible à l'observation. La région assignée à l'existence humaine et à toute vie organique, la région offerte aux recherches expérimentales, est peut-être restreinte à une ligne de fort peu de profondeur, à une ligne extrêmement mince en comparaison du diamètre du globe, et qui n'est pour ainsi dire que la croûte supérieure ou l'épiderme de la terre. A cette profondeur même la différence des saisons disparaît ; il y règne une température toujours égale, qui se rapproche plutôt du froid que d'une chaleur vivifiante. Cependant la limite qu'il n'est pas donné de dépasser, n'est pas aussi exactement déterminée de ce côté qu'elle l'est vers la région supérieure, où elle est bien précisée, non-seulement sur les Alpes et les hautes montagnes couvertes de glaces éternelles, mais encore dans les champs libres de l'air ; un aéronaute, célèbre par son malheur, ayant éprouvé à ses dépens combien est peu éloignée de nous la sphère où le froid mortel, en rendant toute vie impossible, empêche toute observation. Dans la nature, comme dans la vie humaine et les relations morales, deux conditions sont nécessaires pour que la lumière et la

chaleur existent : il faut un sujet et un objet, une force qui donne la lumière et la chaleur, et un être capable de recevoir l'une et l'autre. Là où manquent ces éléments règne une obscurité ou un froid éternel. Nous ne devons donc pas être surpris, bien que ce phénomène soit remarquable, de voir tout le jeu de la chaleur et de la vie qui en résulte réduit aux limites de l'atmosphère inférieure. On ne saurait répéter trop souvent combien il est nécessaire, sous tous les rapports, de se renfermer dans le cercle étroit ouvert à l'homme, sans jamais en franchir les bornes.

Ainsi pour expliquer comment autrefois la terre habitable avait réellement une température plus élevée même dans le nord, il est superflu de recourir à un feu central, qui comme un brasier vulgaire, aurait fini par s'éteindre, ou à toute autre hypothèse violente; lorsque, pour se rendre compte de ce fait, il suffit de supposer dans l'atmosphère inférieure, jadis plus pure, plus balsamique et plus vivifiante, une simple altération très présumable d'ailleurs, à la suite d'une aussi grande catastrophe que le déluge. Quant à l'opinion que la position de l'axe de la terre a changé par rapport à l'équateur, et que c'est ce changement qui a produit le bouleversement survenu dans le climat, elle est dans les limites de la possibilité; mais jusqu'à ce qu'elle



soit constatée, elle n'en restera pas moins une hypothèse arbitraire.

Sans nous lancer dans ces fictions et ces suppositions mathématiques, et sans vouloir pénétrer avec le géologue jusqu'à la profondeur du prétendu feu central, la surface de la terre habitée nous offre dans les volcans encore allumés, dans d'autres éteints depuis long-temps, et dans le phénomène homogène des tremblements de terre, des vestiges frappants d'un principe igné, qui dut être beaucoup plus fort autrefois et dont nous ne voyons que les faibles et derniers efforts. Car d'abord les montagnes de basalte, de porphyre, et de granit, en général les montagnes primitives, et celles qui ont avec elles de l'affinité, selon les principes de la géologie, doivent être évidemment regardées comme étant de nature volcanique; et puis, quoique dans les montagnes stratifiées l'eau prédomine comme élément constitutif et formateur, n'est-il pas bien possible que le dépôt de ce feu souterrain, sommeillant aujourd'hui avec toutes ses veines et ses canaux volcaniques, soit aussi étendu que la masse des eaux, qui occupe une si grande partie de la surface de notre planète? Comme on trouve aussi des volcans au fond de la mer, que leurs éruptions percent à travers les eaux et se manifestent au-dessus des vagues, qu'enfin la force volca-

nique fait surgir assez souvent du sein des flots des îles nouvelles, les naturalistes en concluent que la couche volcanique du globe terrestre se trouve au-dessous du fond des eaux, mais à peu de profondeur. L'opinion qui la place à 36,000 pieds ou à un mille géographique au-dessous du niveau de la mer paraît assez conforme aux calculs scrupuleux et modestes de la probabilité. Encore une fois, dans l'état actuel, l'eau prédomine sur la surface de la terre. Mais si jadis, à une certaine époque de la nature, la puissance volcanique et le principe igné qui se lie à elle, ont eu sur ce globe la même prépondérance, ont exercé la même influence que l'eau, dans une époque plus récente, on comprend que l'atmosphère inférieure a pu en être essentiellement modifiée, et que la température du nord a dû s'en ressentir.

Il nous reste encore à remarquer, au sujet de ces couches d'ossements ensevelis depuis le déluge, que parmi tant d'os de divers animaux, petits et grands, qui ensemble forment une assez riche collection souterraine d'objets d'histoire naturelle, on n'a presque jamais trouvé d'hommes fossiles; observation qui n'est pas sans importance pour l'histoire primitive de l'humanité. On a bien pris au commencement pour des restes d'hommes géants, des os reconnus plus tard pour avoir appartenu à des animaux. Mais

d'ailleurs il est si rare qu'on ait distingué, parmi les autres débris, quelque membre effectivement humain, un os, une mâchoire, un crâne, ou tout un squelette (on n'en cite qu'un seul cas ; le squelette était renfermé dans une pierre calcaire) ; il est si rare qu'on ait déterré quelque instrument d'une haute antiquité, ou une arme façonnée par l'homme, tel qu'un couteau de pierre, une hache de cuivre, une massue en fer, ou ce poignard très antique qui fut trouvé au milieu d'ossements humains, que le petit nombre de ces exceptions servirait plutôt à confirmer la règle générale. Si cependant on en voulait conclure que l'homme et son espèce n'ont pas même existé durant ces grandes révolutions de la nature, ce ne serait encore qu'une induction hasardée, sans fondement, contraire aux principes de l'histoire, et qu'on pourrait contester même sous le rapport de la physique ; mais ce détail nous menerait trop loin. Si l'on n'a presque pas trouvé d'hommes fossiles parmi tous ces restes de l'antiquité antédiluvienne, ne serait-ce pas tout simplement que les os de l'homme, qui prend une nourriture très diverse, artificielle, et assaisonnée, se trouvent par le seul effet de leur qualité chimique et de leur forme, moins à l'épreuve de la dissolution que ceux des animaux. Je pourrai rappeler ici ce que j'ai dit plus haut, ce qui trouve plus particulièrement son applica-

tion quand il s'agit de l'histoire et de l'état du monde primitif et des temps extra-historiques ; savoir, qu'il ne faut pas vouloir tout expliquer avec assurance, ni tout épuiser, d'autant mieux que les particularités qui restent inexplicables ou insuffisamment éclaircies n'empêchent pas de se faire une idée assez juste de l'ensemble. D'ailleurs il ne serait pas moins hasardeux de vouloir réduire toutes les catastrophes dont la terre, actuellement mieux connue et mieux étudiée, nous offre des monuments incontestables dans ces grands tombeaux et dans ces médailles énigmatiques, à la seule et unique révolution qui a précédé de plus près les temps historiques, et qui se trouve désignée si clairement et si généralement dans les traditions de tous les peuples anciens. Car avant que ce dernier bouleversement soit survenu, plusieurs autres de caractère différent ont pu avoir lieu dans la nature, avec une action soit contemporaine, soit successive. Cette supposition n'est pas même dénuée de probabilité.

•La communication que la mer Noire s'ouvrit un jour avec le Bosphore de Thrace est regardée, par des juges compétents, comme un événement historique, ou du moins assez rapproché des temps historiques, et ne remontant pas comparativement à une antiquité très reculée. Un célèbre naturaliste du nord a prouvé jusqu'à la probabilité que la mer Caspienne et le lac Aral

communiquaient autrefois avec la mer Noire ; tandis que , du côté opposé , la mer du Nord s'avavançait dans le continent jusque vers ces contrées , portant avec elle des productions et des plantes en partie différentes de celles des mers du midi. En général , il est à croire que la mer avait jadis une plus grande étendue et recouvrait même une partie de la terre ferme de nos jours : ce fait paraît prouvé par les vastes steppes salines de l'Asie , de l'Afrique , et même de l'Europe orientale , qui offrent des signes incontestables d'un fond de mer. Tous ces changements dans la nature du globe n'ont pas pour cause unique et indispensable le dernier déluge universel ; car plusieurs événements partiels , survenus dans la mer , tels que l'ouverture violente du passage de la Méditerranée dans l'Océan , peuvent avoir eu lieu isolément et plus tard que cette grande catastrophe.

L'antique beauté et magnificence du nord , où brillent encore des traces d'une richesse de produits organiques , égale à celle des climats les plus doux et les plus heureux , s'accorde bien avec les traditions des anciens , et notamment des peuples de l'Asie méridionale , qui regardaient les contrées du nord comme très belles et très remarquables. La nature paraît effectivement montrer pour la partie septentrionale de notre planète une certaine prédilection partielle , qui

semble pouvoir être prouvée par la science ; on dirait qu'elle a très inégalement doté les deux extrémités du globe terrestre, tel que nous le connaissons aujourd'hui. Tandis que l'ancien et le nouveau continent s'avancent vers le pôle arctique en masses énormes et imposantes de terre ferme, auxquelles on n'a pu encore assigner de limites, l'eau prédomine au contraire du côté opposé, vers le pôle antarctique, beaucoup plus glacial ; en effet au-delà de l'extrémité méridionale de l'Amérique et de la dernière des îles Australes, plus de terre ; et les navigateurs les plus aventureux n'y ont pu trouver que la mer couverte de glaces, sans le moindre vestige d'un pays polaire. C'est donc le côté aqueux et froid de la terre, ou si l'on veut s'exprimer dans un sens dynamique, l'extrémité négative et faible du globe ; tandis que le pôle arctique se présente comme le côté fort et positif, vers lequel convergent aussi l'attraction et la vie magnétique de la terre. Bien que leur point central ne coïncide pas tout-à-fait avec le centre mathématique du nord, il est vrai que la même chose a lieu dans les autres régions de la nature, et que partout on voit le vrai point central de la vie s'écarter un peu du centre mathématique.

Il ne faut pas manquer de faire encore cette observation, que la partie septentrionale du firmament renferme beaucoup plus d'astres et de

constellations grandes et brillantes, que le firmament méridional, qui, sans en être entièrement dégarni, n'en est pas cependant si abondamment orné. — Les premiers hommes étaient sûrement plus que nous susceptibles d'impressions produites par des observations de ce genre : des pressentiments obscurs, basés sur la prééminence effective du nord, non moins que les traditions poétiques qui y prirent naissance, peuvent avoir contribué à diriger vers cette contrée les voyages et les migrations des peuples les plus anciens, et en avoir ainsi favorisé la population et la culture. Dans cette antiquité primitive du genre humain, le mobile de ces migrations a été sans doute un instinct de bien-être, on pourrait dire un calcul mercantile, dont plus tard les Phéniciens et leurs colonies nous offrent des exemples.

Remarquons encore que le nord, même tel qu'il est aujourd'hui, a de grandes beautés et des avantages particuliers; et que l'industrie humaine y peut provoquer une fertilité beaucoup plus grande qu'on ne le penserait à son premier aspect rude et peu gracieux. C'est dans ce sens qu'il faut entendre l'antique tradition concernant le peuple pieux et fortuné des Hyperboréens; car c'est de ce point de vue qu'elle sera compréhensible.

Mais tout en croyant que ce pays polaire du

no:d fut aussi chaud que le midi, si je vois des naturalistes, du reste fort instruits et très spirituels, incliner jusqu'à le regarder comme le berceau de l'humanité, je ne saurais partager leur opinion, attendu qu'elle est contraire à la tradition historique, qui, chez presque tous les peuples les plus anciens, et avec des preuves très convaincantes, nous guide et nous arrête à l'Asie centrale. Il est vrai que la tradition qui parle de l'île Atlantide paraît être historique ; mais au lieu d'y voir une île heureuse du cercle polaire septentrional, je trouverai plus naturel de la regarder comme un renseignement nautique obscur sur le continent de l'Amérique, ou sur les îles adjacentes que Colomb découvrit les premières, et vers lesquelles des navigateurs phéniciens, qui sans contredit ont fait le tour de l'Afrique, ont pu être jetés par les vents.

Je me suis fait un principe immuable de suivre en tout la tradition historique, lors même que ses récits et ses rapports sembleraient étranges, inexplicables, ou problématiques ; car, laisse-t-on échapper ce fil d'Ariane dans l'histoire du monde ancien, on est sûr de s'égarer dans un labyrinthe de systèmes arbitraires et dans un chaos d'opinions contradictoires. Je ne puis donc par cette même raison accéder à l'opinion sur le déluge, émise avec tant d'assurance par Deluc, célèbre géologue de la fin du siècle passé, et ac-

cueillie dans l'excellent ouvrage historique de Stolberg ; car bien que l'auteur de cette hypothèse ne songeât nullement à l'opposer à la relation de Moïse sur le déluge du temps de Noé, ni à contester la réalité de cette catastrophe, quoiqu'il crût au contraire l'expliquer et la justifier complètement ; cependant il m'est impossible d'accorder sa supposition ni avec les livres sacrés , ni avec la tradition historique. Dans cette hypothèse le déluge n'aurait pas été seulement une simple inondation totale de la terre, comme on le croit ordinairement ; mais cette inondation eût été accompagnée d'un bouleversement complet des parties solides et fluides de la surface de la terre, d'un changement intégral et dynamique ; de sorte que ce qui était terre auparavant aurait été remplacé par les eaux, et que du fond de la mer aurait surgi la terre ferme actuelle. Mais c'est plus que ne dit Moïse sur le déluge ; c'est plus qu'on ne peut en dire après une mûre réflexion critique. La supposition que les noms des fleuves et des pays cités par Moïse, après avoir appartenu à la terre antédiluvienne, aient été reportés aux objets semblables du continent nouveau, porte trop l'empreinte de l'arbitraire pour qu'elle puisse obtenir l'assentiment de ceux qui tiennent aux traditions historiques. Si par les données géologiques, dans lesquelles on peut trouver des raisons d'admettre ou du moins d'i-

maginer plusieurs déluges et même des catastrophes encore plus violentes ; si par les données géologiques que nous possédons présentement , un tel changement intégral, un tel bouleversement dynamique dans la terre et dans les eaux était effectivement prouvé, tâche que je laisse à d'autres à remplir ; alors ces résultats, pris dans leur sens historique, et comparés au récit de Moïse, devraient plutôt se rapporter à une époque antérieure à celle dont il est dit : « Et la terre était informe et déserte, et les ténèbres couvraient l'abîme ; mais l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux ; » mots qui s'appliquent clairement et font évidemment allusion à un état préparatoire, à l'aube qui a annoncé le grand jour de la création ; et qui représentent en même temps la terre dans un état de confusion et de solitude où l'eau comme élément avait une puissante prépondérance.

La séparation des eaux inférieures et supérieures, au second jour de la création, et la clôture des mers dans des bornes fixes et immuables, entre lesquelles paraît et s'élève l'élément *aride*, désignent à leur tour une révolution complète survenue dans le globe. La Genèse ne compte donc pas une seule et unique catastrophe ; elle en compte plusieurs, que la terre a successivement éprouvées ; et c'est ce qu'on a

trop souvent perdu de vue dans son explication géologique.

L'hypothèse téméraire et sans fondement de Deluc est en outre combattue par plusieurs faits géognosiques. En effet au milieu de ces vastes espaces et de ces couches qui jadis servaient évidemment de fond à la mer, on rencontre entassés çà et là des restes d'animaux, et de troncs d'arbres; on trouve des traces d'une végétation qui n'appartient qu'à la terre ferme.

Enfin le prophète, en parlant de la première demeure des hommes, signale incontestablement cette plage centrale de l'Asie occidentale, arrosée par deux grands fleuves, et baignée des quatre côtés par la mer Caspienne, la Méditerranée, et les golfes Persique et Arabique; ce qui s'accorde parfaitement avec les traditions des peuples les plus anciens, qui tous placent dans cette contrée le berceau de l'humanité. Car d'abord les traditions sur l'origine des peuples de l'Europe nous conduisent toutes dans les environs du Caucase, dans l'Asie-Mineure, la Phénicie, ou l'Égypte, c'est-à-dire dans le voisinage et sur les limites de ce pays central. Parmi les nations les plus anciennes de l'Asie, les Chinois fixent le berceau de leur civilisation et la tradition de leur origine, dans la province nord-ouest de Schensi; les Indiens au nord de l'Hima-

laya: Nous voilà portés dans la Bactrie, limitrophe de la Perse, qui à son tour confine à cette région centrale, dont le pays primitif et sacré de la tradition persane, l'Atropatène ou terre de feu, l'Aderbigan de nos jours, forme lui-même une partie.

L'Euphrate et le Tigre sont cités dans Moïse sous les mêmes noms qu'ils ont portés depuis, et sont décrits avec une précision et une exactitude qui ne laissent plus de doute à ce sujet. Le nom même d'Eden est conservé par une contrée aux environs de Damas, et par une autre, en Assyrie. On a cherché le troisième fleuve du paradis terrestre dans les environs du Caucase, et on a cru le retrouver dans le Phasis; cependant la certitude est beaucoup moins établie sur ce point. Les anciens commentateurs ont pris le Nil pour le quatrième fleuve, le plus méridional de tous, mais la description de son cours, dans les écrits du patriarche, s'accorde si peu avec sa situation actuelle et la topographie présente de cette région, qu'il ne faudrait rien moins que supposer un changement total survenu depuis, pour expliquer la différence entre le cours ancien de ce fleuve et l'état actuel du pays. Une circonstance ajoute à la difficulté d'accorder le récit de Moïse avec la situation présente des choses. On retrouve bien encore géographiquement les grandes rivières du paradis terrestre; on en re-

trouve deux ou trois au moins, si la quatrième reste inconnue. Mais cette source unique, de laquelle jaillissaient ces quatre fleuves, se dirigeant de différents côtés pour fertiliser les lieux qu'ils allaient parcourir; cette fontaine, dis-je, qui précisément est la chose la plus importante, n'existe plus sur la terre. Serait-elle tarie ou comblée? De quelle manière enfin a-t-elle disparu? Pour nous en tenir aux livres sacrés, nous demanderons : Ce changement s'est-il opéré par quelque catastrophe survenue dans la nature immédiatement après la première peine infligée à l'homme, après son bannissement du séjour délicieux qui lui avait été préparé, et qui était destiné à lui servir de patrie sur la terre? mais alors, d'après toute analogie; et d'après une allusion que fait à ce sujet la sainte tradition, cette catastrophe aura dû être du genre de celles qui ont un caractère igné et volcanique, et qui de nos jours même causent quelquefois la disparition subite des sources, ou le changement du cours des fleuves, plutôt qu'une inondation, qu'on est cependant habitué à regarder comme la seule révolution possible dans la nature. La géologie même nous offre des indices visibles de pareils bouleversements; et pour n'en citer qu'un seul, la mer Morte, dans la Palestine, appartient à ces lacs méditerranés, qui portent des empreintes caractéristiques d'une origine volcani-

que. Toutefois , que tout ce que je viens de dire ne soit pas pris même pour une conjecture que j'avance ; qu'on n'y voie qu'une question de science , destinée à servir d'éclaircissement pour un objet qui n'a pas encore été suffisamment approfondi.

Nous avons de cette manière , autant que cela entrerait dans nos vues , jeté un coup d'œil rapide sur la terre habitable , en sa qualité de domicile de l'homme , et sur son état passé. J'ai essayé en même temps , autant que mes moyens me le permettaient , de retracer avec clarté et brièveté les faits les plus importants et les plus avérés , qui ressortent des observations et des découvertes géognosiques de la science , tout en les confrontant avec la tradition historique la plus ancienne. Maintenant que nous ne sommes plus arrêtés par ces objets de la nature , nous pouvons aborder la question principale , essentielle ; celle-ci : Quelle relation existe-t-il donc entre l'homme et son habitation ? Quel rang occupe-t-il sur ce globe parmi les autres objets , les autres créatures qui le peuplent ? Quelle est sa destination particulière sur la terre , et dans ses rapports avec elle ? Qu'est-ce enfin qui lui donne son caractère distinct d'humanité ?

La philosophie de la nature , philosophie absolue , et par cela même païenne , a eu le courage louable peut-être dans la direction perverse

qu'elle a une fois prise, d'honorer l'homme d'une classification d'après l'histoire naturelle, en lui assurant un rang parmi les singes, comme à une espèce particulière de cette famille d'animaux. Après avoir anatomiquement énuméré les caractères naturels de cet homme-singe, le nombre de ses vertèbres, de ses orteils, etc.; elle voulut bien lui reconnaître avec les qualités banales d'être raisonnable, perfectible, parlant; celle de *constitutionnel*! L'homme serait donc à proprement parler un singe libéral. Sans vouloir contester que jusqu'à un certain point, il soit effectivement en état de le devenir, nous nous permettrons seulement d'observer que cette idée, que l'homme ne dut être originairement qu'un singe de bonne race ou mieux dressé, nous paraît sans fondement et ne peut s'appuyer ni sur l'histoire commune, ni sur l'histoire naturelle. S'il fallait absolument chercher dans le règne animal l'explication de l'existence humaine, la communication possible de la force vitale et de certaines maladies prouverait plus de sympathie et d'affinité entre la vie organique, l'économie animale de l'homme, et celle de la vache, de la brebis, du chameau, du cheval et de l'éléphant. Cette affinité du principe vital, qui ne paraît pas exister entre le singe et l'homme, se manifeste encore plutôt entre ce dernier, et le serpent venimeux ou le chien enragé dont le

virus mortel se communique à l'homme et ravage son sang. D'autre part, la noble docilité de l'éléphant et de plusieurs autres animaux domestiques a plus d'analogie avec la raison de l'homme ; que l'effronterie et l'astuce du singe ; dans lequel on peut voir tout au plus une mauvaise et malheureuse parodie de notre espèce. Enfin la ressemblance du visage humain avec l'expression et les traits caractéristiques de la physionomie d'un lion, d'un bœuf ou d'un aigle, qui souvent a été consignée dans la mythologie des anciens, et dans ces symboles que les monuments de leur peinture et de leur sculpture nous ont transmis ; cette ressemblance, dis-je, est basée sur un fonds beaucoup plus spirituel et plus moral que si elle ne se fondait que sur une simple comparaison de la charpente osseuse ou du squelette d'un animal. Les extravagances de l'erreur parvenue à son comble secondent et servent la vérité. Ainsi, à l'opinion que l'homme n'est qu'un singe devenu libéral, nous opposerons sans hésiter la croyance que l'homme, d'origine et de nature, fut destiné à être le vrai maître, quoique subordonné, le vrai dominateur de la terre et du monde qui l'entoure, en un mot, le représentant de Dieu dans la nature. Si son empire n'est pas tel qu'il pouvait et devait être, qu'il ne s'en prenne qu'à lui ; c'est sa propre faute. Et encore, bien qu'il ne gouverne

plus qu'indirectement et à l'aide de l'art mécanique, au lieu de dominer par la seule puissance et le seul effet de sa prééminence morale, il n'en a pas moins conservé une grande partie de la dignité souveraine, qui lui fut d'abord octroyée; puisse-t-il n'en abuser jamais!

Le titre sur lequel on fonde ordinairement l'excellence, la nature, et la destination de l'homme, reconnues par le sentiment général, est la raison et la faculté de parler; mais la première de ces attributions de l'homme est une qualité abstraite, qui, pour être conçue, exige un examen et une analyse psychologique; l'autre n'est qu'une capacité qui ne devient une réalité que par son développement et son exercice. Peut-être donc en donnerait-on une explication beaucoup plus juste et plus complète, en soutenant que la prééminence dont jouit l'homme provient de ce que, parmi toutes les créatures terrestres, lui seul a reçu le don de la parole. Cette parole révélée, communiquée dès l'origine, n'est pas une faculté sans action; elle est un fait, une donnée historique et réelle; et par conséquent, mieux qu'une définition abstraite, elle peut servir de point de départ à l'histoire. D'ailleurs la parole, comme base principale de la dignité de l'homme et de sa haute destination, implique nécessairement la conscience et l'entendement; car elle n'est pas seulement la faculté

d'énonciation, elle est encore le germe fécond d'où sort la richesse de tout langage. Et je n'ai pas encore développé toute la compréhension de cette idée, qui renferme en outre la puissance active. En effet la parole ne sert pas seulement aux hommes de moyen pour se comprendre et s'instruire mutuellement, elle est encore pour eux un lien d'amour, un instrument de réconciliation, un organe de commandement, de justice, et de création. C'est dans toutes ces fonctions et ces acceptions que nous voyons la parole figurer continuellement parmi nous ; elle embrasse en un mot toutes les qualités qui constituent l'homme, le caractérisent et font sa noblesse.

La nature parle aussi un langage ; mais ses tropes ont besoin d'une intelligence qui en ait la clef et sache s'en servir, qui puisse démêler le mot de ses énigmes, en énoncer le sens occulte, et en proclamer la grandeur et la majesté. Celui-là seul auquel le don de la parole échut en partage fut par ce fait même installé en qualité de souverain des créatures. Sitôt qu'il perd ce centre intérieur et divin, qu'il abandonne cette parole de vie qui lui fut octroyée et confiée, il retombe jusqu'au niveau de la nature, et devient son vassal, au lieu de rester son maître. Et c'est à cette chute que commence l'histoire de l'humanité.

LEÇON II.

Désaccord introduit dans la conscience de l'homme, par son opposition à la volonté divine. — Il est le principe de la diversité des langues et des races. — L'état sauvage n'est pas un état primitif et naturel; il n'est qu'une phase de dégénération. — Faits antédiluviens constatés par la tradition de tous les peuples. — Race de Caïn, race de Seth. — Tradition indienne, tradition grecque à ce sujet. — Longévité. — Taille gigantesque attribuée par toutes les traditions aux hommes de cette époque. — Constructions pélasgiques et cyclopéennes. — Division de l'ouvrage. — Quinze pays constituent le terrain géographique de l'histoire générale.

« Au commencement l'homme avait la parole,
» et cette parole était de Dieu. »

L'étincelle divine de Prométhée, renfermée dans le sein de l'homme, si l'on veut l'entendre d'une manière plus exacte et plus historiquement vraie, n'est autre chose que cette parole communiquée ou confiée originairement à l'homme, et dont l'octroi primitif constitue l'essence de son être, fonde sa dignité morale, et prouve sa haute destination. On pourrait donc appliquer à l'homme et à sa condition primitive ce texte profond du nouveau Testament sur le mystère de l'essence de Dieu, en le réduisant toutefois aux proportions que suppose la différence entre le Créateur et la créature. Employé comme

épigraphe, préface, ou introduction de l'histoire primitive de l'humanité, il pourrait se traduire en ces termes : « Au commencement » l'homme eut la parole, et cette parole était » de Dieu; et de la force vivante qui lui fut donnée dans et avec cette parole, jaillit la lumière » de son existence. » Voilà du moins la base divine de toute histoire; et bien qu'en dehors de ses limites, elle en est l'antécédent indispensable. L'existence des sauvages dans l'état de nature ne contredit nullement ce point de départ; d'abord parce que le fait est loin d'être avéré; ensuite parce qu'il n'est pas prouvé que cet état sauvage soit effectivement la vraie condition primitive et le début réel de l'espèce humaine. Au lieu d'être un état normal, ne peut-il pas être un état de dégénération et d'abrutissement; ne doit-il pas être regardé comme un phénomène postérieur, comme la suite d'un second pas fait par l'humanité, et conséquemment comme un événement d'une date historiquement plus récente?

Dans l'histoire, comme dans toute autre science, comme dans la vie, le point fondamental et essentiel est cette question : Est-ce de Dieu que provient tout ce qui existe? Regardant Dieu comme principe, ne veut-on assigner à la nature que le second rang après lui, rang d'ailleurs assez grand et assez important; ou veut-on

au contraire accorder la primauté à la nature, et en tirer la conséquence nécessaire que tout ce qui existe procède d'elle seule? Dans ce dernier cas, on ne niera pas explicitement l'existence de Dieu; cependant on l'écartera indirectement, on s'en passera. Cette question abstruse ne se laisse aborder que par une discussion dialectique; il est mal aisé de la résoudre; il est rare qu'on y réussisse complètement. C'est donc la volonté individuelle qui ordinairement décide et qui détermine la voie que, selon ses dispositions et son caractère, chacun suivra dans ses opinions, dans sa croyance, et dans sa vie. Mais en rapportant la question à la science de l'histoire, on peut dire que ceux qui, sur ce terrain, prennent la nature seule pour point de départ, ne reconnaissant et n'admettant sur l'homme qu'une opinion puisée dans l'histoire naturelle, ont beau réunir et entasser des arguments spécieux et séduisants au premier aspect, ils ne peuvent se débrouiller à leur aise dans le monde et dans les réalités de l'histoire; ils ne sauront jamais atteindre à la hauteur de cette science, ni en donner une exposition complètement satisfaisante. Si au contraire, au lieu d'attribuer tout à la nature, on s'appuie sur Dieu en le regardant comme son principe et son auteur, cela peut se faire sans la méconnaître, sans la déprécier ou l'attaquer; ce qui dénoterait une conception

vicieuse, et une idée fausse et bornée. La suite de cet ouvrage prouvera que c'est précisément par cette dernière voie que l'on parvient tout à la fois à comprendre la majesté de Dieu dans la grandeur même de la nature, et à distinguer les droits de la nature, et la part qui lui revient dans l'histoire et dans les développements de l'humanité.

L'homme, l'histoire en fait foi, fut créé libre; deux voies s'ouvraient à lui, l'une supérieure, l'autre inférieure; il pouvait choisir et suivre celle-ci ou celle-là; du moins il avait la possibilité de deux sortes de vouloirs. Si l'homme était resté fermement et fidèlement attaché à la volonté première, émanée de Dieu aussi bien qu'à la parole qui lui fut donnée et inculquée par le Créateur, il n'aurait jamais eu qu'une seule volonté. Libre toujours, sa liberté aurait été celle des esprits bienheureux, auxquels on ne peut pas la contester; par la raison qu'ils ne se trouvent plus dans l'état de lutte, et qu'ils ne peuvent plus être séparés de Dieu. C'est une erreur de se figurer l'*état paradisiaque* du premier couple, comme un état de fainéante béatitude, puisque le contraire est historiquement attesté, et qu'il est dit expressément, que le premier homme fut placé dans le jardin de la terre, pour le surveiller et le cultiver. Le *surveiller*; il devait donc s'y trouver un ennemi contre lequel il fallait être sur ses gardes, contre lequel on aurait à lutter;

le *cultiver*, peut-être d'une manière différente de la nôtre, quoique toujours en travaillant, mais certes avec plus de succès que plus tard, lorsque la terre fut anathématisée pour la faute de l'homme. Cette première loi divine de la nature, si j'ose m'exprimer ainsi, d'après laquelle la lutte et le travail constituent dès l'origine la vocation de l'homme, fut en vigueur durant toutes les phases des temps, et l'est encore aujourd'hui pour toutes les conditions et tous les peuples, pour l'individu isolé, ainsi que pour toute l'humanité, dans ses rapports les plus étendus comme les plus restreints. Quiconque est trop faible pour la lutte et la résistance, celui-là n'est pas seulement hors d'état de remplir sa propre vocation, mais aussi il ne peut contribuer et coopérer à l'accomplissement de la destination générale de l'humanité. Depuis que le désaccord s'est introduit dans l'homme, il a eu deux volontés différentes, l'une *divine* et l'autre *naturelle*. La liberté ne fut plus dès lors cette liberté calme et céleste, qui n'appartient qu'à celui qui a déjà vaincu ; elle devint celle que nous possédons désormais, la liberté d'un choix encore à faire et d'une lutte pénible à soutenir. Trouver le retour vers cette volonté divine, ou agréable à Dieu, rétablir l'équilibre entre elle, et celle de la nature, changer et transformer de plus en plus cette volonté terrestre et naturelle, en une vo-

lonté supérieure et divine : voilà la tâche de chaque homme en particulier, et de l'humanité en général. Les efforts employés pour obtenir ce retour, cette régénération, ou cette transformation, et les pas progressifs ou rétrogrades qu'on a faits dans cette carrière, forment une partie essentielle de l'histoire de l'univers, puisque celle-ci doit embrasser le développement moral, non moins que le progrès graduel de l'esprit et de la pensée. Le fait que l'homme, en perdant ce centre intérieur de la vie et de la vérité, en s'écartant de la loi éternelle de l'ordre, dans le sens divin, retombe par cela même dans le domaine, sous la puissance et la dépendance de la nature; chacun de nous peut le reconnaître dans la vie et dans sa propre expérience, le désordre et la force entraînant de la passion n'étant en nous que les effets du pouvoir aveugle de la nature. En tête des données historiques et positives, ce fait est en même temps une observation psychologique, attendu qu'il s'est reproduit dans chaque individu, et que son influence s'est propagée sur toute la race humaine. Par la même raison, il dépasse, à proprement parler, les bornes de l'histoire; car il la précède; mais ses résultats, historiquement constatés, appartiennent de droit au domaine de l'histoire, et se placent essentiellement au nombre de ses matériaux.

Ce désaccord intérieur, une fois introduit et

réalisé dans la vie et dans la conscience de l'homme, dut avoir pour effet immédiat de diviser en plusieurs nations l'espèce humaine, unique à son origine. Cette division était d'ailleurs inséparable de la diversité de langage qu'il amenait à sa suite. Tant que l'harmonie intérieure de l'ame ne fut pas détruite, et que la lumière de l'esprit ne fut pas obscurcie, belle et pure expression de la clarté intérieure, le langage était un. Mais aussitôt que cette parole intérieure que Dieu a concédée à l'homme fut altérée; aussitôt que cet accord divin fut troublé, la confusion et le désordre se répandirent dans le langage. La pure et divine vérité se cacha sous une multitude de fictions grossières, s'ensevelit sous un amas d'images trompeuses, se défigura jusqu'à devenir un horrible et hideux fantôme. La nature elle-même qui d'abord, semblable à un miroir de l'action créatrice, se déployait claire et transparente aux yeux pénétrants de l'homme, lui devint de plus en plus inexplicable, effrayante, étrangère. Il ne pouvait non plus s'éloigner de la divinité, sans tomber en désaccord avec lui-même. De cette confusion intérieure surgit une foule d'idiomes, dont le nombre et la diversité s'accrurent avec les progrès de la scission morale, de la dispersion géographique, et des altérations que l'humanité subit jusque dans son organisation même. En

effet l'homme tombé sous la puissance et la domination de la nature, vit jusqu'aux différents climats introduire un changement dans sa constitution organique; et il lui en advint comme à la plante et à l'animal qui acquièrent, en Afrique ou en Amérique, une forme ou une qualité qu'ils n'ont pas sous le ciel de l'Asie. Il peut dès lors et seulement dès lors être question de variétés spécifiques, de races, dans l'espèce humaine, par exemple de la race nègre; de la race américaine au teint cuivré, de celle des sauvages de l'Océan; quoique cette dénomination de race, appliquée à l'homme, ait toujours quelque chose d'humiliant pour notre dignité, et de repoussant pour la noblesse de notre nature spirituelle, prenons garde toutefois d'entendre par là une distinction tellement fondamentale entre les hommes, qu'elle pût jeter le moindre doute sur l'identité de leur origine. Car suivant une loi organique généralement reconnue et regardée comme positive dans l'histoire naturelle des animaux, les espèces qui peuvent s'accoupler et produire, loin d'être regardées comme originairement distinctes, sont au contraire rangées dans la même classe générique. De même l'apparente confusion de tant de langages si divers se distribue facilement en plusieurs grandes familles homogènes, d'après lesquelles on retrouve souvent des indices d'une consanguinité réelle, entre les

habitants des deux extrémités d'un hémisphère ; et ces points de ressemblance dans des idiomes qui ont une certaine affinité , sont plus saillants et plus nombreux dans les langues qui excellent par leur beauté , par la noblesse du génie qui les anime , par l'élégance de leur construction , et qui de cette façon décèlent mieux une inspiration divine et une origine céleste. Et puis toutes ces familles de langues , malgré leur diversité , trahissent à leur tour une racine commune , dont elles ne sont que des rejetons ; une même souche , dont elles sont les branches et les rameaux. La race des peuples Américains paraissait différer du reste des hommes d'une manière étrange et extraordinaire. Cependant l'homme d'Europe , qui s'entend le mieux dans cette matière , qui a le plus approfondi l'étude de ces peuples et de leurs langues , a trouvé dans leurs idiomes , dans leurs traditions , dans leurs mœurs et leurs coutumes , beaucoup de particularités qui rappellent décidément et incontestablement les peuples de l'Asie orientale.

L'homme une fois lancé dans le torrent de la décadence et de la dégradation , on ne saurait prévoir jusqu'où , s'approchant de chute en chute du rang de la bête , il peut descendre et tomber ; et cela par la raison même que c'est un être originellement libre , et éminemment flexible et pliable , jusque dans son organisation. Il est cer-

tain que pour trouver le point d'arrêt de cette dégradation possible, le fond de cet abîme, il faut aller bien loin au-delà du nègre, qui par sa force musculaire, sa vivacité, sa bonhomie ordinaire, et son aptitude pour l'instruction, a droit à une place beaucoup plus élevée dans l'échelle de l'humanité que le Patagon difforme, le Peschérœ stupide, ou le hideux antropophage de la Nouvelle-Zélande, dont l'aspect seul nous fait frémir involontairement. Ceux qui ont été à même d'examiner les biographies des grands scélérats, ou d'étudier soit en masse, soit en détail, l'histoire de ces époques de fureurs ou de vices, qui déshonorèrent des peuples entiers; ceux-là savent jusqu'où l'homme civilisé lui-même peut porter l'abrutissement et la féroçité, combien il peut dégénérer. Chaque révolution est une époque passagère d'abrutissement, où l'homme apparaît quelquefois comme un vrai sauvage, quoiqu'il ait sous les yeux des actes de vertu sublimes, et de dévouement héroïque. La guerre aussi, quand elle est faite avec acharnement, et qu'elle est poussée jusqu'à l'extrémité, peut se changer en une pareille frénésie. C'est pourquoi la plus grande gloire des peuples vraiment civilisés, c'est de vaincre et de dompter dans la guerre, par l'honneur, par une discipline sévère, et par de nobles procédés réciproques, ce penchant et cette disposition de l'homme à la

cruauté et à la barbarie. Quant à ce qui concerne les peuplades sauvages proprement dites, quelques unes parmi elles semblent au premier abord se distinguer des autres, par un esprit plus élevé, par des penchants plus nobles, par un naturel plus doux. Cependant une observation plus exacte a reconnu chez presque toutes, chez celles même dont on avait conçu la meilleure opinion, des traits de méchanceté dans le caractère et de barbarie dans les mœurs. Loin de voir, avec Rousseau et ses sectateurs, dans cet état des sauvages, même les plus doux et les moins grossiers, le commencement de l'humanité et le fondement de l'ordre social; loin de vouloir ramener les rapports sociaux vers cet idéal tant vanté d'un état de nature prétendu, nous ne pouvons y voir qu'une phase d'abrutissement et de dégénération.

L'homme n'est donc pas sauvage d'origine et par essence, quoiqu'il puisse le devenir en tous temps et en tous lieux, et même aujourd'hui. Ce changement s'opère quelquefois rapidement et avec facilité; ce n'est pas le cas le plus ordinaire; souvent loin d'arriver tout d'un coup, il s'effectue par une décadence graduelle et progressive. Nous admettons donc, appuyés d'ailleurs sur des raisons historiques, que la révolution dont il s'agit, remontant jusqu'aux premiers temps de l'existence humaine, n'a cependant pas eu

lieu immédiatement après la chute du premier couple, et ne s'est pas opérée tout-à-coup ; mais de degré en degré ; et que par conséquent les sauvages sont des tribus , qui , détachées peu à peu de la tige commune à laquelle ils appartiennent, ont fini par déchoir jusqu'à la férocité de la brute.

Si l'on se fonde sur les traditions historiques , on ne placera que dans un âge postérieur cette immense confusion des langues, et ce partage en plusieurs nations de l'espèce humaine, une , de sa nature. En effet, au commencement, l'humanité ne s'y montre partagée qu'en deux peuples ou deux souches différentes et opposées. Je parle des traditions historiques en général : car le témoignage que Moïse nous a laissé en quelques mots presque énigmatiques, mais éminemment significatifs, sur cette dissension première, et sur la division qui en résulta dans l'humanité aux temps primitifs, se retrouve d'une manière fort remarquable dans les traditions de plusieurs autres peuples, parmi lesquels nous ne citerons que les Grecs et les Indiens. Que ces peuples aient revêtu de couleurs locales, aient orné de fictions poétiques cette scission primitive, cette antique inimitié, il suffira de dégager la substance du fait, de cet entourage et de ce mélange pour reconnaître et surprendre cette vérité fondamentale et commune à toutes les histoires;

mais avant que j'essaie par la comparaison de témoignages si divers et si hétérogènes, d'éclaircir ce point, qui, à lui seul, constitue l'essence de l'histoire primitive, je ferai observer une troisième règle fondamentale pour les études historiques. Cette règle n'a pas besoin d'être justifiée; il suffit de la poser; elle consiste, en ce qu'on ne doit pas, lorsqu'il s'agit des origines de l'histoire, se presser de rejeter comme impossible ou incroyable ce qui paraît étrange ou surprenant, car souvent ce qui nous semble au premier aspect le plus extraordinaire, se trouve constaté et vérifié par un examen plus rigoureux et par une étude plus approfondie; tandis que si nous voulions chercher, dans une époque si éloignée et si différente de la nôtre, des événements ordinaires ou connus, si nous ne les admettions qu'à ce signe pour vrais ou probables, une pareille règle nous mènerait justement aux hypothèses les plus hasardées et les plus arbitraires.

Pour ce qui regarde l'objet en question, il faut remarquer que Moïse ne commence au premier couple, ni l'histoire primitive, ni cette autre histoire qu'on pourrait appeler histoire de l'univers; mais bien à Caïn, à son fratricide, et à la malédiction lancée sur lui. Dans les écrits du prophète, tout ce qui précède ne se rapporte qu'à la vie privée d'Adam, si je puis parler

ainsi, sans donner à entendre que le récit en soit dépourvu d'intérêt pour les descendants de ce premier père du genre humain. La première donnée historique sur la source de la discorde entre les hommes, et sur les suites funestes de cette discorde, qui se perpétua héréditairement d'époque en époque, et de génération en génération, est en même temps, à cause de son universalité, une donnée psychologique, comme nous l'avons observé plus haut; au lieu donc que, dans le premier paragraphe, tout se rapporte aux mystères de la religion, les premiers faits et les premières circonstances proprement historiques se lient à Caïn et à la suite de ce criminel, errant dans l'Asie orientale. Parmi ces faits, nous voyons d'abord la fondation de la première cité, par laquelle il faut sans contredit entendre une grande ville, ou du moins une ville fort anciennement célèbre de l'Asie orientale. On trouve ensuite l'établissement de diverses conditions héréditaires: l'invention des arts et des métiers, précédée certainement par la découverte et la fabrication des métaux, qui par conséquent occupent le premier rang dans l'histoire des inventions humaines; quant à la musique, s'il en est question dans les temps primitifs, il faut plutôt penser à son usage dans les pratiques médicales ou magiques, qu'à l'art plus récent de la mélodie. Parmi les instruments et les autres

objets dus à la métallurgie, on remarque principalement l'invention du glaive, comme digne de faire époque. C'est une question, si le peu de mots énigmatiques qui ont été écrits et conservés sur cet objet doivent être entendus comme l'expression d'un sentiment guerrier et enthousiaste, ou comme un renouvellement de la malédiction, comme une complainte effroyable sur tous les siècles à venir, où le meurtre se transmet par héritage, et où la misère se perpétue sous le sceau de la permission divine. On soutient avec plus de vraisemblance que les sacrifices de victimes humaines doivent leur origine à des inspirations diaboliques, qu'on peut regarder comme le stigmate caractéristique de cette branche du genre humain qui sortit de Caïn; il paraît même qu'un fond de tristesse sévère accompagnait ces sacrifices sanglants du premier âge, et que ce caractère sombre s'introduisit dans les mœurs et les coutumes, ainsi que dans les traditions et les sentiments. Ce ne sont pas seulement les habitants des villes qu'on fait procéder de cette souche de Caïn; on y rapporte aussi expressément les peuples nomades qu'offrait, il y a des millions d'années, qu'offre encore en si grand nombre l'Asie orientale, où l'on trouve également des traces nombreuses de travaux de mines, qui remontent à une très haute antiquité. Il est remarquable qu'il existe chez quelques uns de ces peu-

ples, et nommément chez les Tschudes, dans les environs de cette chaîne de montagnes si riches en métaux, une tradition sur Caïn, contraire au récit de Moïse; c'est-à-dire une relation de l'inimitié des deux frères en sens inverse; et tout à l'avantage de la race caïnite. Elle porte que l'aîné des deux frères s'étant enrichi par l'exploitation de mines d'or et d'argent; le cadet, par envie, le chassa, le poursuivit, et le força de se réfugier à l'orient *. Cette race de Caïn est donc considérée comme aimant, dès l'origine, les arts et le travail des métaux. La tradition générale la représente en même temps comme morose et violente, conforme ici encore aux livres saints, qui en font mention plus tard comme d'un peuple de géants orgueilleux et sacrilèges.

De Seth au contraire, Moïse fait descendre la famille paisible des patriarches, simples dans leur culte, et pieux dans leurs mœurs. Ce père de la deuxième race des hommes occupe aussi une place importante dans les traditions des autres peuples. On y parle principalement des colonnes de Seth, par lesquelles on doit probablement entendre d'antiques monuments de la tradition sacrée, en quelque sorte des livres en pierre, destinés à la perpétuer. Nous trouverons

* Géographie de Ritter, 1^{re} partie, page 548. première édition.

d'ailleurs les dix premiers pères ou patriarches non-seulement dans la tradition des Indiens, mais aussi dans celle de plusieurs autres peuples de l'Asie, quoiqu'ils y soient cités sous d'autres noms, quoique leur désignation présente quelques nuances différentes, et ne soit pas tout-à-fait exempte d'enveloppes poétiques. Mais comme après tout il s'agit du même objet et de la même période du temps primitif, cette variété, dans les détails, sert d'autant plus à confirmer le fond et la substance. Plusieurs auteurs modernes se sont mépris en donnant le récit de Moïse pour source commune de ces traditions, et en expliquant la ressemblance que présente, sous tant de points, l'histoire primitive de plusieurs peuples différents, par l'hypothèse d'une copie faite sur un exemplaire bien conservé de la Bible. On peut admettre sans hésiter, comme une supposition beaucoup plus juste et plus conforme à la marche de l'antiquité, que ces peuples ont reçu plusieurs de ces relations directement des sources mêmes de la tradition la plus ancienne; qu'à la vérité ils les comprirent à leur manière; qu'ils les habillèrent à leur façon, et d'une manière propre à leur individualité; qu'ils ne conservèrent pas ces échos du passé, ces oracles sacrés, ces fragments et ces énigmes du monde primitif, dans toute leur pureté et simplicité; qu'ils les ornèrent au contraire de fictions poétiques; que le tout a

pris ainsi un air fabuleux , malgré lequel un examen plus mûr et plus réfléchi sait bien reconnaître les traits principaux et caractéristiques de la vérité historique , qui percent à travers le voile dont on les a recouverts.

Dans la tradition, le monde primitif se présente à nos yeux sous deux formes différentes ; deux conditions bien distinctes de l'humanité remplissent les pages de l'histoire antédiluvienne : d'un côté une race d'hommes cherchant Dieu , paisibles et vivant de longues années dans la simplicité des mœurs patriarcales , possédant en même temps un savoir profond , basé sur la tradition sacrée , sur l'intuition et l'illumination intérieure ; déposé pour les temps à venir sous des formes particulières , dans les écritures ou symboles antiques , et consigné non sur les pages fragiles de livres périssables , mais dans des monuments solides de pierre. D'un autre côté une progéniture titanique de prétendus fils des dieux , puissants et robustes , altiers et sacrilèges , géants qui menacent et assiègent les cieux , tels enfin que nous sont dépeints les héros de la fable. C'est donc cette discorde , cette opposition de direction et de vues ; en d'autres termes , ce sont ces deux peuples , engagés dans une inimitié , dans une lutte perpétuelle , qui constituent le fond et la substance de l'histoire primitive. Le désaccord s'étant une fois introduit dans la nature de l'homme ,

il y eut, comme nous l'avons dit, il y a encore en lui deux volontés : l'une divine ou cherchant à s'approcher de Dieu ; l'autre , penchant vers la nature , passionnée , impérieuse. On conçoit dès lors comment l'humanité a pu dès le commencement s'engager dans deux voies diamétralement opposées. Bien que cette opposition soit souvent présentée comme une distinction entre deux races ou deux peuples , il ne faut pas cependant en faire une diversité spécifique ou originaire ; on ne doit y voir tout au plus qu'une simple différence entre une race plus noble et une race plus méchante. Un savant allemand du dernier siècle s'est fait , sur une base à peu près pareille , la double répartition de la masse totale des peuples qui ont existé à des époques plus rapprochées de l'histoire , et de ceux qui existent encore maintenant ; ne se lassant pas d'exalter les nations dans lesquelles il a cru reconnaître des Celtes ou des descendants des Celtes , tandis qu'il a poursuivi avec un acharnement implacable , sur toute la face de la terre , les pauvres Mongols et quiconque lui semble appartenir à la race mongole. Dans cette antiquité la plus reculée , ce fut bien moins une simple différence d'origine qu'une divergence de direction et de caractère moral , qui partagea le monde en deux parties distinctes et hostiles. A quelque distance que cette époque et ce monde primitif

soient déjà placés, on pourrait donc se faire une idée de cette première discorde dont l'histoire fait mention, en la concevant comme une lutte entre deux partis religieux ou deux sectes d'opinions opposées et ennemies, à la condition toutefois de se représenter cette scission sous des formes et dans des proportions différentes de celles qui se voient de nos jours. En un mot c'était l'opposition entre la religion et l'irréligion, avec les dimensions grandioses du monde primitif, avec cette force gigantesque que la tradition la plus ancienne lui attribue d'une voix unanime.

La tradition des Grecs saisit cette double position de l'antiquité anté-historique sous une forme toute particulière. Elle la représente comme une décadence progressive, comme une détérioration graduelle, qui s'opère de génération en génération : je parle de sa fable des âges. Il est vrai qu'elle en compte quatre ou cinq ; mais ce ne sont au fond que les deux extrémités, l'âge d'or et l'âge de fer, qui sont caractéristiques ; tandis que les autres anneaux intermédiaires de cette chaîne ne peuvent être considérés que comme des phases transitoires servant à compléter le tableau général de la succession. La première race du temps de Saturne coulait en paix des jours heureux, jouissait d'une jeunesse toujours renouvelée, et recevait gratuitement de la terre ses dons et ses bénédictions. Leur fin même n'a-

vait rien du caractère lugubre et douloureux de la mort; c'était plutôt un doux sommeil, des bras duquel ces mortels fortunés se réveillaient à la vie plus pure des esprits immortels. Mais le second âge, l'âge d'argent, se montre déjà sacrilège, sans respect pour les dieux, violent et passionné. Pendant le siècle d'airain, on vit la fougue des passions s'irriter à l'excès, le vice parvenir à son comble. Une force prodigieuse résidait dans les membres des Titans; leurs armes n'étaient que de cuivre, leurs instruments et leurs ustensiles que d'airain; ils se servaient aussi de cuivre dans leurs constructions, car, comme dit le poète, *le fer noir était encore inconnu*; circonstance historique, qui est sans contredit très remarquable, et qu'il faut prendre pour caractéristique chez tous les peuples primitifs où elle se retrouve. Vient ensuite la race des héros, qui est insérée d'une manière assez étrange dans le cadre des fables populaires et poétiques, et qui appartient déjà au domaine de l'histoire. Le terme de tout ce développement se trouve dans l'âge de fer, âge de la réalité historique, qui constitue la dernière période du monde, et le dernier chaînon de cette dégénération progressive.

Cette idée d'une décadence graduelle de l'humanité semble au premier coup d'œil se concilier mal avec l'enseignement historique de la tradition sacrée, sur l'état de l'homme dans le

monde primitif. Chez elle, les deux peuples originaires existent en même temps ; et Seth, le père de la bonne et noble lignée des pieux patriarches, est même beaucoup plus jeune que Caïn. Mais cette contradiction n'est en effet qu'apparente ; si nous considérons que, suivant les livres saints, la race vicieuse et violente de Caïn entraîne l'autre dans sa ruine, d'où résulte précisément cette énorme dégradation, qui, en s'accroissant, finit par tout absorber, à peu d'exceptions près, provoque enfin la justice de Dieu, et amène l'extermination presque totale de cette espèce perverse et dégénérée.

Dans la tradition des Indiens, les relations entre les deux races primitives sont représentées comme un état de guerre perpétuelle, ou se renouvelant sans cesse, dans laquelle des peuples de géants sacrilèges attaquent de temps en temps les races brahmines des pieux patriarches. Alors des héros généreux et inspirés par la divinité, viennent à leur secours, et remportent sur les puissances ennemies des victoires signalées et miraculeuses. Le récit de ces combats est précisément en grande partie la matière de tous les poèmes épiques et des traditions héroïques des Indiens. D'après leur genre de vie et leurs idées actuelles, ils considèrent ces géants superbes et violents comme des races sauvages et guerrières, et ils appliquent cette dénomina-

tion à des peuples de l'époque historique et des temps plus récents. Tels sont les *Chinas*, qui portent chez eux le même nom que chez nous ; les *Pahlavas*, nom générique des anciens Mèdes et des Perses, comme l'atteste le nom de *Pehloi*, qui désigne, chez ces derniers, l'un des deux dialectes sacrés ; enfin les *Iavanas* ou Soïniens, d'après le nom que les Asiatiques donnaient au peuple grec aborigène. Il est cependant douteux qu'une caste particulière de guerriers ou un sacerdoce héréditaire, dans le genre de cette antique distinction des castes, aient jamais existé dans le monde primitif.

Malgré la confusion qui a pu se glisser dans les dates chronologiques, malgré les faits d'une époque plus récente, qui se seront facilement mêlés à l'antique tradition, enfin malgré les ornements poétiques et les exagérations considérables dont le tout aura été défiguré, au milieu de cet assemblage de traditions bizarres, on n'en reconnaît pas moins incontestablement les traits fondamentaux de la vérité ; et l'opposition hostile des deux races primitives de la première période de l'humanité n'en doit pas moins être posée comme un fait constant et historiquement avéré. Il pourrait donc bien se faire qu'aux yeux de la plus sévère critique, la poésie c'est-à-dire, la tradition la plus antique, malgré ses voiles et ses fictions, fût plus près de la

vérité dans le tableau qu'elle nous trace de la première période du monde, ou que du moins elle ne s'en écartât pas autant que le froid calcul de la raison, qui, cherchant ses analogies dans les évènements ordinaires, et en tirant ses inductions, n'aperçoit ou ne veut apercevoir partout que des sauvages abrutis et stupides. Il y a cependant une observation qu'on ne doit pas oublier; c'est que l'homme ne perdit pas à la fois et complètement toutes les facultés qui lui furent concédées à l'origine; qu'il ne les perdit que par degrés, qu'une partie enfin lui en resta encore quelque temps; ce qui, précisément par l'abus qu'on en pouvait faire, a dû amener l'énorme perversité et l'horrible scélératesse dont parle la tradition sacrée. Voilà la vraie clef du grand thème général de l'histoire primitive, et de tout ce qui paraît problématique dans cette histoire. Ce thème concernant la grande scission, considérée comme premier fait positif de l'histoire primitive, est aussi d'un grand intérêt pour l'appréciation du développement ultérieur des peuples et des temps historiques; car le premier désaccord qui s'introduisit dans l'humanité, par suite de la direction différente d'une volonté divine et d'une volonté dominée par la nature, s'est souvent reproduit en petit dans la suite de l'histoire; on y a du moins observé plus tard

quelque chose de semblable, et une sorte de reflet ou d'écho de ces premiers événements.

Dans notre monde actuel, qui cependant est sans contredit plus près de la fin des siècles que de leur commencement, une puissance invisible semble encore quelquefois s'efforcer à entraîner l'humanité de manière à ce qu'elle suive, comme à l'origine, deux directions opposées et hostiles l'une à l'autre. Si le plus grand philosophe de l'Allemagne, Leibnitz, a émis cette opinion mémorable, que la dernière secte de la chrétienté et même de l'univers en général, serait l'athéisme, il est aussi très probable que la même chose a eu lieu dans le monde antique et primitif, mais qu'elle se manifesta sous une forme différente, sur une grande, une gigantesque échelle.

Il faut ajouter à ce thème de l'histoire primitive une autre observation, qui n'est que secondaire, il est vrai, puisque nous ne traitons ici que du développement spirituel et moral de l'homme. Ce qui nous engage à ne pas oublier le point dont il s'agit, c'est qu'il nous offrira l'occasion d'évoquer et de confirmer, en ce lieu, le principe selon lequel tout ce qui est dans le monde primordial et dans l'histoire primitive de l'homme nous paraît étrange, problématique ou merveilleux, ne doit pas être jugé d'après les proportions mesquines de notre propre expé-

rience, et selon le calcul ordinaire de la probabilité. Il ne faut pas non plus perdre de vue le mur énorme, insurmontable, le profond abîme, qui nous séparent de ce monde et de cette nature évanouis. Je veux parler de ce corps à dimensions gigantesques, de cette vie dont la durée surpasse tout ce qui nous est familier et connu en ce genre, que toutes les traditions les plus anciennes s'accordent à attribuer aux hommes de ces temps écoulés. En ce qui concerne la vie des hommes, il y eut depuis un tel concours de causes qui durent nécessairement en abrégier la durée, que nous n'avons plus de mesure propre à s'adapter aux temps primitifs. Une physiologie profonde et scientifique qui regarderait comme important de retrouver la règle ordinaire de la durée des hommes primitifs, pourrait la découvrir dans quelque raison tenant aux lois géologiques, ou dans des rapports astronomiques qu'on a quelquefois l'occasion d'appliquer en petit. Nous voyons encore de nos jours des exemples d'une longévité surprenante chez les hommes dont la vie et le régime restent dans les bornes de la simplicité. Il n'est pas rare de rencontrer parmi les Indiens, principalement de la classe brahmine, des hommes, qui, à l'âge de plus de cent ans, possèdent encore une grande force vitale et même génératrice. En Russie, on trouve dans la classe des manœuvres

dont la vie est très simple, des exemples d'un âge de cent, cent vingt, et même de cent cinquante ans. Ces cas sont rares, il est vrai ; mais toujours est-il qu'ils sont plus fréquents là que dans les autres pays de l'Europe. Ce qu'il y a de plus remarquable et de plus extraordinaire, c'est que chez des personnes d'un âge si avancé, on a vu quelquefois repousser les dents qu'elles avaient perdues par vieillesse ; phénomène qui indiquerait peut-être un renouvellement intérieur des forces vitales. Ce qui, pour notre époque de dégénération physique, n'est qu'exception, peut avoir été règle autrefois. Cela peut du moins nous mettre sur la voie de la règle générale de cette vie antédiluvienne. Car il serait facile de reconnaître une proportion à peu près semblable dans les autres branches de la nature. Au-delà de ce grand mur qui s'élève entre nous et l'antiquité, et dans ce monde primordial qui nous est inconnu, la durée de la vie pouvait bien être établie suivant une tout autre règle que celle qui la régit aujourd'hui ; ce qui du reste est encore rendu probable par beaucoup de témoignages et confirmé par les documents sacrés. Pour bien entendre les chiffres bibliques, de la vie, il ne faut pas perdre de vue le sens entièrement religieux qui est attaché à la chronologie divine. On doit par conséquent se rappeler toujours que, selon l'expression de l'Ecri-

ture, tous les cheveux de la tête de l'homme étant comptés, à plus forte raison les années de sa vie doivent l'être ; c'est-à-dire, qu'ici-bas rien ne peut être regardé comme purement accidentel, mais que tout au contraire est prédestiné et déterminé d'avance, selon les vues de la Providence. On lit encore souvent dans l'Ecriture que Dieu, par un décret impénétrable de sa miséricorde, tantôt a abrégé la durée d'une certaine période de temps, par exemple, d'une époque de souffrances et de douleurs, tantôt a ajouté à une période de graces ou à la vie d'un individu. Il faut donc, à mesure qu'un cas se présente, tâcher de démêler laquelle des deux règles lui est applicable. S'agit-il de la vie d'un saint patriarche, dont les années si nombreuses ne doivent incontestablement s'entendre que d'années astronomiques et communes ? C'est la seconde de ces règles qu'on pourrait appliquer, en regardant leur vie comme allongée d'une manière miraculeuse et surnaturelle *. Dans la vie d'Hé-

* Une de ces prolongations frappantes et extraordinaires a eu lieu dans la vie de Noé. La paternité des neuf premiers patriarches coïncide plus ou moins avec la centième année de leur vie, quoique cette époque ait été, chez trois d'entre eux, beaucoup avancée, et chez trois autres, considérablement reculée. Quant à Noé, ce terme moyen de cent ans fut allongé de quatre cents ans, et ce n'est que dans sa cinquantième année qu'il propagea sa race. La raison supérieure de cette prolongation surnaturelle peut consister en ce que

noch, ce saint prophète du premier âge, dont le trépas ne fut pas ce que nous appelons la mort, mais plutôt cette fin vraiment naturelle originairement destinée aux hommes, il existe cette circonstance remarquable, que dans le chiffre de 365 ans de la durée de cette vie, chiffre qui s'accorde parfaitement avec celui des jours d'une année solaire, le nombre 33 est constitutif, et que ce dernier nombre se représente, sous tous les rapports et dans les applications les plus diverses, comme le chiffre fondamental de tous les calculs *telluriques* ; car le nombre de 365 ans correspond, à la différence d'une unité près, à la somme de 333 plus 33 ; et le nombre de jours renfermés dans le chiffre de 365 ans est précisément celui de 4 fois 33,000 plus 4 fois 330 jours.

En ce qui concerne ce corps gigantesque que la tradition attribue à la race primitive, dans un sens incontestablement propre et littéral, qu'il

le saint homme, durant cette longue époque prophétique et préparatoire, avait bien prévu et connu avec certitude le terrible jugement dont Dieu menaçait le monde depuis longtemps dégénéré et perverti ; mais que ne sachant pas aussi exactement, si c'était lui que Dieu destinait à devenir le second père des hommes, et n'attendant peut-être dans ce grand châtiment universel, prédit depuis long-temps par Hénoch, rien moins que la fin du monde, il craignait de ne pas agir dans les vues de Dieu, et ne voulait pas propager sa race avant de connaître là-dessus les décrets de l'Eternel.

est facile de discerner des exagérations et des fictions de la poésie, il est surprenant que des hommes qui sont si enclins à appliquer à l'humanité les analogies de la nature, ne veuillent admettre comme certain sur ce point que ce qui est commun ou du moins probable aujourd'hui. On trouve, parmi les restes ensevelis dans les couches de la terre, jusqu'à trente espèces d'animaux inconnus, ressemblant et peut-être appartenant aux familles de l'éléphant, du rhinocéros et de l'hippopotame, qui sont les plus grands des animaux actuellement connus. Ces mêmes débris nous offrent plusieurs espèces de mammoth, c'est-à-dire de cet animal géant de l'antiquité, dont on trouve des restes non-seulement en Sibérie et en Amérique, mais aussi en Europe, en Allemagne, et même dans les environs de Paris et de Vienne. On possède en outre des os d'une grandeur prodigieuse et insolite, qui appartiennent à des bêtes dont nous connaissons les espèces; telles sont des cornes de taureau attachées encore à l'os frontal, des bois de cerf, ou des dents d'éléphants, qui supposent dans les animaux dont ils sont des restes, des dimensions trois, quatre, ou cinq fois plus grandes que celles que nous leur voyons de notre temps. Si donc, à cette époque antique, dans une nature organique, et dans un règne animal qui n'existe plus, ce style gigantesque décidé-

ment prédominait, pourquoi la même loi n'aurait-elle pas embrassé l'homme, en tant que par son corps il fait partie de la matière organisée ? La tradition la plus ancienne et la mythologie de tous les peuples ne nous autorisent-elles pas à le croire ?

Pour ce qui est de l'Écriture, je dois ajouter que se contentant, sans aucune énonciation positive, sans aucune indication expresse, de laisser supposer aux premiers hommes une stature supérieure en rapport avec leur longévité, elle en représente l'excès, plutôt comme une dégénération organique, causée par le mélange illicite des deux races ou des deux peuples primitifs, savoir, des descendants de Caïn et de Seth ; mélange funeste, cause de tous les maux ; car le grand châtiment infligé, au moyen du déluge exterminateur, fut attiré par l'orgueil et les crimes de ces géants, et fut spécialement dirigé contre eux. Plus tard, même dans les temps historiques, ces peuples géants qui, autour de la ville d'Hébron, occupaient plusieurs provinces de la terre promise, telles que Moab, Ammon et Basan, avant que le peuple d'Israël en eût pris possession ; ces peuples, dis-je, apparaissent, il est vrai, avec un caractère héroïque et guerrier ; mais toujours comme des hordes méchantes, ne respirant que le carnage et la dévastation. Jusque dans les temps de Moïse et de David, s'il est ques-

tion de quelques géants isolés, ceux-ci sont représentés comme des monstres, et dépeints avec des traits marqués d'une difformité organique ; même dans notre cosmographie actuelle, une taille énorme et presque gigantesque est accompagnée de difformité. Chez les Patagons, les seuls entre les peuples sauvages où cette structure se trouve encore de nos jours, cette difformité consiste en ce que la partie supérieure du corps de ces sauvages est d'une longueur si démesurée, qu'en les voyant à cheval, on les prit d'abord pour des géants d'une dimension colossale ; mais vus de plus près, à pied, et debout, ils se trouvent à la vérité au-dessus de la taille commune, savoir, de sept à huit pieds, mais non aussi grands qu'on l'avait cru au commencement, alors que leur vue occasiona souvent des exagérations outrées.

Au surplus, dans tout ce que je viens de dire, je ne veux que proclamer avec franchise que jamais je n'aurai le courage de révoquer expressément en doute ce que les traditions les plus anciennes et les livres saints nous rapportent avec tant de précision sur ces deux points, savoir, sur la vie incomparablement plus longue, et sur la taille gigantesque des premiers humains. L'éclaircissement complet et l'explication positive de ces deux faits attendent peut-être les temps

à venir et une connaissance plus profonde de la nature.

Il existe encore des édifices, ou plutôt des fragments d'édifices de la plus haute antiquité, qui se liant à notre objet, méritent qu'on en fasse mention. De ce genre sont les constructions cyclopéennes qu'on trouve en plusieurs endroits de l'Italie, et qui portent une empreinte si frappante d'une haute antiquité, qu'elles se gravent d'une manière étrange et ineffaçable dans la mémoire de quiconque les a vues une fois. Dans ces constructions d'un genre tout particulier, au lieu de moellons de forme cubique ou oblongue, on a joint d'une manière bizarre, mais assez ingénieuse et assez artificielle, des blocs de rochers grossièrement taillés en polygones irréguliers. Le grand conduit des cloaques, ou le grand aqueduc souterrain qu'on admire dans la vieille Rome, appartient à cette architecture cyclopéenne, dont on trouve aussi des vestiges en Grèce, aux environs d'Argos et dans plusieurs autres endroits. Ces monuments ne peuvent aucunement appartenir aux peuples des temps historiques, car déjà ceux-ci les attribuaient eux-mêmes à une race titanique des temps primitifs, et c'est pourquoi ils leur donnent le nom de cyclopéens. Qu'on se figure l'imperfection des instruments dans ces temps reculés, où l'on ne

peut pas même supposer les secours d'une mécanique pareille à celle que les Égyptiens ont dû posséder plus tard, pour dresser leurs obélisques, et l'on concevra qu'il ait été fort naturel de penser que pour ces énormes constructions il a fallu des bras beaucoup plus vigoureux et des forces beaucoup plus considérables que celles des hommes ordinaires.

Nous avons de cette manière développé, autant qu'il nous importait, le principe de désaccord qui gît dans l'humanité, et qui forme le point de départ de toute l'histoire; nous avons essayé d'expliquer historiquement et de faire comprendre, autant que possible, la tradition générale concernant l'opposition hostile entre les pieux patriarches et les Titans orgueilleux des temps primitifs; nous avons du moins tâché de présenter, au moyen de ces traditions, la direction opposée que prirent les deux races ou les deux peuples de la première période de l'histoire. Nous avons enfin assigné aux peuplades sauvages, à ces tribus abruties, la place qui leur revient dans l'histoire générale de l'humanité, place importante et remarquable, bien que secondaire.

Ces traits principaux et essentiels forment donc l'introduction et pour ainsi dire le péristyle de l'histoire de l'univers, proprement dite, et du développement de la civilisation humaine,

jusque dans les temps plus avancés, et mieux connus. L'humanité étant une fois séparée et divisée en plusieurs nations, la tâche que nous avons à remplir dans la période que nous abordons, est de suivre et d'étudier les nations les plus remarquables et les plus civilisées, afin de faire voir de quelle sorte la parole innée et révélée à l'homme, cette parole que nous regardons comme la substance des attributs et des avantages qui lui donnent le caractère d'humanité, s'est diversement formée et exprimée dans le langage, dans l'Écriture, dans la tradition sacrée et profane, dans la poésie, les arts et les sciences de chacune de ces nations prises isolément. Nous sommes, par conséquent, obligés d'adopter la méthode ethnographique, pour la philosophie de l'histoire ancienne; et ce n'est que pour des temps plus récents, pour les temps modernes, que, suivant des raisons qui seront développées plus tard, nous pourrons employer peu à peu une exposition synchronistique. Nous devons d'ailleurs nous borner, dans cette revue générale, aux peuples les plus grands et les plus marquants, à ceux qui ont atteint un haut degré de culture morale, et qui présentent une physionomie particulière et distincte. Telle est la méthode que je suivrai dans mon exposition : je présenterai d'abord, autant qu'il sera nécessaire à notre objet, quelques faits histo-

riques qui font époque dans l'histoire de la civilisation ou des relations extérieures de chacune de ces nations ; j'exposerai en peu de mots la marche graduelle de l'ensemble , et je finirai par retracer avec des traits caractéristiques et avec un soin spécial, le développement du principe spirituel dans la civilisation et dans la pensée. Ce n'est que plus tard et dans les époques plus récentes que l'histoire politique devient presque l'objet principal et l'élément essentiel de la marche de l'humanité, s'acheminant vers son but, ou rétrogradant partiellement et par instants dans sa carrière.

Nous ne pouvons admettre, dans ce tableau de l'univers et de la plus ancienne culture morale, que les nations qui nous sont suffisamment connues, ou sur lesquelles nous sommes à même de puiser des renseignements dans les sources qui nous sont devenues accessibles. Que, si nous voulions y comprendre des peuples moins connus, cela nous mènerait à des investigations sans nombre et sans fin, à des recherches stériles en résultats essentiels pour l'ensemble. J'ai choisi pour la première période de la plus haute antiquité, les Chinois, les Indiens, les Égyptiens et le peuple hébreu enfin, peuple élu, comme on le nommait jadis ; peuple du moins entièrement isolé des autres. Si je commence par le pays civilisé le plus reculé dans l'Asie orientale, je

ferai observer que ce n'est nullement dans l'intention de décider sur le rang d'ancienneté qui revient à ces peuples, ou de donner à l'un d'eux une prééminence quelconque ; car , à bien dire , les données ou plutôt les fictions sur lesquelles ils fondent leurs prétentions à l'ancienneté n'ont peut-être pas eu originairement un sens chronologique ; et d'un mûr examen , il résulte que tous ces chiffres , loin de désigner des périodes humaines , peuvent bien n'offrir que des calculs et des observations astronomiques.

Il suffit que les peuples que nous venons de nommer appartiennent à la même période de l'univers , et se rangent , à des degrés très rapprochés , sur l'échelle du développement de l'être et du caractère humain ; de sorte que cette question chronologique est indifférente ou fort peu importante. Tous ceux qui se livrent avec goût à de pareilles recherches ont à craindre de se laisser surprendre par une prédilection marquée pour une nation à laquelle , ensuite de cette disposition , ils assignent une primauté , soit d'importance , soit d'origine ; et c'est précisément ce que je voudrais éviter en suivant une espèce d'ordre géographique ; je dis une *espèce* , car certes , dans le but particulier de ces esquisses historiques , il faut adopter pour la description de la terre , un point de vue différent , que dans toute autre circonstance. La géographie or-

dinaire, destinée à un usage pratique, décrit la position des états et des empires qui existent présentement; tandis qu'une géographie qui se rapporte davantage aux sciences naturelles, base ses divisions et ses classifications des différentes parties de la terre, sur les chaînes des montagnes, sur les cours des fleuves, et sur leurs bassins. Pour cette philosophie de l'histoire, au contraire, la succession des principaux théâtres de culture intellectuelle remplacera cette continuité de montagnes; et au lieu de se diriger d'après le cours que les fleuves navigables ouvrent au commerce et aux communications mutuelles, c'est le torrent spirituel de la tradition, avec ses flots d'idées fécondant l'humanité par une action continue, qu'elle suivra de l'est à l'ouest, ou dans toute autre direction reconnue historique.

Comme les hommes qu'on peut appeler historiques ne sont qu'une exception au milieu de la foule; de même aussi il n'y a qu'un certain nombre de pays qui soient devenus remarquables pour l'histoire de la civilisation, et la plus grande partie de la terre habitée ou habitable ne l'est pas ou du moins ne l'est pas au même degré, quelque instructive et utile que puisse être son exploration pour les sciences naturelles. En Afrique, il n'y a que l'Egypte et la côte septentrionale, le long de la Méditerranée, qui se lient à la civilisation, et au développement historique des autres peuples.

Toutes les autres plages maritimes de cette partie du monde, sans en excepter l'extrémité méridionale, offrent à la vérité des points importants pour la navigation, le commerce, ou la colonisation; en même temps que l'histoire naturelle peut trouver une infinité de choses extraordinaires, de matériaux précieux, dans l'intérieur si peu connu de cette vaste presqu'île; mais ni le littoral, ni l'intérieur n'occupent de place distincte dans l'histoire de l'intelligence, et du développement moral de l'homme. Les immenses contrées de l'Asie septentrionale ne sont connues que depuis que la Russie en a fait une de ses provinces. L'Asie centrale, la Tartarie méridionale, le nord de la Chine, servirent souvent de théâtres à de grands mouvements des peuples; et de là partirent maintes fois ces torrents qui s'épanchèrent sur les pays civilisés, et jusque dans l'Europe; mais cela ne fonde pas encore de titre pour obtenir une place distincte dans la marche progressive de la civilisation humaine. Ce qu'on appelle la cinquième partie du monde, la Polynésie, quoique son étendue territoriale approche de celle de l'Europe, est tout-à-fait étrangère à notre sujet. L'Amérique même, la plus grande des parties du monde, n'occupe ici proportionnellement qu'une place subordonnée. Elle n'entre dans l'histoire qu'avec sa découverte dans les derniers siècles; et depuis lors elle

a reçu une population où tout est européen : mœurs , langage , idées , constitution politique. Ainsi les peuplades de sauvages indigènes étant très peu nombreuses , l'Amérique ne forme au-delà des mers , pour ainsi dire , qu'un appendice , qu'une continuation de la vieille Europe. Quelle qu'ait été durant le dernier demi-siècle la réaction de cette nouvelle Europe sur la mère-patrie , cette circonstance n'appartient qu'à l'histoire la plus récente du développement humain ; et ce n'est que depuis cette époque que cette partie du monde a acquis quelque importance historique.

Dans son histoire naturelle , l'Amérique diffère de l'ancien monde d'une manière plus frappante , que les parties principales du vieux continent ne diffèrent entre elles. Nous avons dit plus haut qu'en comparant la partie septentrionale du globe avec la méridionale , on trouve entre l'une et l'autre une inégalité étonnante , un contraste presque décidé. La même opposition se reproduit , si l'on partage en idée le globe en deux parties transversales de l'orient à l'occident. Une moitié embrassera depuis la côte occidentale de l'Afrique , jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie ; donc les trois parties du monde connues des anciens , et occupant l'espace presque entier de cet hémisphère. Cette moitié renferme en majeure partie de la terre

ferme, et elle est le plus richement dotée en nature organique et animale. Ce n'est que dans la partie méridionale que la mer et l'eau dominant; et là encore pourrait-on prendre pour un appendice de l'Asie, la Polynésie rattachée au continent par un archipel continu. Dans l'hémisphère de l'Amérique, l'eau domine comparativement à la terre ferme, non-seulement dans sa partie méridionale, mais bien encore à son milieu; aussi le nouveau continent, malgré sa vaste étendue, ne peut même pas être comparé avec les trois autres parties du monde prises ensemble. Que si l'hémisphère asiatico-européen l'emporte sur l'américain en étendue de terre ferme, que ne sera-ce pas en population? Siège principal de la civilisation, véritable champ de l'histoire, telle est encore sa supériorité numérique, que le chiffre de ses habitants renferme peut-être trente fois, et certainement plus de vingt-quatre fois celui de la population entière de l'Amérique, qui étant en majeure partie européenne, nous est cependant à cause de cela même mieux connue que celle de beaucoup de contrées plus voisines de nous, dans l'ancien monde. Clair-semée sur un espace immense, la population américaine surpasse à peine celle d'un de nos grands empires d'Europe, tels que la France ou l'Allemagne.

La végétation de l'Amérique, il est vrai, se

déploie, riche et magnifique; mais deux plantes étroitement liées à l'histoire la plus ancienne de l'humanité, le blé et le vin, lui manquaient originairement; dans le règne animal, elle est en grande infériorité relativement à l'ancien monde. Plusieurs des espèces les plus nobles de ce règne y manquaient totalement; celles qui s'y rencontrent sont d'une nature plus chétive, d'une forme moins gracieuse. Quelques espèces indigènes ne remplacent que faiblement plusieurs de nos animaux domestiques, utiles et nécessaires à l'homme. On peut en général établir en principe que décidément, dans l'hémisphère de l'Amérique, c'est la végétation, et dans celui de l'Asie, c'est la force animale qui prédominent. La même observation est applicable à la nature organique de l'homme, et non pas uniquement sous le rapport du chiffre de la population. Non-seulement l'aborigène américain est de beaucoup inférieur en force musculaire et en vivacité au vigoureux indigène de l'Afrique; mais il paraît aussi bien éloigné d'avoir la constitution robuste et la fécondité de la race malaise et mongole du centre et du nord-est de l'Asie; et du midi de la Tartarie, avec lesquelles cependant il présente le plus d'analogie.

Mais comme ce monde américain est le plus isolé, comme sa forme est beaucoup moins compliquée que celle des autres parties du globe,

peut-être sous ce rapport mérite-t-il d'être remarqué ; peut-être pourrait-il servir de type à ce que, dans un sens de haute géographie, on devrait appeler une partie du monde. La moitié supérieure de ce continent, après s'être élargie au loin vers le pôle arctique, se rattache par un isthme étroit à la moitié inférieure, évasé, et se terminant en pointe du côté du midi. Toutes les deux ne forment ensemble qu'une seule et unique partie du monde, dont la longueur seule indique combien la moitié septentrionale peut essentiellement différer de la méridionale. Nous avons fait observer plus haut qu'à l'époque où la mer Noire communiquait encore avec la mer Caspienne, et où la mer Blanche s'avancait bien loin dans les terres, les monts Ourals formaient une île ; qu'au moins ils étaient baignés au nord et au midi par la mer, et qu'ainsi l'Europe et l'Asie étaient probablement séparées l'une de l'autre. Or si d'un côté l'Europe a été autrefois disjointe de l'Asie, il est possible aussi que là où un détroit sépare l'Europe de l'Afrique, les deux continents aient été joints par un isthme, et qu'ils n'aient formé alors qu'une seule partie du monde. Rien n'empêche que l'on admette la même rupture entre l'Asie et l'Océanie, si la chaîne des îles qui paraît les lier ensemble n'a formé d'abord qu'un même système continu de terre ferme. Avec toutes les suppositions que nous venons de faire,

il n'y aurait eu, ou il n'y aurait effectivement que trois parties du monde présentant chacune la même forme, une forme pareille à celle de l'Amérique, avec cette seule différence que les deux parties de l'ancien monde, plus compactes entre elles et plus réunies que la dernière, n'auraient jamais conservé cette forme primitive dans toute sa pureté et dans toute sa simplicité. On pourrait donner des raisons fort plausibles pour n'admettre en général que trois parties du monde ; et cette supposition serait peut-être en même temps et juste comme conception, et conforme à la nature.

En laissant de côté toutes ces observations et ces faits géologiques, ces idées et ces conjectures, en revenant au but de la philosophie de l'histoire, dans toute l'étendue du globe et notamment dans l'hémisphère asiatico-européen, nous n'avons qu'environ quinze pays plus ou moins grands à explorer, eux seuls constituant le terrain géographique de la haute histoire. Cette chaîne de pays, ce torrent de peuples, jouant un rôle marquant dans l'histoire de l'univers, forme de l'extrémité sud-est de l'Asie à celle du nord et de l'ouest de l'Europe, une ceinture qui traverse le monde ancien par le milieu. Cette ceinture assez large en elle-même, ne l'est pas beaucoup en comparaison de la surface entière de ces parties du monde. Elle se laisse ensuite

diviser en trois classes ou ordres, dont la succession et l'importance correspondent à peu près avec l'ordre chronologique des grandes périodes de l'histoire, depuis la première époque du monde jusqu'à nos jours.

Dans la première classe de ces contrées d'une importance historique et universelle, je placerai d'abord les trois grands et magnifiques pays de l'Asie orientale et méridionale, savoir, la Chine et les Indes, qui se rattachent entre elles par l'ancienne Bactrie, et enfin la Perse. La seconde et moyenne région est occupée par quatre ou cinq autres grands et beaux pays, d'une importance historique très marquée, qui s'étendent vers l'ouest et un peu au nord des trois précédents. Dans cette catégorie se présente d'abord ce pays au centre de l'Asie occidentale dont nous avons fait mention plus haut. Situé sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, il est entouré de quatre côtés par les golfes Persique et Arabe, et par les mers Caspienne et Méditerranée. Cette contrée moyenne, si remarquable dans l'histoire ancienne, a encore ceci de particulier, qu'elle occupe même géographiquement à peu près le centre du développement de la civilisation humaine, attendu que l'extrémité méridionale de l'Inde en est aussi éloignée d'un côté, que, de l'autre, l'extrémité septentrionale de l'Écosse; et que les limites orientales de la Chine

n'en sont pas beaucoup plus distantes que les limites occidentales de la presqu'île Ibérique. A ce second ordre appartiennent encore les régions qui entourent celle dont nous venons de parler ; telles sont l'Arabie, l'Égypte, et l'Asie-Mineure avec les pays du Caucase. On aurait même quelque raison de classer la Grèce dans cette catégorie ; car ce pays fut dans les temps florissants de son histoire plus étroitement lié à l'Asie-Mineure, à l'Égypte et à la Phénicie, qu'à tous les autres peuples de l'Europe. Mais sous un autre rapport, il n'y a point de pays en Europe qui en lui seul réunisse à un si haut point les traits caractéristiques de toute cette partie du monde ; Ce caractère distinctif de la géographie de l'Europe, qui a si puissamment influé sur le développement physique et moral de ses habitants, consiste en ce qu'il n'est aucune des deux autres parties du monde ancien qui, à égalité de surface, présente à la mer un littoral aussi étendu et aussi varié que l'Europe, située entre le grand Océan et deux mers méditerranées ; qui soit sillonnée par autant de fleuves, grands et petits ; qui enfin se termine en autant de grandes et belles presqu'îles, sans omettre les îles Britanniques et la Sicile, qui dans l'antiquité jouissaient déjà d'une haute culture. Ce que l'Europe est en grand, la Grèce l'est en petit, savoir, un pays de côtes, de presqu'îles et d'îles. Ainsi appartenant

par sa nature à l'une, et par l'enchaînement de son histoire à l'autre des parties du monde, la Grèce sert de passage et de lien entre l'Asie et l'Europe. Outre la Grèce il nous reste encore six ou sept pays principaux en Europe : considérés d'après une division purement géographique, et sans égard à la diversité de leurs frontières politiques dans les temps moyens et modernes, ils forment ensemble notre troisième classe, ou notre troisième ordre. Nous y voyons figurer d'abord les deux magnifiques presqu'îles de l'Italie et de l'Espagne ; puis la France, baignée au nord et au midi par deux mers ; et ayant une presqu'île assez considérable au nord-ouest. Viennent ensuite les îles Britanniques, et l'ancienne Germanie avec ses côtes qui s'avancent au nord dans deux mers différentes ; à cette dernière se lient les presqu'îles et les îles Cimbriques et Scandinaves, par l'affinité même d'origine de leurs habitants ; on trouve enfin la grande Sarmatie se prolongeant au nord et à l'est jusque dans l'intérieur de l'Asie, et s'étendant depuis la mer Noire jusqu'à la mer Glaciale. Il faut cependant sous le rapport de la délimitation naturelle, en retrancher le vaste bassin du Danube au sud des monts Carpates, jusqu'aux montagnes qui font la frontière septentrionale de la Grèce. Là se trouvent comprises l'ancienne Illyrie, la Pannonie et la Dacie, qui peuvent géographiquement

être regardées comme un membre distinct de la classe dont nous parlons. Si on s'attache au sens historique, la côte septentrionale de l'Afrique appartient aussi à ce système des pays européens, puisque non-seulement à l'époque des relations mercantiles et coloniales des beaux temps de Carthage, ou pendant la première époque des guerres et des conquêtes des Romains, mais bien encore jusque dans le cinquième siècle de notre ère, le langage et les mœurs de l'Europe régnaient sur ces rivages; et puisqu'enfin sous la domination des Arabes, il y eut pendant plusieurs siècles consécutifs des liaisons fort étroites entre ce pays et l'Espagne.

Voilà donc, si j'ose m'exprimer ainsi, la carte de l'histoire de la civilisation, tracée d'après un aperçu de la géographie générale du globe. Cette carte sera le théâtre local et comme le cadre dans lequel j'essaierai de présenter avec clarté et précision les développements et les applications du principe de la philosophie de l'histoire, de la parole intérieure, que je regarde comme la marque distinctive et caractéristique de l'humanité.

LEÇON III.

De la Chine. — Sa statistique. — Son ancienneté. — Son histoire. — Caractère chinois; sa nature artificielle et sa vanité pnerile. — Langue chinoise. — Écriture chinoise. — L'yking et les huit kooua. — Trois époques dans la religion et la science chez les Chinois : 1^o celle de la tradition antique et sacrée; 2^o celle de la science philosophique, qui se divise en deux branches : l'école morale et pratique de Confucius, et l'école spéculative et rationaliste de Laotseu; 3^o époque de l'introduction en Chine du culte indien de Boudd'ha ou de Fo. — Gouvernement de la Chine. — Idolâtrie politique. — Prétendus rapports entre le boud'd'hisme et le christianisme. — Absurdité et infamie du boud'd'hisme. — Résumé et conclusion.

« L'homme et la terre, » voilà ce qui aurait pu servir d'épigraphe à notre introduction; voilà le thème que jusqu'ici nous avons à développer. Pour les quatre ou cinq leçons suivantes, qui forment la seconde partie de cet ouvrage, notre thème est la tradition sacrée, telle qu'elle se présente sous différentes formes locales et particulières chez les nations les plus grandes et les plus importantes de la haute antiquité, et telle qu'elle se montre visible, encore aujourd'hui, dans les traces existantes de la révélation divine. Nous nous proposons par conséquent de suivre, d'un œil scruta-

teur, les phases du développement que parcourut, au milieu de tous ces peuples et dans le torrent des siècles, cette tradition sacrée, cette légende primitive et divine, ce premier titre de l'humanité. Nous voulons encore indiquer, autant qu'elle est historiquement donnée, la seule source de laquelle ont jailli ces flots de traditions, pour s'épancher avec une puissance féconde et vivifiante sur toutes les parties de la terre, sur toutes les régions de l'esprit, ou bien pour aller se tarir et se perdre dans les déserts des erreurs humaines. Notre tâche consiste donc ici à déterminer et à développer la part de la vérité divine accordée à chacun de ces peuples principaux, à préciser la quotité et la mesure qui lui furent assignées dans le patrimoine de cette haute intelligence; et enfin à détailler les abus qui la corrompirent ou la part d'erreurs humaines qui s'y mêla. Nous caractériserons en même temps ce verbe intérieur qui est la marque distinctive et comme l'être spirituel de l'homme et de l'humanité; pour tracer ensuite, à grands coups de pinceau, mais sans rien omettre d'essentiel, les diverses formes, les développements divers que cette parole a revêtus dans le langage et dans l'Écriture, dans la fable et l'histoire, dans les arts et les sciences, et enfin dans la croyance, la pensée et la vie de chacun de ces peuples en particulier.

Je commence cette exposition par la nation

chinoise ; car celle-ci est située à l'extrémité orientale de cette ligne du progrès humain que nous avons tracée plus haut de l'orient à l'occident , et dont les quinze pays historiques forment la totalité. Il est vrai que l'idée d'orient ou d'occident n'est que relative ; car la Chine se trouve à l'occident par rapport au Pérou , et l'Europe à l'est ou au nord-est par rapport à l'Amérique septentrionale et au Brésil. Nous nous en tiendrons néanmoins à notre langage habituel , tout relatif qu'il soit ; et nous prenons notre point de vue de l'hémisphère asiatico-européen que nous habitons : Si on voulait prolonger cette ligne des pays à progrès , dans la direction du sud-est au nord-ouest , et à l'ouest jusqu'au-delà de l'Océan et jusqu'en Amérique , puisqu'elle occupe elle aussi une place importante dans l'histoire de l'univers , on pourrait , en ce cas , aux quinze pays civilisés anciens et modernes , en ajouter encore trois dans le nouveau continent , d'après la triple origine de leur population anglaise , espagnole , ou portugaise ; ces trois pays formeraient alors les derniers anneaux de la chaîne totale des pays civilisés.

La Chine est la plus grande des monarchies existantes , et peut , sous ce rapport même , attirer l'attention de celui qui veut connaître à fond l'histoire ; car si la Chine n'est pas le premier des empires par la vaste étendue de son territoire , et bien peu la surpassent , elle l'est

très certainement sous le point de vue de la population. L'Espagne, y compris toutes les colonies qu'elle a peuplées en Amérique, est peut-être la nation qui occupe le plus de territoire ; la Russie avec ses immenses provinces de l'Asie septentrionale, ne lui céderait pas de ce côté ; mais qu'est-ce que la population des Espagnes et des Russies, toute grande qu'elle soit, par rapport à la plupart des états de l'Europe ? qu'est-ce que leur population comparée à celle de la Chine ? L'Angleterre seule, avec ses possessions dans les Indes orientales et dans les autres parties du monde, avec ses cent dix millions d'Indiens, serait dans le cas de se mesurer avec l'empire de la Chine.

La population des Indes pourrait peut-être servir d'échelle, pour calculer approximativement celle de la Chine, qui n'est pas encore bien exactement connue. Il fut communiqué à l'ambassadeur anglais, Maccarthney, une note officielle, dans laquelle la population de la Chine était évaluée au chiffre énorme de trois cent trente millions ; mais quand même nous pourrions supposer chez les Chinois notre méthode des calculs statistiques, il serait encore douteux, vu la nature de leurs relations avec les étrangers, et nommément avec les Européens, qu'on dût ajouter foi à leur déclaration. Un ouvrage publié à la fin du dix-huitième siècle, un peu avant

l'époque dont nous venons de parler, ne fait monter la population de la Chine qu'à cent quarante-sept millions; et il ajoute en même temps que vers le milieu du dix-septième siècle, elle n'était que de vingt-sept millions et demi; ce qui d'ailleurs est incroyable, et ce qui ferait une augmentation si rapide et si extraordinaire, qu'elle serait contraire à toutes les règles et à toutes les observations, sur le progrès de la population dans les pays les plus civilisés. Il sera du reste toujours difficile de parvenir, par la voie statistique, à une connaissance exacte du chiffre de la population de la Chine.

Toutefois il est constant que ce vaste pays est, dans tous les sens, traversé par des fleuves et des canaux navigables; qu'il est tout couvert de villes grandes et populeuses; qu'il est situé sous un ciel plus sain que l'Inde; que son sol, très bien cultivé, est tout aussi fertile et tout aussi peuplé, ou plutôt surchargé d'habitants. C'est donc l'Inde, dont la population entière surpasse de beaucoup les cent dix millions renfermés dans les limites des possessions anglaises, c'est l'Inde qui peut le mieux servir de point de comparaison pour un calcul approximatif de la population de la Chine. Que si l'on considère encore que la Chine proprement dite est à elle seule plus grande que la péninsule occidentale de l'Inde, et que les autres provinces qui en dé-

pendent, telles que le Thibet et la Tartarie méridionale, sont également des pays très peuplés; alors l'opinion de l'auteur anglais, duquel j'ai extrait cette observation sur la population de l'empire chinois, et qui l'évalue à cent cinquante millions, serait probablement en deçà de la vérité, et l'on devrait admettre un chiffre beaucoup plus élevé; de sorte qu'elle serait à peine inférieure à celle de l'Europe entière, et qu'elle ferait au moins le cinquième de la population totale du globe. Je me permets, en passant, des observations de ce genre, parce que la philosophie de l'histoire, qui ne doit être que la haute et l'intime conception de l'ensemble, a nécessairement pour fond et pour corps l'histoire de la civilisation; que celle-ci ne peut manquer de s'intéresser vivement au genre humain dans toutes les branches de son développement; et qu'enfin des observations semblables se rattachent à ce noble intérêt qui ne se fonde pas sur des chiffres de statistique, mais qui se dirige sur l'état réel de l'humanité entière, et sur sa position, pour y trouver matière à des considérations d'un ordre plus moral et plus élevé.

Cependant, l'intérêt que doit prendre l'histoire de la civilisation à tous les peuples de la terre et à la masse du genre humain, ne doit pas être conçu d'après un prétendu système d'égalité parfaite suivant lequel tout devrait être

envisagé comme également important, et embrassé sans discernement avec la même attention ; car cette méthode décèlerait, au sujet du principe élevé de la nature humaine, ou une coupable indifférence, ou une dénégation complète. Cet intérêt ne dépend donc pas de la quantité de la population, ou de l'étendue d'un pays, mais bien du poids de sa valeur intellectuelle et morale, de la mesure et du degré de son développement supérieur. Les Tungouses, quoique formant une famille assez nombreuse, les Kalmouks, quoique présentant dans leur caractère quelques traits assez importants, comparative-ment aux autres peuples de l'Asie centrale, ne peuvent nous offrir le même intérêt, ni occuper dans l'histoire du progrès le même rang que les Grecs et les Egyptiens, qui, selon nos idées actuelles, n'étaient pas une nation bien nombreuse, et n'occupaient pas un pays très vaste. Dans le même sens, l'empire Mongol, dont la Chine faisait jadis partie, n'aura jamais pour nous autant d'importance et d'attrait que, dans notre occident civilisé, l'empire romain, avec son origine, son accroissement et sa chute. Des auteurs qui ont écrit sur l'histoire de l'univers et de l'humanité n'ont pas su toujours éviter ce tort, de traiter tous les peuples sur le pied d'une fausse égalité, et de classer l'humanité en races et en tribus, d'après une méthode uniforme fon-

dée sur l'histoire naturelle ; méthode dans laquelle le sublime et l'extraordinaire se trouvent souvent mêlés au commun et au trivial, comme si tout n'appartenait qu'à la même espèce et à la même catégorie ; et dans laquelle enfin, ni ce qu'il y a de vraiment grandiose dans l'humanité, ni ce qui, sans être dénué de toute importance, n'est cependant que secondaire, n'occupe la place qui devrait lui revenir.

Une grande population, ou même une population excessive, constitue, il est vrai, un élément essentiel de la puissance politique d'un empire ; mais elle ne fixe nullement d'une manière positive et catégorique l'état de sa civilisation. Et, dans nos temps, où l'Europe, forte de la prépondérance de sa civilisation, a étendu sa puissance extérieure sur toutes les autres parties du monde ; quoique l'Angleterre et la Russie soient devenues au nord et à l'occident limitrophes de la Chine, ces relations de voisinage ne réagissent pas sur le reste de l'Europe ; et la Chine, si l'on excepte les rapports et les avantages commerciaux, ne compte pour rien dans le système des puissances politiques. Aux époques mêmes plus ou moins reculées de l'antiquité, cet empire n'a jamais directement influé sur l'histoire des nations de l'Asie occidentale et de l'Europe ; il n'a jamais pris une part active à leurs affaires, mais il a de tout temps existé

comme un monde à part, relégué sur les confins inconnus de l'Asie orientale ; et l'histoire de l'univers, circonscrite comme elle l'était alors dans des bornes étroites, n'en a pris que fort peu connaissance.

Rien d'aussi naturel que cette ignorance, car, chez les peuples de l'Asie, les conquêtes et les expéditions guerrières absorbaient toute l'attention. Or, jamais les conquêtes faites par la Chine n'allèrent aussi loin du côté de l'occident, que celles d'un Xercès, qui, du fond de la Perse, s'avança jusqu'à Athènes ; ou d'un Alexandre, qui, partant de sa petite province patrimoniale de Macédoine, marcha en triomphateur jusqu'au-delà de l'Indus, et jusque dans les environs du Gange, où il ne lui fut jamais possible d'atteindre. Toutes les expéditions spoliatrices sortirent plutôt du milieu de l'Asie et du sein des peuples Tartares, et se dirigèrent en partie vers la Chine, dont la puissance intellectuelle et morale se manifesta du moins, en ce que les conquérants adoptèrent, au bout de quelques générations, sa civilisation et ses mœurs, et que, de Tartares qu'ils étaient, ils y devinrent plus ou moins Chinois.

La culture florissante de ce pays ; l'éducation des vers à soie, si renommée et si connue déjà dans l'antiquité ; le soin qu'on y donne à la plantation du thé, objet principal de son commerce

avec l'Europe ; la quantité de plantes médicinales qui s'en tirent ; enfin les productions uniques et inimitables de son industrie et de ses fabriques, prouvent sa haute civilisation mieux que ne le fait sa population nombreuse. Comment serait-il possible qu'un pays ou un peuple, qui, plusieurs siècles avant que l'Europe les connût, possédait les trois principaux objets de l'histoire des découvertes et des inventions européennes, savoir, la typographie, la poudre à canon et l'aiguille aimantée ; comment serait-il possible que ce peuple ne prît pas un des premiers rangs dans l'histoire de la civilisation ? Au lieu d'impressions par le moyen de caractères mobiles, qui ne conviendraient pas au système de l'écriture chinoise, ils se servent plutôt d'une sorte de lithographie : mais c'est toujours la même chose au fond. Ils emploient leur poudre à canon en feux d'artifices, pour leur amusement, au lieu d'en faire un usage sérieux à la guerre. Quant à l'aiguille aimantée, les Chinois n'en ont jamais su faire l'application en grand, attendu que leur navigation se borne aux fleuves et au petit cabotage, et qu'ils ne se sont jamais aventurés dans le grand Océan.

Leurs usages et les dehors de leur vie commune prouvent le haut degré de leur urbanité, qui se manifeste dans des manières polies et dans un cérémonial quelquefois même exagéré.

Leurs mœurs se rapprochent, sous beaucoup de rapports, de celles de l'Europe ; elles s'en rapprochent certainement plus que de ce que nous sommes habitués à regarder comme mœurs orientales, d'après le type que nous en offrent les mahométans, nos voisins à l'orient. Une seule anecdote chinoise empruntée à leur vie privée, dans le genre de celles que Rémusat nous a traduites, suffirait pour justifier ce que nous venons de dire. Il y a cependant dans les mœurs et les modes chinoises plusieurs choses qui choquent nos idées européennes : je ne citerai ici que les ongles semblables à des serres d'oiseaux, que les personnages distingués, les magistrats et les docteurs laissent croître à leurs doigts jusqu'à une longueur démesurée, et les pieds mignons écrasés dans une chaussure étroite chez les dames élégantes de ce pays. Un Anglais a expliqué dans un ouvrage spirituel que ces deux circonstances ne servent de marques distinctives d'une condition élevée, que parce que la première ne permet aux hommes de se livrer à aucun travail rude et manuel, et que l'autre empêche les dames de qualité de se servir de leurs jambes, ou qu'elle nécessite au moins en elles une démarche chancelante, et leur donne un air intéressant et morbide.

Nous avons accueilli dans notre tableau ces légères nuances des mœurs chinoises, afin que

l'on s'attende à retrouver dans les objets les plus graves de la civilisation les mêmes traits et les mêmes indices d'une nature artificielle, outrée, et d'une vanité puérile. Ce caractère de complication artificielle poussé à l'excès, réuni à une grande pauvreté d'esprit, perce chez eux jusque dans ce qui est la base de tout développement intellectuel, je veux dire dans leur langage et leur écriture. Pour un idiome qui n'a pas beaucoup plus de trois cents, qui a toujours moins de quatre cents, et, si l'on en veut croire les nouveaux observateurs critiques, n'a pas plus de deux cent soixante-douze mots radicaux monosyllabiques, sans aucune grammaire ; dans lequel encore il faut recourir aux inflexions de la voix et à quatre espèces différentes d'intonations, pour exprimer les significations diverses et souvent disparates du même mot ; significations du reste qui ne peuvent être exactement précisées que par les caractères de l'écriture ; pour une pareille langue parlée, les Chinois possèdent le nombre exorbitant de quatre-vingt mille caractères, tandis que celui des hiéroglyphes égyptiens ne monte qu'à huit cents environ. Le système de l'écriture chinoise est donc le plus compliqué de l'univers. Il est vrai que de tout ce grand nombre de caractères existants ou possibles, un quart à peine est communément en usage, et vraiment nécessaire à apprendre :

Comme les idées abstraites ou les idées très composées ne peuvent être fixées et déterminées que par ces caractères artificiels, il s'ensuit que cette langue repose beaucoup plus sur l'écriture que sur la parole ; car le même son de la voix peut souvent être exprimé par cent soixante signes différents, et présenter autant de significations. Il arrive fréquemment que des Chinois dans une conversation, ne pouvant s'entendre et s'expliquer avec clarté, recourent à l'écriture, parce qu'ils n'ont que ce moyen de saisir ou de deviner la pensée l'un de l'autre. Savoir se tirer de ce chaos inextricable de signes jadis emblématiques, aujourd'hui conventionnels, ou en d'autres termes, savoir lire et écrire, voilà l'objet principal et le résumé de l'instruction scientifique d'un Chinois ; encore le plus savant d'entre eux y rencontre-t-il souvent des problèmes difficiles à résoudre. Cette étude absorbe aisément les veilles d'une vie entière ; et ce n'est pas peu de chose, même pour un savant de l'Europe, que de rédiger un dictionnaire, d'après un système quelconque, ou plutôt de dresser une liste systématique de ces caractères, qui puisse servir de guide au milieu de ce dédale de signes renfermés dans les livres et les écrits chinois. Nous reviendrons plus bas sur cette matière, et nous tâcherons de la rendre plus compréhensible, en montrant son rapport avec

l'originalité futile et artificielle du génie chinois.

Pour l'état extérieur de leur civilisation, les canaux dont le pays est sillonné dans toutes les directions, peuvent nous servir de documents sûrs et de données positives. Comme la fertilité prodigieuse du sol de la Chine tient aux fleuves plus ou moins considérables qui le traversent et l'arrosent ; comme ces eaux menacent souvent les plaines d'inondations désastreuses, la sollicitude de l'administration intérieure a dû nécessairement porter tous ses soins à détourner les dangers de ces inondations, et à répartir également l'irrigation fertilisante ; d'autant plus qu'en même temps elle multipliait les communications par eau, si utiles et si nécessaires aux relations du commerce et de l'industrie. Les travaux de ce genre ne paraissent avoir été poussés nulle part aussi loin qu'ici ; car le grand canal impérial, long de cent vingt milles géographiques, n'a pas, à ce qu'on dit, son égal sur la terre. Quoique ces canaux et toute l'administration des eaux n'aient été que successivement amenés à un si haut degré de perfection, ils n'en prouvent pas moins évidemment qu'en Chine les commencements de la civilisation doivent remonter à un âge bien reculé. Les livres historiques des Chinois et les annales de l'état parlent souvent de ces travaux,

et il est constant qu'en Chine l'attention du gouvernement se tournait tout entière de ce côté, de même qu'elle se dirigeait en Egypte sur le Nil. Toutes les fois que ces annales parlent de grandes et fréquentes inondations et de ravages des flots, elles ne manquent point d'observer, comme preuve d'un règne bon, sage et prévoyant, que tout ce qui pouvait être nécessaire avait été préparé d'avance pour obvier et remédier à cette calamité ; elles donnent au contraire comme signe d'un règne mauvais, insouciant et funeste, que cette branche de l'administration intérieure avait été négligée ; et à cette négligence, leur histoire fait succéder communément quelque grande et violente catastrophe, en guise du châtiment bien mérité par l'oubli des premiers devoirs d'un gouvernement.

L'ancienneté comparative de la civilisation en Chine est aussi démontrée par un autre monument historique encore existant, par le grand mur qui s'étend sur la frontière septentrionale de la Chine proprement dite, jusque dans la longueur de cent cinquante milles géographiques. Il est si haut et si épais, que son volume cubique surpasse, dit-on, celui des moellons qui ont servi à la construction de tous les édifices réunis de l'Angleterre ; ou bien encore qu'on pourrait, avec ses matériaux, construire autour du globe entier un mur de hauteur et d'épais-

seur moyennes. Ce grand mur pourrait d'ailleurs être pris pour emblème, pour symbole de l'état qui a une direction à lui, et qui repousse tout ce qui est étranger, en fait de personnes, de mœurs et d'idées; précaution qui cependant ne l'a pas toujours garanti des sectes religieuses qui s'introduisirent du dehors; pas plus que le grand mur ne fut un obstacle à l'irruption des conquérants étrangers. Enfin ce mur, construit deux siècles avant l'ère chrétienne, est encore un monument historique, qui, mieux que ses annales souvent incertaines, prouve jusqu'à l'évidence que, bien long-temps avant la dernière conquête des Mongols et le commencement de la domination de la dynastie actuelle des Tartares Mantchous, la Chine avait bien pu être envahie ou du moins menacée du côté du nord par les irruptions des peuples tartares, ses voisins. Mais dans la prolixité de ses mémoires concernant les dynasties indigènes de Tsin, Han, Tang et Sung, jusqu'à la domination des Mongols, on ne peut recueillir que très peu de données relatives au développement intellectuel et moral des Chinois; tout ce qui, au milieu de ce fatras historique, peut importer au but que nous nous proposons, se réduit à un très petit nombre de faits et de données. L'auteur anglais que j'ai cité plus haut fixe, et encore avec hésitation, le commencement authentique de

leur histoire proprement dite, sous l'ancienne dynastie de Scho, onze cents ans avant Jésus-Christ.

A partir de là, le premier fait qu'il importe de remarquer pour le progrès moral et spirituel, c'est que la Chine était d'abord divisée en plusieurs petits royaumes ; que sous ses petits princes elle jouissait de la plus grande liberté ; ensuite qu'elle ne fut réunie en une seule monarchie que deux siècles avant J.-C., que le premier empereur qui régna sur tout le pays, *Schi-hoangti*, fut justement celui qui fit construire le grand mur, et brûler tous les livres en général, circonstance sur laquelle nous reviendrons plus tard ; et qu'enfin c'est à cette époque que le Japon fut colonisé par la Chine ou du moins constitué politiquement en colonie de cet empire. Plus tard aussi, comme par exemple dans le cinquième siècle, ou comme dans le temps de la conquête faite par les Mongols, sous la conduite de Gengis-Kan, la Chine était divisée en deux empires, l'un au nord et l'autre au midi. Plus importante sous le rapport du développement intérieur et comme critérium de l'état civilisé du pays, est cette autre circonstance mentionnée plus haut ; savoir, que toutes les fois que la Chine a été conquise par les Mongols et les Tartares, ces vainqueurs barbares, subjugués à leur tour par la supériorité de sa civilisation,

a adoptèrent en peu de temps les mœurs, les lois, et en majeure partie le langage du vaincu ; de sorte qu'au fond les institutions chinoises sont restées intactes. Voici enfin un dernier aperçu fort remarquable qui résulte de l'histoire de la Chine. Aucun état au monde ne forme, surtout avec ses anciennes institutions, une unité aussi absolue, aussi complète, aussi strictement monarchique. Car bien que les coutumes et les lois y mettent un frein au despotisme, à cette puissance arbitraire que nous voyons habituellement chez nos voisins à l'orient, il n'y eut pas en Chine, avant que la doctrine indienne de Boudd'ha s'y fût introduite, de sacerdoce ou de noblesse formant une caste distincte, ni en général de droits ou de classes héréditaires. L'éducation et l'avancement au service de l'état donnaient seuls droit à des prérogatives valables et reconnues : les savants et les magistrats étaient fondus dans la classe des mandarins ; en un mot l'état seul était en tout et pour tout.

Cette unité en apparence absolue de l'empire chinois n'a pu cependant le conduire à une tranquillité parfaite et durable ; car son histoire n'est, d'un bout à l'autre, qu'une chaîne non interrompue de révolutions, de révoltes, de catastrophes violentes, d'usurpations, d'anarchies et de changements de dynastie ; événements que les simples faits trahissent et attestent, malgré.

la peine que se donne le langage officiel des annales de l'empire, pour faire ressortir partout avec éclat la victoire définitive du principe monarchique. Des révolutions violentes eurent pareillement lieu dans le domaine des sciences, des doctrines dominantes et de l'opinion publique. Telle est sans doute celle qui résulta de l'édit du premier des grands empereurs, en vertu duquel tous les livres furent livrés aux flammes. Une persécution s'alluma contre les savants, et soixante-quatre disciples de Confucius expirèrent sur le bûcher. Cet acte de violence suppose d'ailleurs une lutte véhémence des partis opposés, une discussion parmi les sectes devenues même politiquement importantes, un bouleversement survenu dans l'esprit et la pensée. Vers le même temps, un favori de ce puissant empereur introduisit dans l'écriture un nouveau système de caractères; ce qui jeta une grande confusion dans les écrits et prépara d'immenses difficultés aux âges futurs. Une autre révolution intellectuelle se fit en Chine quand la doctrine indienne de Boudd'ha, ou de Fo, en langue chinoise, vint s'établir dans ce pays. Ceci arriva juste trente-trois ans avant la naissance de J.-C. La conquête de la Chine par les Mongols sous la conduite de Gengis-Kan s'effectuait précisément à l'époque où ces barbares étendirent leurs ravages du côté de l'Europe, sur la Russie, sur

la Pologne , et jusqu'en Silésie. La réaction qui y succéda et la restauration de l'empire chinois furent opérées par une révolution populaire, à la tête de laquelle se trouvait un indigène du nom de Tschéou, qui parvint ensuite au trône, et fut le fondateur d'une nouvelle dynastie proprement chinoise. Les souverains de la dynastie des Tartares Mantchous, qui s'est maintenue depuis le milieu du dix-septième siècle jusqu'à nos jours, se distinguent par une préférence marquée pour la langue, les mœurs, les institutions anciennes de la Chine, et par la faveur qu'ils accordent aux sciences ; faveur qui a suscité plusieurs grandes entreprises scientifiques, de nature à faciliter les recherches des savants de l'Europe et les travaux qu'ils font pour nous familiariser avec ce pays, ses institutions et son histoire ; mais dans nos temps mêmes, une grande révolte éclata dans le nord de cet empire, et fut accompagnée d'une persécution terrible, dirigée contre les chrétiens.

Ce peu de traits principaux de l'histoire extérieure nous servira de point d'appui suffisant pour désigner, caractériser, et arrêter historiquement les principaux moments du progrès interne chez les Chinois. Comme le développement intellectuel, et la forme particulière qu'il a prise chez chacune des nations anciennes, se lie étroitement avec sa langue ; et que la langue chez

les Chinois, consiste plutôt dans l'écriture que dans la parole, il faut que nous ajoutions ici quelques observations sur cette écriture chinoise si compliquée, et qui offre un phénomène unique dans son genre sur toute la surface de la terre; mais nous nous bornerons à retracer son caractère en général, sans nous enfoncer dans le chaos et le dédale de ses quatre-vingt mille signes.

L'écriture chinoise est en résumé une écriture emblématique, bien que les premiers traits fondamentaux, qui d'abord retraçaient grossièrement et sans art des images, soient difficiles à reconnaître dans les abréviations énigmatiques, et au milieu des combinaisons compliquées auxquelles les caractères sont soumis aujourd'hui. C'est une tâche que les savants de la Chine eux-mêmes ont peine à remplir, que de réduire, par une analyse positive, aux éléments fondamentaux, l'immense variété des signes de leur écriture; ils ont cependant réussi à fixer ces éléments tant bien que mal dans deux cent quatorze clefs ou emblèmes graphiques. Mais les premiers signes adoptés dans l'écriture chinoise ne sont que des images grossièrement tracées de ces objets matériels et sensibles, qui entourent de plus près, et frappent plus directement l'homme vivant dans l'état de nature; tels que le soleil et la lune, les animaux et les plantes vulgaires; les armes

et les instruments d'un usage journalier, ou enfin les différentes parties qui composent l'habitation des hommes : le tout , par conséquent , forme une écriture emblématique, mais grossière, rappelant celle qu'on a trouvée aussi chez des sauvages, principalement en Amérique, et nommément dans le Mexique. L'illustre Français, le savant Rémusat, qui de nos jours a donné une nouvelle vie aux études chinoises et qui a répandu sur ce pays un jour beaucoup plus vif que celui qui l'avait éclairé jusqu'ici, a présenté brièvement le tableau des premiers développements de la civilisation chinoise, en y joignant des observations fort ingénieuses et des inductions historiques ; et il ne trouve qu'un cercle très étroit d'idées que l'on puisse regarder comme propres à ce peuple, durant cette époque reculée. Suivant son opinion, qui ne paraît pas exagérée, l'invention de l'écriture chinoise daterait de quatre mille ans ; et par conséquent, selon notre manière habituelle de compter, de trois ou quatre générations après le déluge.

Si ce savant européen, si familier avec l'histoire et les sciences de la Chine, ne trouve pas de termes pour exprimer son étonnement sur le peu de valeur de ces emblèmes fondamentaux et de ces clefs de l'écriture, il n'y a certes personne en Europe qui, à un si haut degré que lui, possède toutes les qualités nécessaires pour ap-

précier et pour juger la distance qui existe entre cette pauvreté primitive, et l'abondance exorbitante qui s'introduisit plus tard dans l'écriture compliquée des Chinois. Cependant lorsque cet auteur fait observer, que dans ce catalogue des plus anciens caractères il manque un signe servant à désigner le prêtre; signe qui d'ailleurs, même chez les peuples les plus barbares, aurait été inséparable de l'existence parmi eux de cette classe de la société, je ne puis en ce cas partager son avis, attendu qu'entre autres caractères il cite celui qui doit représenter ou désigner un magicien, et qu'il pourrait se faire que chez les peuples primitifs, chez les païens des premiers siècles, l'idée de prêtre ait été confondue avec celle de magicien, comme cela a probablement eu lieu parmi les descendants de Caïn. La combinaison même de plusieurs caractères simples pour exprimer des idées plus abstraites, ne semble pas avoir été faite d'après un principe plus intelligent; car elle paraît être provenue des impressions et des observations les plus communes de la vie ordinaire; par exemple, le caractère qui signifie *bonheur*, est composé de deux autres, dont l'un représente une bouche ouverte, et l'autre une main pleine de riz ou le riz en général. Il est donc évident que pour un Chinois le bonheur en général n'est rien d'abstrait, de transcendant, de mystique, de purement spiri-

tuel, mais que dans son imagination, il repose tout simplement, comme le prouve ce caractère de l'écriture, sur l'idée qu'il se fait d'une bouche toujours et suffisamment remplie d'un riz bon et savoureux. Rémusat donne encore un autre exemple de ce genre, lorsqu'il nous apprend avec beaucoup de réserve, et en termes très mesurés, que le caractère qui désigne une *femme*, répété deux fois dans le même endroit, signifie *querelle* et *dispute*; répété trois fois, veut dire *désordre*, *inconduite* ou *immoralité*. Ces associations d'idées, au fond plates et triviales, restent bien loin de ce sentiment ingénieux des secrets de la nature, de ce vague pressentiment qu'on saisit, quoiqu'il ne soit pas encore suffisamment développé dans ce que nous connaissons des hiéroglyphes égyptiens, de ces symboles, qui respirent un spiritualisme si délicat, et qui d'ailleurs ont pu être employés et ont été effectivement employés suivant la méthode plus commode de l'alphabet. Le léger nuage symbolique qui, dans les hiéroglyphes, entoure la simple signification des mots, est là comme un voile animé de la vie, comme le souffle d'un esprit supérieur, comme l'indice d'un sens éminemment expressif et profondément compris, enfin comme le lot privilégié d'une écriture et d'une numismatique destinée à un but plus élevé.

Les Chinois cependant, outre cette multitude

innombrable de caractères qui entrent dans leur écriture ; possèdent encore un autre système d'emblèmes scientifiques, de caractères symboliques, qui sont contenus dans le plus ancien de leurs livres sacrés, c'est-à-dire dans l'Iking, *livre de l'unité*, ou selon d'autres, *livre des transformations*. L'une et l'autre dénomination s'accordent avec le sens des symboles, sens qu'il n'est pas très difficile de démêler, si l'on entre dans l'esprit de l'antiquité, sens toutefois purement scientifique, et très remarquable. La base de tout savoir supérieur ne consiste, chez les Chinois, qu'en deux traits ou deux figures fondamentales, desquelles proviennent originairement les quatre symboles et les huit *koouas* ou combinaisons représentant la nature. Ces deux lignes sont, l'une droite et continue, l'autre courbe et divisée en deux parties. Placez deux lignes droites, l'une à côté ou plutôt au-dessus de l'autre, comme dans le signe arithmétique dont nous nous servons pour indiquer l'égalité ; ou bien conduisez ensemble deux courbes ; ou bien enfin tracez une figure mixte, composée de ces deux sortes de lignes, qui elles-mêmes admettent une double combinaison, suivant que la courbe occupe le dessus ou le dessous, ces simples éléments forment les quatre symboles. Mais si ces trois lignes élémentaires sont réunies ou superposées l'une à l'autre, cela peut donner, selon que la figure se compose

de plus ou moins de lignes droites ou de lignes courbes, et d'après la position relative que ces lignes occupent, huit combinaisons ou *kooua*, qui, jointes aux quatre symboles, s'appliquent aux éléments de la nature, aux principes fondamentaux de toutes les choses existantes, et qui, par conséquent, les représentent dans les sciences.

Quel est donc le sens occulte et la signification réelle de ces traits élémentaires qui jouent un aussi grand rôle dans toute l'ancienne littérature des Chinois; et sur lesquels ceux-ci ont même écrit beaucoup de savants commentaires? Leibnitz croyait y voir du rapport avec les nouvelles découvertes de l'algèbre, et principalement avec le calcul binaire. D'autres auteurs, des anglais principalement, qui puisèrent leurs observations dans la vie pratique et commune, prétendent de leur côté que ce vieux système de traits mystérieux sert aux Chinois comme d'une espèce de jeu-oracle, à peu près de la même manière que l'on fait tirer et expliquer les cartes chez nous en Europe, et qu'il est appliqué à d'autres pratiques superstitieuses, surtout à l'alchimie, à laquelle ces peuples s'adonnent avec passion. Mais, en tous cas, ce dernier emploi n'est qu'un abus que les modernes ont fait des signes antiques, des figures symboliques qu'ils ne comprenaient plus.

L'antiquité de ce système et des huit *kooua*

n'est pas douteuse. Dans la mythologie des Chinois l'invention en est attribuée à Fohi, leur père et fondateur aux temps primitifs, qui, ayant vu ces traits se dessiner sur le dos d'une tortue, en composa les caractères de l'écriture. Plusieurs des érudits de la Chine ont même essayé de prouver, par la voie de la science, que l'écriture chinoise dérive de huit kooua ou combinaisons des premiers traits fondamentaux et symboliques; mais le savant français que j'ai cité plusieurs fois, et qui serait peut-être le juge le plus compétent dans cette matière, conteste expressément cette opinion des Chinois. Il est probable que les huit kooua doivent être regardés comme une chose à part, purement scientifique, et tout-à-fait différente de l'écriture commune; et il se pourrait faire que le vrai sens de ces signes, qui n'est pas après tout tellement impénétrable, s'éclaircît et s'expliquât très naturellement avec le secours des idées fondamentales de l'ancienne philosophie naturelle des Grecs. En effet les écrits de Platon parlent souvent d'un *un* et d'un *autre*, et aussi d'une *unité* et d'une *dualité*, en qualité d'éléments de la nature; ou de premiers principes de toute existence. Ces mots font allusion à la première opposition qui s'éleva de la nature, et aux autres conflits qui en résultèrent; de même qu'à la possibilité, à la nécessité de rétablir, de refaire, de reconstruire cette simplicité,

cette unité éternelle, qui précéda toute opposition, et dans qui toute discorde se fond et disparaît. Les huit kooua, signes mathématiques ou symboliques, ne présenteraient donc alors que la plus simple expression, que la dernière formule de toute pensée et de tout savoir dynamiques. Il est donc très naturel et tout-à-fait conséquent d'appeler l'ancien livre sacré qui, chez les Chinois, contient ces principes de tout savoir, livre de l'*unité* ou encore des *transformations*; ces dénominations étant fondées sur le dogme d'une unité absolue, regardé comme principe fondamental de toute chose, origine et condition de toute différence, de tout contraste, et de tout changement. Cette explication, d'après la doctrine d'un principe d'opposition qui existe en toutes choses, dans la pensée comme dans la nature, devient encore plus évidente, si nous réfléchissons sur les brillantes découvertes nouvellement faites dans le domaine des sciences naturelles.

En effet, comme dans ces sciences, les deux côtés oxygène et hydrogène d'une colonne métallico-chimique, les deux extrémités positive et négative de l'électricité, enfin, la force attractive et répulsive des pôles de l'aiguille aimantée, manifestent et constatent une opposition et un jeu dynamiques entre les forces et les phénomènes de la nature, il paraît que de

même, dans la doctrine des Chinois, l'idée abstraite de cette opposition et de ce jeu dynamiques de l'existence se trouve, du moins dans une généralité mathématique, indiquée comme la base de tout savoir. Il est vrai que dans notre physique, d'une part, tous ces phénomènes sont constatés par des expériences scientifiques, et que, de l'autre, toute cette réalité, toute cette vie dynamique n'est présentée que comme un des éléments, un des côtés de tout ce qui existe ; car une science basée sur cette seule loi dynamique de la vie et sur ce jeu de la nature, qui ne remonterait pas à une source supérieure, qui ne tiendrait compte, ni de l'expérience intérieure et de la vie morale, ni de l'intuition spirituelle et de la révélation divine, une telle science sera toujours défectueuse et inapplicable ; et, si néanmoins on veut l'appliquer à tout, elle se perdra dans des contradictions, des erreurs et des contresens innombrables. Qu'un tel système de pensées et de savoir dynamiques, étendu à toutes les choses divines et humaines, aux objets réels, possibles ou impossibles, là même où des faits positifs ne peuvent le constater ; qu'un tel système, dis-je, conduise à une confusion inévitable, nous en avons la preuve dans le caractère de la philosophie naturelle allemande, enfantée par la génération qui nous a précédés ; car cette empreinte de confusion marque bien

positivement toutes ces spéculations arbitraires sur les oppositions polaires, sur les contrastes et les points intermédiaires d'équilibre; non moins que tant d'autres conceptions chimériques de cette philosophie, dont heureusement on a depuis long-temps reconnu la valeur, et qu'on a confinée dans les bornes qui lui appartenaient.

Ainsi donc ces types fondamentaux des symboles chinois, avec leur signification, scientifique sans contredit, et complètement métaphysique, pourraient bien n'être que l'expression d'erreurs modernes, revêtues de formes antiques; mais sous ce rapport même ils sont remarquables et importants pour l'histoire. Le texte original qui, dans cet ancien livre sacré, concerne cette doctrine de l'*unité* et des *oppositions*, facile à comprendre dans le sens que nous venons d'exposer; est traduit par Rémusat en ces termes: « Le » grand principe primitif a engendré et produit » les deux égalités et les deux différences, en » un mot, les deux règles fondamentales de » l'existence. Ces deux règles, ces deux con- » trastes, savoir, le yn et le yang, ou en » d'autres termes, le repos et le mouvement » (le oui et le non, comme on pourrait encore » les formuler), ont donné naissance aux quatre » images ou symboles qui, à leur tour, produi- » sèrent les huit kooua ou compositions, avec » toutes les autres combinaisons ultérieures, »

Les huit *kooua* sont : l'éther ou *kien*, l'eau pure ou *kui*, le feu pur ou *li*, le tonnerre ou *tschin*, le vent ou *sioun*, l'eau ordinaire ou *kan*, les montagnes ou *ken*, et la terre ou *kuen*.

C'est sur cette base de la connaissance et de la pensée, qui, chez les Chinois, procèdent des unités aux multiplicités, des similitudes aux disparités, que fut bâti le système intellectuel et purement spéculatif dont Laotsen, qui vivait un peu avant Confucius, est regardé comme le fondateur. La secte Tao-ssé, qui suivit ses doctrines, dégénéra plus tard et se précipita dans l'athéisme, excès dont on n'impute pas la faute au maître, et dont on rejette le blâme uniquement sur son école. Toutefois il est constant que cet athéisme dans les sciences purement rationnelles se propagea beaucoup dans la Chine, et qu'à une certaine époque il domina presque généralement.

Mais, comme il est nécessaire de ne pas perdre de vue l'ordre chronologique du développement progressif de l'intelligence chez cette nation, il ne sera pas déplacé de faire observer en ce lieu qu'on peut, d'après tout ce qui nous est connu, y distinguer trois moments principaux, trois grandes époques successives dans la marche générale de la religion et de la science. La première époque est celle de la tradition ancienne et sacrée, de la constitution fondée sur elle, de

l'idée fondamentale qui a servi de base à cet empire, enfin des mœurs et des doctrines morales primitives. Environ six cents ans avant l'ère chrétienne, commence la seconde époque, celle de la science philosophique, qui se divisa en deux branches. Confucius dirigea son attention exclusivement du côté pratique des doctrines morales; l'éthique fut toute sa philosophie, d'où vient aussi qu'il s'accorda parfaitement avec les anciennes institutions politiques de la Chine, avec son histoire et sa tradition sacrée. Cette branche de la civilisation chinoise, renfermée dans les préceptes moraux de Confucius, fut la première connue en Europe, où elle excita l'admiration des savants. Aussi est-il possible qu'à travers ce prisme de préoccupation, l'ensemble de cette doctrine n'ait pas été assez examiné, ni apprécié à sa juste valeur.

Une direction totalement différente de celle que prit l'école pratique et morale dont nous venons de parler, fut donnée à la philosophie purement spéculative de Laotseu et de son école, de laquelle sortit cette secte qui plus tard donna dans l'athéisme. Je ne veux pas examiner ici la tradition ou la conjecture, suivant laquelle Laotseu aurait fait un voyage dans l'occident, et aurait pu, même en supposant qu'il n'eût pas été au-delà de l'Asie occidentale, puiser son système dans les doctrines des Perses ou des Égyptiens,

ou même médiatement dans la philosophie des Grecs. Je laisse cette question de côté ; car d'abord le fait est douteux , et puis ; quand il serait avéré , tout ce que Laotseu aurait pu emprunter aux doctrines de l'occident fut totalement remanié , revêtu complètement de formes chinoises , et rendu ainsi tout-à-fait indigène. Les figures et les signes du Yking renferment évidemment les germes d'un système absolu , négatif , par conséquent essentiellement athée , et qui ne voit dans la pensée qu'un jeu dynamique.

Le troisième moment principal , ou la troisième époque de la marche progressive du développement intellectuel des Chinois , doit être fixé à l'introduction dans leur pays du culte indien de Boudd'ha ou de Fo. L'ébranlement survenu dans les anciennes mœurs et les vieilles doctrines , l'esprit ergoteur et sophistique des sectes du rationalisme et de la philosophie absolue , fraya le chemin à la doctrine étrangère de Boudd'ha , doctrine qui , sans contredit , occupe le dernier rang parmi toutes les parodies burlesques de la vérité.

La tradition antique et sacrée des Chinois n'est pas , à beaucoup près , aussi surchargée de fictions et aussi défigurée par les fables que celles de la plupart des autres peuples de l'Asie , des Indiens , par exemple , ni même que celles des peuples païens de l'Europe occidentale ; elle est

plutôt conçue et considérée dans un sens purement historique. Il en résulte que la poésie chinoise n'est pas aussi mystique que celle des autres antiques nations, mais en revanche elle est plus lyrique, comme dans le *shiking*, ouvrage ou peut-être compilation de Confucius, qui contient des chants sacrés; ou bien elle roule, si j'en juge par les traductions que nous en avons, sur des anecdotes et des légendes modernes, qui toutes ont pour objet la vie pratique et les rapports sociaux.

L'ancienne tradition chinoise offre beaucoup de points de ressemblance avec la révélation divine; consignée dans les écrits de Moïse, ainsi qu'avec la tradition sacrée de plusieurs autres peuples de l'Asie occidentale et notamment des Perses; de sorte que plusieurs traits que nous trouvons dans celle de la Chine servent à confirmer ce que nous savons d'ailleurs par d'autres communications traditionnelles, ou du moins à établir des comparaisons sur ce sujet.

Nous avons dit plus haut de quelle manière les Chinois se représentèrent le déluge; que, suivant eux, les anciens patriarches tâchaient toujours de dompter les inondations et d'empêcher les ravages des eaux; mais que des souverains mauvais, ineptes ou indolents, négligeaient ces soins; ce qui toujours occasiona leur ruine.

Je veux seulement ici faire ressortir un trait,

qui , plus que tout autre , rend le rapport frappant. L'Yking parle en termes explicites d'un dragon rebelle , ou de l'esprit de ce dragon qui , poussé par l'orgueil , voulut s'élancer vers les cieux et fut pour cela précipité dans l'abîme ; ce qui ressemble parfaitement à ce que l'Ecriture sainte dit de l'esprit superbe , et à ce que les Perses rapportent d'Ahriman ; mais par un concours étrange et vraiment naïf , ce dragon est le symbole et l'image sacrée de l'empire de la Chine et de ses souverains.

Le pouvoir paternel de l'empereur de la Chine est entendu dans un sens trop absolu. Non-seulement il est appelé maître du ciel et de la terre , fils des cieux , ou plutôt fils de Dieu , mais encore sa volonté est effectivement révérée comme la volonté divine et même identifiée avec elle ; et les panégyristes les plus enthousiastes des institutions politiques et sociales de la Chine ne peuvent s'empêcher de reconnaître que le souverain y est presque l'objet d'un culte. Le christianisme enseigne bien que toute puissance vient de Dieu ; mais il ne confond aucune autorité avec celle de l'Eternel. La puissance sur la nature et sur les esprits de la nature est même attribuée par les Chinois à leur souverain , en sa qualité de haut et puissant seigneur du ciel et de la terre.

Il n'y eut jamais , dans ce pays , de noblesse héréditaire , ni de distinction de classes , comme

dans les Indes. Dans les temps anciens, le monarque, presque déifié lui-même, pouvait seul offrir, sur les collines sacrées, le grand sacrifice à l'être suprême. Si ; d'après ces faits, quelques auteurs européens donnent le nom de théocratique au gouvernement de la Chine, ils n'ont pu le faire que d'après sa forme extérieure, consacrée par l'habitude ; car il est impossible d'apercevoir ; dans la constitution intérieure, une autorité vraiment divine. Ce cérémonial, au contraire, de formules religieuses, employées à l'égard du chef de l'état, contraste singulièrement avec l'histoire, avec ce revers de la médaille, où nous voyons figurer une longue série de mauvais gouvernements, de monarques infortunés, et de révolutions continuelles. On se tromperait cependant si l'on prenait ces phrases emphatiques, dont se servent les Chinois en parlant de leur souverain, pour des hyperboles ordinaires dans la bouche des Orientaux ; car ils parlent même de *l'empire céleste dans le pays du centre*, comme ils appellent la Chine, dans un style qu'un auteur européen ne se permettrait jamais d'employer pour désigner un état *légitime*, et que tout au plus on rencontre dans l'Écriture ou dans des ouvrages chrétiens, qui veulent parler de l'empire des cieux. Ils ne sauraient s'imaginer aussi que la terre puisse avoir deux empereurs ; c'est pourquoi ils regardent

chaque ambassade étrangère et solennelle comme un hommage dû à leur souverain ; et cette croyance ne prend pas sa source dans la vanité et l'outrecuidance , mais c'est pour eux un article de foi , une idée fixe , qui , du reste , s'accorde parfaitement avec l'ensemble de leur caractère.

Cette idolâtrie politique envers l'état , ou ce qui chez eux revient au même , envers la personne du monarque , n'est au fond qu'une aberration païenne. Toute exagération , tout absolutisme provoque un excès contraire , et amène ou du moins prépare une réaction. On en voit la preuve dans l'histoire de la Chine , où , à côté de cet idéal tant vanté de constitution monarchique , on trouve une succession continuelle de violentes catastrophes politiques , et de révolutions qui en font l'accompagnement , et en sont pour ainsi dire le supplément et le commentaire. Ni la morale pure contenue dans les livres réputés sacrés , si toutefois une morale peut s'accorder avec le principe purement rationnel qui seul y dominait ; ni le rationalisme poussé au plus haut degré de la spéculation , durant l'époque des sciences chez les Chinois , ne purent les empêcher de tomber dans une idolâtrie toute païenne , du genre le plus abject , et d'adopter une religion étrangère , qui , parmi toutes les fausses religions , est incontestablement la plus absurde.

On a prétendu voir dans cette religion ou secte de Fo une certaine ressemblance avec le christianisme , soit à cause de ses institutions et de ses pratiques extérieures, soit à cause du dogme de l'incarnation qui sert, à la vérité, de base à la mythologie indienne ; mais qui s'y rencontre bien grossièrement appliqué. Les écrivains de l'opposition ou du côté gauche de l'esprit du siècle, tels que Voltaire et consorts, n'ont pas manqué de diriger à cette occasion des allusions piquantes contre les doctrines du christianisme, et d'appliquer à ses prêtres le nom de bonzes. Cependant la ressemblance qu'on veut bien trouver entre ces deux religions n'est pas réelle ; elle est comme celle de l'homme à la figure contrefaite du singe, laquelle de son côté donna lieu à plusieurs erreurs commises dans l'histoire naturelle, quoique le singe n'ait pas du tout d'affinité ni de sympathie organique avec l'homme, et qu'il n'en approche que comme une parodie malicieuse qu'aurait imaginée un méchant esprit pour tourner en ridicule ce chef-d'œuvre de la création, cette image de Dieu sur la terre ; et que l'homme dégénéré n'a que trop autorisée par ses faiblesses et ses défauts. On peut au contraire poser en principe que plus une religion essentiellement fausse a de rapport avec la vraie, alors que sa tendance intérieure et spirituelle et

sa direction morale en diffèrent totalement , plus cette fausse doctrine est répréhensible , plus elle est contraire à la vérité. Un exemple , qui est bien à notre portée , expliquera et confirmera ce que nous avançons.

Supposons que Mahomet , au lieu de se donner pour un prophète , se fût annoncé comme Fils de Dieu , comme le Verbe éternel , l'Homme-Dieu , enfin comme le seul vrai Christ ; sa doctrine paraîtrait alors et serait effectivement encore plus abjecte et plus repoussante qu'elle ne l'est aujourd'hui aux yeux des hommes imbus de la civilisation européenne , et pénétrés même à leur insu de sentiments chrétiens. C'est le cas de la religion de Boudd'ha ; et tel est en effet le caractère particulier de ce culte , qui n'adore pas l'Eternel seul , comme une divinité incarnée , mais qui étend cet hommage jusque sur les grands-prêtres ses descendants , éternisant ainsi une idolâtrie personnelle ! Si l'on compare ensuite le boudd'hisme avec l'islamisme , même sous le rapport de la morale , le désavantage reste toujours à celui-là. On a souvent observé , et la sagesse de cette observation ne peut être révoquée en doute , que la polygynie , inséparable d'une dépréciation de la femme , a puissamment influé sur les mœurs et la civilisation des mahométans ; mais chacun sentira , sans explication

ultérieure, que la forme monstrueuse de l'état conjugal, la polyandrie, permise par les préceptes des boudd'histes, est encore plus absurde, plus funeste pour les mœurs, et plus pernicieuse pour le caractère de l'homme. Il est vrai cependant que je n'ai trouvé dans les divers ouvrages sur la Chine, aucune mention de cette dernière circonstance; sous ce rapport, comme dans quelques autres points de la doctrine de Boudd'ha, les anciennes et bonnes mœurs de la Chine auraient prévalu et manifesté leur influence salutaire. Dans le Thibet, ce siège principal du boudd'hisme, de même que dans les Indes et dans les autres pays où cette religion est en vigueur, cette coutume contraire à la nature existe encore actuellement. Lors donc que l'homme le plus versé dans la langue et les écrits des Mongols boudd'histes vante la douceur de leurs mœurs, en les opposant au caractère des mahométans, il pourrait se faire que ces louanges ne dussent être prises que dans un sens relatif, et qu'il ne fallût les entendre que de leur apparente urbanité, et des dehors de leurs relations privées; car l'histoire ne paraît pas les confirmer quant au fond.

La confusion et la complication qui règnent dans leurs récits mythologiques, la prolixité et l'obscurité fatigante de leur métaphysique, con-

signée dans cette foule de livres dont parle Rémusat, signalent suffisamment la direction essentiellement perverse des idées et de la philosophie des bouddhistes, lesquelles par une voie dialectique et idéaliste conduisent vers un chaos d'abstractions vides de sens, et n'aboutissent en résultat qu'au néant; c'est pourquoi les critiques judicieux les ont toujours déclarées décidément athées. Quand même l'on admettrait que les nestoriens ou d'autres sectes dégénérées du christianisme ont influé sur le développement de la doctrine de Bouddha, il ne s'ensuivrait nullement que la perversité essentielle, la tendance vicieuse et la fausseté intérieure de ce culte aient été corrigées ou amendées par cette influence; bien loin de là elles restèrent toujours les mêmes, ou plutôt il est probable que le mal et l'absurdité ne firent que s'accroître avec le temps.

Les monastères des bouddhistes, l'espèce de rosaire dont ils se servent, n'établissent donc pas un rapport de ressemblance entre le christianisme et la religion de Fo. Mais au contraire, de même que l'idolâtrie chinoise envers l'état et la personne du souverain ne ressemble aucunement au vrai principe de la politique chrétienne et de la légitimité, de même cette fausse religion s'écarte plus que toute autre du christianisme,

auquel elle est même tout-à-fait opposée ; et bien loin qu'on puisse la regarder comme ayant avec lui d'intimes rapports, elle doit être au contraire considérée comme positivement anti-chrétienne.

Quel est maintenant le résultat que nous pouvons tirer de tout ce que nous venons de dire sur la Chine et sur ses habitants ? C'est à peu près le suivant : Parmi les grands peuples, les moins éloignés de la première source de la tradition sacrée, qui commença avec la parole, les Chinois occupent un rang certainement très remarquable. Dans leurs plus anciennes annales et dans les écrits classiques de leurs vieux âges, on trouve des preuves nombreuses de cette position élevée qu'ils ont occupée à leur origine ; on rencontre des traces frappantes de cette vérité éternelle et primitivement générale, traces qui s'y laissent entrevoir comme un héritage d'idées antiques ; mais bientôt après cette première période la science a pris chez eux une direction toute fausse, qui se communiqua en partie à leur langue, laquelle se revêtit du moins d'un caractère artificiel, étroit et compliqué. Tombant dans l'idolâtrie politique, de degrés en degrés, et toujours plus bas, ils finirent par adopter un culte étranger, singerie bizarre du christianisme, qui prit naissance dans les In-

des, établit son centre dans le Thibet, devint dominant dans la Chine, et qui actuellement étendu presque sur toute l'Asie centrale, est la religion de la terre entière, qui compte le plus de sectateurs.

LEÇON IV.

De l'Inde. — Son histoire, sa religion. — Culte de Brahma.
— Trinité indienne. — Culte de Boudd'ha. — Sa langue.
— Samscrit et prakrit. — Sa constitution. — Ses castes. —
De la race des Brahmanes et du sacerdoce héréditaire. —
Des Parias. — Origine de cette distinction de castes. —
Mythologie indienne. — Culte de la nature sensible. —
Dogme de la transmigration des ames, considéré comme
fondement de la vie sociale et de la philosophie des Indiens.

Lorsque Alexandre, poussant ses conquêtes jusqu'au fond de l'Inde, eut enfin réalisé au gré de ses ardents désirs la marche fabuleuse de Bacchus escorté de ses bacchantes, les Grecs trouvèrent, en-deçà du Gange, un pays vaste, fertile, d'une culture admirable, richement peuplé, couvert de villes florissantes, et partagé en divers états plus ou moins grands ; mais ils firent de vains efforts pour pénétrer au-delà, et pour atteindre le terme où aspirait l'ambition de leur prince. Ils trouvèrent les Indiens divisés en castes héréditaires à peu près comme aujourd'hui, si ce n'est qu'ils en distinguèrent sept au lieu de quatre ; circonstance qui ne prouve aucunement, comme nous le montrerons bientôt, que

l'état et l'ordre des classes indiennes aient totalement changé. Ils remarquèrent aussi le schisme religieux qui divisait le pays en deux partis ou sectes, des brahmanes et des samanécens. La première de ces deux sectes, encore subsistante, mieux établie, plus étendue que les autres, et les dominant toutes, professe le culte de Brahma, de Vischnou et de Shiva, si remarquable par son dogme de la transmigration des âmes, lequel influa si puissamment sur toutes les autres conceptions et sur les diverses tendances de la philosophie indienne, ainsi que sur toute la vie de ce peuple.

Sous la dénomination grecque de samanécens, nous devons entendre assurément les bouddhistes, puisque les disciples de Fo, chez les nations demi barbares de l'Asie centrale, donnent encore ce même nom de shamanes à leurs prêtres, réduits chez eux au triste rôle de magiciens et de jongleurs, comme tous les prêtres des autres nations païennes, pareillement placées sur le dernier degré de l'échelle de la civilisation, et plongées dans la dépravation la plus profonde et dans toutes les extravagances de la superstition. Avant d'être avili de la sorte par les sectateurs de Bouddha, ce nom qui appartient à la langue des Indiens, et que nous retrouvons à chaque instant dans leurs livres de piété et de métaphysique, renfermait un sens profondément

philosophique qui s'est en core conservé dans le samscrit. Il désigne ce repos de l'esprit, ce goût intérieur, cette entière quiétude de l'ame, nécessaire à l'homme pour consommer son union avec Dieu, et l'unique voie pour arriver à lui.

En général, tous les noms donnés à Boudd'ha, aux ministres de son culte, ou aux doctrines et aux mystères de cette religion, sont indiens, tant au Thibet et chez les peuples mongols, qu'à Siam, au Pégu et au Japon; en même temps que toutes les traditions de ces mêmes peuples s'accordent à assigner à cette secte une origine indienne. Quant au nom de Boudd'ha, que les Chinois, par une abréviation singulière, ont transformé en celui de Fo, il glorifie et célèbre la divine sagesse, qui selon les traditions et les croyances de ses disciples, brilla en lui par des signes manifestes et éclatants. Il vécut, selon les uns, six cents ans, ou selon d'autres, mille ans avant notre ère. Son véritable nom historique était Gautama, nom qui lui est commun avec l'auteur du *Nyaya*, l'un des plus fameux systèmes philosophiques de l'Inde, et sur lequel nous nous étendrons particulièrement lorsque nous parlerons des divers systèmes de la philosophie indienne. L'esprit dialectique de la philosophie du *Nyaya* offre des analogies frappantes avec l'obscur métaphysique des boudd'histes, et

semble avoir avec elle une origine commune. Les deux Gautama, malgré l'identité de leur nom, nous sont présentés comme deux personnages différents; quoique l'auteur de ce grand système de dialectique, comme tous les autres noms illustres consignés dans les traditions et dans les annales historiques et scientifiques des Indiens, possède tous les traits d'un personnage mythologique. Mais nous devons d'abord porter nos regards sur tout l'ensemble de la société des peuples indiens, sur l'état de leur civilisation, seul moyen de connaître leurs sciences et leur philosophie, de discerner les conceptions purement indiennes, et de suivre ces mêmes conceptions dans tous leurs développements.

Les détails que les historiens grecs nous ont laissés sur le schisme religieux qui divisait l'Inde au temps d'Alexandre, ne permettent pas de douter que les boudd'histes ne fussent alors beaucoup plus nombreux et plus répandus dans ce pays que de nos jours; sentiment qui se trouve confirmé par le témoignage même de divers historiens indiens. Quoique sectaires et dissidents, les boudd'histes ne laissent pas d'être en assez grand nombre dans plusieurs provinces de l'Indostan, en même temps qu'ils dominent dans toute la péninsule indo-chinoise. Outre le bouddhisme, d'autres schismes et d'autres erreurs ont ébranlé les doctrines et la foi religieuse de

l'Inde proprement dite : telle est la secte de *Jainas*, qui, tenant le milieu entre la religion primitive et dominante de Brahma et le culte des bouddhistes, rejette à l'exemple de ceux-ci la constitution et le partage des castes. La religion principale, établie d'après l'antique théologie indienne, distingue trois sortes de disciples, tous parfaitement orthodoxes, bien qu'ils aient entre eux des opinions, des croyances, et des mœurs assez différentes, suivant qu'ils reconnaissent pour leur Dieu l'une ou l'autre des trois personnes de la puissante trinité que composent Brahma, Vischnou et Shiva, et qu'ils lui consacrent exclusivement leurs adorations et leur culte.

Dans l'empire du grand Mogol, le nombre des conquérants et de ceux qu'ils traînèrent à leur suite était très petit en proportion de la population purement indienne ; cependant, après le renversement de cet empire, on compta dans le pays plusieurs millions de mahométans ; et le persan, ou plutôt un dialecte corrompu de cette langue, que le peuple vainqueur avait introduite, se parle encore en divers lieux ; tellement qu'il est devenu la langue des affaires, du commerce et de la vie publique ; de même que le portugais dans tous les comptoirs, ou la langue franque dans les échelles du Levant, sont un moyen universel et facile de communication.

L'indien n'est point la langue unique et universelle de la péninsule. Dans plusieurs provinces, surtout vers les côtes méridionales et dans l'île de Ceylan, les indigènes ont un autre idiome, et la langue classique, cette langue si parfaite de l'Inde antique, leur est entièrement inconnue. Le nom de samscrit, donné à cette dernière langue, désigne à la fois sa perfection, sa richesse, son excellence artistique; tandis que le prakrit, qui n'est d'usage sur le théâtre que dans les scènes dialoguées et entrecoupées de samscrit, signifie proprement la langue sans art, le langage de la nature. Au fond le prakrit n'est point un dialecte différent; c'est le samscrit adouci dans sa prononciation, évitant le concours des consonnes àpres et heurtées, les écludant, les fondant dans le corps de chaque mot; du reste peu astreint aux formes grammaticales, servant d'ordinaire dans des rôles dramatiques de femme, et étant enfin à l'égard du véritable samscrit ce qu'est le portugais ou l'italien, plus doux encore à l'oreille, à l'égard de l'ancien latin; sauf encore ce qui s'est mêlé d'étranger dans ces deux langues. Outre cette variété qui s'est introduite dans cette langue, devenue si éminemment poétique et si variée dans ses tours, l'indien se subdivise réellement en une multitude de dialectes, tels que le malabar, etc.; et il n'est presque aucune province qui n'ait son patois

propre et distinct, comme on le voit dans le Bengale.

Les contrées du haut Gange, et spécialement Bénarès, passent pour le pays où le samscrit se parle avec le plus de pureté, et où l'on possède le mieux la science et l'intelligence de cette langue. Tous les idiomes qui diffèrent de l'indien appartiennent en partie à d'autres races de peuples, et particulièrement aux races malaises; car l'Inde, loin d'être habitée par des aborigènes d'une même race, offre au contraire, dans certaines provinces, le mélange de plusieurs races bien distinctes. La diversité et l'extrême variété de la vie publique des Indiens, de leurs mœurs, de leur constitution sociale, contrastent singulièrement avec la monotone et immobile uniformité de l'empire chinois. Peut-être ce passage du premier fargard du Vendidad, l'un des livres sacrés de Zoroastre chez les anciens Mèdes, fait-il allusion à cette variété primitive des formes sociales de l'Inde, lorsqu'il représente cette contrée comme la quinzième créée par Ormuzd, et comme portant le nom de *Hapté héando*; mots qui signifient proprement les *sept Indes*. Et de même qu'elle s'offre encore à nous aujourd'hui avec la multitude de ses sectes, de ses cultes contraires, et de ses diverses races parlant des langues différentes; ainsi dès le temps d'Hérodote, comme cet historien l'a remarqué, était-

elle divisée en plusieurs états grands et petits, quoique la nature de ses limites semble la destiner à une seule et vaste monarchie; et que prise géographiquement elle ne forme qu'une seule et même contrée.

Dans une histoire politique de l'Inde, on aurait surtout à énumérer les invasions des conquérants étrangers, se succédant sans interruption, depuis Alexandre-le-Grand jusqu'au nadir Schab, et venant presque tous de la Perse par les provinces du nord-ouest. Les Indiens, il est vrai, dirent aux Grecs qu'avant Alexandre aucun conquérant étranger n'avait envahi leur pays; et peu de temps après sa conquête, c'est-à-dire à dater du règne de Sandrocottus, qui les délivra de la courte domination des Grecs, l'Inde demeura pendant un long espace de temps soumise à des princes de son pays, et morcelée en différentes principautés plus ou moins grandes, telles que celles de Magadha, d'Ayodhya, etc.

Il appartient surtout à l'histoire de l'esprit et du cœur humain d'observer et de faire connaître comment l'Inde, dans les révolutions qui l'agitèrent, et lorsqu'elle était primitivement divisée en plusieurs petits états, et lorsque dans la suite elle passa successivement sous la domination de plusieurs conquérants étrangers; comment, dis-je, elle sut conserver ses propres insti-

tutions sociales, sa constitution par castes ; et comment encore au milieu du mouvement des âges et des évènements politiques elle demeura toujours inaltérable dans ses formes, et telle qu'un monument vivant de la société primitive du monde.

Ni la monarchie absolue et uniforme de la Chine, ni le despotisme capricieux et illimité des autres cours orientales, ne pouvaient aisément pénétrer dans l'administration et le gouvernement indien ; car l'institution des classes héréditaires, et les droits héréditaires aussi attachés à chacune d'elles avaient, au moyen des castes, jeté dans le pays et parmi le peuple des racines si profondes et si durables ; tout reposait sur un fondement si inébranlable de l'antique foi, que les conquérants trouvaient là un obstacle invincible, où tous leurs efforts venaient se briser. Ceci nous explique comment les Grecs purent imaginer et écrire qu'il existait dans l'Inde des gouvernements républicains. Pleins de préjugés nationaux, ils ont trop dit à ce sujet, et ils ont été au-delà de la réalité, comme un examen plus sérieux le leur aurait appris. Cependant leur opinion n'était point sans quelque fondement ; car, dans l'Inde, la constitution des castes se rapproche plus en certains points des institutions républicaines ou d'un autre état ana-

logue, que le reste des gouvernements asiatiques.

C'est donc à tort; ou du moins contre l'histoire; que des écrivains des derniers temps, ennemis jurés de tous droits et de tous rangs héréditaires, représentant avec colère et mépris la constitution des castes indiennes, comme le fondement propre d'un état despotique, ont transporté dans la politique de l'Europe ce même mot de castes, devenu dans leur parti un terme d'argot; lorsqu'il est assez constant que leurs théories démocratiques et leurs principes d'égalité absolue enfantent et entraînent toujours à leur suite un despotisme effectif, qui n'en est que la conséquence et un des traits distinctifs. Le régime communal, qui constitue présentement encore la plupart des villes de l'Inde, vient à l'appui de ce que nous avons dit. Les écrivains anglais, que leurs observations et leur propre expérience ont mis à portée de connaître ce gouvernement, en font le plus grand éloge, et vantent ses heureux effets, ainsi que le bien-être individuel qui en résulte. Les Anglais se sont livrés avec un soin tout particulier à l'étude du droit et de la législation civile de l'Inde, attendu ce grand principe, unique base de leur domination, de régir les Indiens suivant leurs lois, leurs mœurs, leurs coutumes; tandis que les autres

européens, qui avaient formé avant eux des établissements dans la péninsule recherchaient de préférence l'alliance et la protection des puissances mahométanes du pays. Moyennant ces procédés d'une politique si simple et pourtant si ingénieuse, les Anglais ont enfin eu l'avantage sur leurs rivaux et sur leurs compétiteurs ; ils ont pris possession de ce pays magnifique, et ils en sont devenus les seuls propriétaires.

Les travaux de l'Europe scientifique sur l'Inde commencèrent par cette première étude, toute pratique, de sa législation et des principes de sa jurisprudence, par des traductions et des recherches sur les commentaires et sur les sources de ses lois ; ce qui a préparé la science de nos derniers orientalistes. L'étude du droit et de la législation civile de l'Inde peut servir à prouver le haut degré de perfection intellectuelle et morale, où elle s'était très anciennement élevée ; et avec de nouvelles recherches on trouverait dans ses lois des points de comparaison et des traits frappants de ressemblance, soit avec l'ancienne législation d'Athènes ou de Rome, soit encore avec la loi Mosaique, et même avec la constitution des peuples germaniques. Et comme, dans l'Inde, la caste des guerriers, qui forme à la fois la classe des propriétaires et des nobles, semble constituée d'après le même principe social que la noblesse héréditaire de la Ger-

manie, nous ne devons pas nous étonner d'un autre côté de retrouver parmi les Indiens des traces d'un système féodal, quoique plus simple et moins compliqué que le nôtre.

Cependant ne perdons point de vue le but que nous nous sommes proposé dans la partie des anciens, et surtout en parlant des nations primitives de l'Asie : étudier le génie propre de chaque peuple, la marche de son esprit, ses travaux scientifiques, le cercle de ses idées favorites, et sa science sur Dieu et sur l'homme, science qui influe sur toute sa vie sociale ; je veux dire, sa religion avec tout ce qui la caractérise ; tel doit être le principal objet de ces leçons. Dans la seconde partie de cet ouvrage ; où nous traiterons des développements successifs de l'humanité dans les temps modernes, on pourra fort bien envisager l'histoire sous un point de vue différent, et choisir une autre règle, d'une plus haute importance, pour juger les rapports qui lient l'ordre spirituel et intérieur de la société à l'ordre extérieur et politique.

Mais dans ce qui concerne la haute antiquité et ces temps placés, en quelque sorte, sur les confins du monde primitif, il faut principalement s'attacher à connaître l'esprit et la pensée de chaque peuple, c'est-à-dire sa religion. Quant à sa législation et à sa constitution politique, quels que soient l'importance et l'intérêt qu'of-

frent par elles-mêmes de semblables recherches, elles ne peuvent occuper ici qu'une place secondaire ; il suffit d'en prendre quelques principes fondamentaux ; et encore faut-il qu'ils servent de base et de point d'appui au développement intellectuel et moral de ce même peuple.

Le point le plus important comme le plus remarquable de l'état politique et social des Indiens est l'institution des castes, pareillement établies en Egypte ; phénomène surprenant de la vie indienne, et qui se lie au dogme sur lequel repose la croyance et la vie de ce peuple ; je veux parler de la doctrine de la transmigration des âmes, que nous essaierons ensuite d'exposer avec toute la netteté et la clarté possibles. Relativement à l'institution des castes et des mœurs publiques en général, je remarquerai d'abord, ainsi que les Grecs l'avaient eux-mêmes observé, qu'on n'y trouve point l'état pur d'esclavage ; et par là j'entends l'état des esclaves achetés ; et de ces hommes devenus propriété et marchandise chez les Grecs et chez les Romains ; tels que sont encore les esclaves des nations mahométanes, et les nègres dans les possessions coloniales des puissances chrétiennes de l'Europe. En effet la classe servante des schudras, bien que dans une grande dépendance des classes supérieures, et quoique fort éloignée de partager leurs prérogatives, ne laisse pas d'avoir ses droits héréditaires.

lares, clairement et expressément déterminés. Un crime peut seul exclure un Indien de sa caste, hors le cas de mariage illégitime et contracté par des personnes de castes différentes, ce qui frustre également les enfants des droits et des privilèges de toute caste. Les malheureux fruits de cette union sont condamnés à un sort plus triste et plus dur que celui des esclaves des autres peuples ; on les considère comme des proscrits, des excommuniés, et comme le rebut impur de la société et presque de l'humanité entière. Ceci n'a lieu que dans certains cas prévus et clairement spécifiés. La loi souffre aussi des exceptions ; le mariage entre les personnes des différentes castes est quelquefois permis ; seulement les enfants issus de ces alliances sont forcés de descendre dans une caste inférieure.

La règle générale pour qu'un mariage soit légitime, est de prendre une femme de la même caste. Partageant tous les droits attachés à leurs castes, les femmes qui sont de la race des brahmanes jouissent de leurs hautes prérogatives, quoique dans l'Inde il n'existe pas de prêtresses comme chez les autres nations païennes de l'antiquité. Elles sont pareillement de condition noble, lorsqu'elles appartiennent à la classe des Kschetryas. Ce droit, qui suit les femmes et qui les rend habiles à partager toutes les prérogatives de leur classe contribue beaucoup sans aucun

doute à atténuer les conséquences funestes de la polygamie, de tout temps établie dans l'Inde, et prédominante encore aujourd'hui, sans avoir toutefois l'excessive licence ou la liberté despotique et sans bornes qui la caractérisent chez les mahométans ; mais restreinte à de certaines limites, réglée par de sages et légitimes tempéraments, elle s'offre à nous sous des formes plus radoucies, et souvent telle qu'elle était dans les mœurs patriarcales, sous le beau ciel de l'Asie, alors que le monde n'était pas encore suffisamment peuplé. Les gracieux tableaux de la vie indienne qui remplissent leurs beaux poèmes, tant anciens que modernes, nous montrent toute la dignité et le bonheur de la condition domestique et sociale des femmes de l'Inde, dont ils nous peignent aussi les mœurs et le caractère avec une profonde délicatesse de sentiment et une retenue pleine d'attrait et de charme, qui va jusqu'à la vénération. Il suffit présentement de ces courtes considérations et de cette critique toute morale des castes de l'Inde qui, dévoilant à nu la nature de leur institution sans en dissimuler les fâcheuses conséquences, et sans manquer à la vérité, ne laisse pas aussi de la venger des reproches et des préjugés de ces esprits trop exclusifs qui lui refusent toute espèce d'avantages. Mais, comme d'un autre côté ceci rentre particulièrement dans le plan général de cet ouvrage,

je désirerais pénétrer plus avant dans les causes premières de cette grande scission sociale et de cette séparation aussi entière que frappante ; je voudrais connaître à fond l'origine historique d'une institution aussi extraordinaire.

Quand, au lieu des quatre castes, seules reconnues des Indiens et subsistantes encore de nos jours, les Grecs qui vinrent dans l'Inde avec Alexandre, ou peu de temps après ce prince, s'imaginent en avoir découvert sept, et les désignent même par leur nom, ils nous prouvent que dans leurs jugements et leurs observations, d'ailleurs assez exactes, ils s'en tenaient trop aux apparences, et qu'ils n'entraient pas assez avant dans l'esprit de cette institution, sur laquelle ils sont tombés en d'étranges méprises, comme on le voit dans certains passages de leurs historiens. Quelques uns d'entre eux nomment donc comme la première caste, celle des sages, c'est-à-dire des brahmanes, de même qu'il faut entendre par le nom général d'artisans la classe ouvrière et marchande des vaishyas. Quant aux intendants, aux conseillers, et aux officiers des rois et des princes, ils ne forment pas une caste à part ; ils exercent seulement une charge et une fonction publique. S'ils doivent être versés dans la science du droit, ils sont choisis dans la caste des brahmanes, quoique la seconde et la troisième caste ne soient pas toujours et absolument exclues de

ces mêmes dignités. De même la classe occupée de l'entretien des troupeaux et vivant de chasse, n'est point une caste à part ; c'est une distinction uniquement fondée sur le genre d'occupation dont une partie de la caste tire ses moyens de subsistance. Quand les Grecs font deux castes différentes des laboureurs et des guerriers, ils veulent seulement distinguer les colons de leurs maîtres, ou autrement des véritables propriétaires du pays. Le nom même de *kschetryas* ne signifie autre chose que propriétaire ou possesseur du sol ; et comme dans l'ancienne Germanie l'arrière-ban ne se composait que des propriétaires libres, et que les devoirs du service militaire qui obligeaient les vassaux envers la haute noblesse étaient fondés sur le droit même de propriété, de même nous voyons dans l'antique constitution de l'Inde, les deux idées de propriété et de service militaire obligé, étroitement et invariablement unies.

Quelques critiques modernes ont attaché une extrême importance à cette grande inégalité sociale, qui différencie la caste ouvrière des *schudras* des trois autres castes supérieures ; de plus cette quatrième et dernière classe présentant dans sa constitution organique, dans les traits de sa physionomie, un caractère particulier et absolument étranger aux trois autres, on en a aussitôt conclu que cette caste appartenait à une

autre race d'hommes, qu'elle formait primitivement un peuple distinct; mais que ce peuple encore barbare, conquis et assujetti par une autre race plus civilisée, à laquelle les trois castes supérieures doivent elles-mêmes appartenir, avait été abaissé à cet état de servilité et comme au dernier degré de l'échelle sociale; et qu'enfin des lois sévères le tenaient perpétuellement dans cet état de dépendance. Cette supposition, en soi fort probable, se trouve confirmée historiquement et de fait chez la plupart des nations de l'Europe et de l'Asie. Au fond du tableau historique des anciennes nations civilisées, nous découvrons presque toujours un peuple primitif, possesseur du pays, puis dépossédé par une race conquérante, avec laquelle il se fond en un seul peuple, s'il ne lui reste d'abord assujetti; et si l'on compare cette race première à l'autre race plus civilisée envahissant le pays à une époque plus récente, on apercevra bien en celle-là quelque chose de plus rude, de plus grossier; mais elle ne laisse pas d'avoir d'anciennes pratiques et son industrie propre; ce qui suffit pour renverser cette opinion toute gratuite d'un état de nature primitif et entièrement sauvage.

Il se peut fort bien que ce même état de choses ait existé anciennement dans l'Inde; mais rien ne force à le supposer. Il y a dans les développements de l'humanité une variété de formes et

une diversité merveilleuse ; elle ne suit point les lois uniformes d'une unité absolue ; et d'ailleurs ce fait historique n'est point encore suffisamment prouvé. On a conjecturé de même que primitivement la caste des guerriers, c'est-à-dire la classe des grands et de la noblesse héréditaire, était beaucoup plus puissante ; et que la race des brahmanes se saisit à la longue de l'autorité qu'elle exerça postérieurement, et qu'elle n'a pas encore perdue. On retrouve sans doute dans les anciens mythes et dans les poèmes épiques des Indiens, des traces du conflit de ces deux classes ; et les héros que l'Inde a divinisés sont ces mêmes hommes qui défendirent la pieuse race des brahmanes contre les attaques des kschetryas, race dure et violente. Au fond ceci pourrait bien renfermer un autre sens et ne pas devoir se prendre à la lettre pour un parti ou une faction politique. Que la race noble et guerrière ait effectivement eu plus de pouvoir et d'influence, aux brillantes époques où l'Inde divisée en plusieurs principautés était gouvernée par des rois du pays, ceci est dans la nature des choses et paraît suffisamment établi. Un autre fait que semblent confirmer certains passages des anciennes traditions et des annales historiques de l'Inde, c'est que la caste noble des kschetryas était du moins en partie une race étrangère et d'une origine distincte ; dans tous les cas, et au jugement des Indiens

eux-mêmes, la race des brahmanes n'en demeure pas moins la classe la plus noble, le fondement et comme la pierre angulaire de tout leur édifice social.

L'origine de la caste guerrière, considérée en soi et isolément, est simple et facile à expliquer ; car avant que les droits et les rapports sociaux fussent clairement et irrévocablement déterminés, il était déjà dans la nature que le fils, et principalement le fils aîné, prît en sa possession, qu'il administrât, qu'il défendît au besoin par la force des armes et à la tête des siens le patrimoine et la propriété que son père, avant sa mort, avait pareillement possédés, régis, administrés et défendus. Dès lors l'état social prend successivement plus de fixité et de consistance ; un lien plus fort vient serrer les membres de l'association, on commence à mesurer, d'après l'étendue de la propriété, la part que chacun doit prendre à la défense du pays ; de là naît l'obligation du service militaire qui, se basant sur le principe de propriété, se trouve de cette manière irrévocablement arrêté. Ainsi cette même constitution des sociétés primitives, qui a dû nécessairement s'établir ou sous la forme d'un gouvernement monarchique, ou sous la forme d'une aristocratie pure, a donné véritablement naissance en beaucoup de contrées à l'ancienne noblesse du pays.

L'abandon ou la transmission héréditaire que le père fait de son art et de son métier à son fils, qui par son travail vient ensuite à bout de perfectionner ses découvertes, n'a rien qui nous surprenne, et s'explique de soi-même. Il n'en est point ainsi de ce grand divorce social et de ce partage si apparent et si prononcé des castes ; du moins en ce qui regarde l'idée et le sens religieux visiblement contenus dans cette institution. La difficulté redouble touchant la classe sacerdotale, caste également héréditaire, et plus strictement séparée des autres, dans l'Égypte comme dans l'Inde ; tellement qu'il nous faut, pour dégager son origine de l'obscurité qui l'enveloppe, remonter et nous reporter autant que possible dans la nuit des âges du monde primitif.

Pour abrégér, j'ai eu recours plus haut aux mots *classe sacerdotale héréditaire* ; ici je dois ajouter, pour l'intelligence entière de cette expression, que le service des autels n'est point l'unique fonction des brahmanes ; mais qu'ils sont chargés en propre de l'interprétation des écritures qu'eux seuls peuvent lire, et qu'ils ont à expliquer les védas ; tandis que les deux castes suivantes ne doivent les consulter que dans le cas de nécessité, et encore par leur entremise : quant à la quatrième caste elle est déclarée profane. De plus les brahmanes sont jurisconsultes

et médecins ; et ce n'est pas à tort que les Grecs appelaient leur caste la caste des philosophes. Nous avons déjà eu lieu d'observer que les caïnites, les premiers inventeurs des métiers et des arts, les avaient transmis aux races postérieures, comme le témoigne la Genèse, la première de toutes les histoires, et si excellemment nommée par un écrivain allemand, le *plus ancien titre du genre humain* ; ce qui est historiquement vrai, au pied de la lettre. Entre tous les arts, deux nous avaient surtout paru dignes de remarque : la métallurgie et la musique. Je me sers du terme général de métallurgie, parce que dans ces premiers âges l'art de fouiller les mines, de les exploiter, et d'en tirer les métaux, était inséparablement uni à l'art de les travailler ; et que, dès ce temps, l'art métallique avait sur les premiers développements de l'humanité, cette influence active et directe qu'il n'a cessé d'exercer dans les progrès successifs et divers de la civilisation.

Nous avons remarqué précédemment, au sujet des caïnites, que leur musique ne peut aucunement se comparer à notre système musical si parfait et si admirable. Chez les anciens, la musique était toute religieuse. Il semble aussi qu'à des époques plus reculées, ils l'appliquaient à la médecine et même à la magie, comme nous en trouvons nombre de preuves dans la mythologie

et dans les traditions des différents peuples. On ne peut même se flatter de la comprendre qu'en l'étudiant dans ce sens et dans cet esprit qui est véritablement celui de l'antiquité; et à ce propos je rappellerai cette remarque que j'ai faite à l'occasion de M. A. Rémusat, que dans le cercle borné du premier système graphique chinois, le caractère qui représente un magicien paraît en même temps comprendre l'idée de prêtre. J'ajouterai que tout porte à présumer et à croire qu'il existait anciennement chez les caïnites une caste guerrière, héréditaire, tandis que l'existence d'une caste sacerdotale pareillement héréditaire ne me semble point aussi probable. Si cette dernière institution ne vient point directement des caïnites, ils peuvent du moins en avoir été l'occasion. Moïse, comme nous l'avons déjà dit, nous donne expressément à entendre dans la Genèse, cette histoire primitive du monde, que l'effroyable et profonde corruption répandue dans les derniers temps sur la terre, avant le déluge qui l'en purifia, avait uniquement son principe dans le mélange de la race pieuse, fidèle à Dieu et de la race perverse de Caïn. Tout nous fait ainsi supposer que la race des justes conçut dans la suite une forte aversion pour les caïnites, et qu'elle se préserva soigneusement du contact et de l'alliance de ce peuple maudit et rejeté. Or ceci ne nous rend-il pas bien compte de

l'établissement et de la formation d'une caste ou d'une classe héréditaire, vivant dans une entière réclusion ; mais qui, sans être précisément sacerdotale dans le sens plus récent du mot, ne se composait que d'hommes vertueux et spécialement consacrés à Dieu ? Et conséquemment ne serait-ce pas parmi les descendants de Seth qu'il nous faudrait rechercher l'origine d'une semblable institution ?

Transportons-nous ici aux temps des premiers patriarches, et rappelons-nous avec quelle prévoyante sollicitude, ces hommes étonnants par la supériorité de leurs forces qu'ils tenaient de la force même, veillaient sur les destinées futures de leurs descendants, et faisaient tout pour que leur race se conservât dans toute sa pureté native et dans sa dignité première. Les livres traditionnels des Indiens, malgré le merveilleux et les fables dont ils sont enveloppés et obscurcis, nous ont conservé la succession généalogique des premiers pères du genre humain, qu'ils honorent du nom des sept puissants rischis ; mot qui signifie les sages de la grave antiquité, les patriarches et les divins ancêtres des hommes. Suivant ces mêmes livres, ils vivaient dans les premiers âges du monde, ils étaient de la race des brahmanes ; et cette prétention mérite ici d'être remarquée. On a souvent fait observer aussi que l'histoire ou la science historique pro-

prement dite manquait totalement aux Indiens. La raison en est que , pénétrés d'un goût et d'un sentiment trop vif pour l'antiquité , un style poétique se mêle à leurs vues historiques sur les premiers âges , et qu'il répand sur chaque événement et sur chaque fait un faux jour mythologique , tellement que ce vice corrompt même la certitude de leur histoire moderne , ou du moins qu'il lui imprime fortement une couleur fabuleuse.

D'un autre côté nous devons encore remarquer et faire observer ici , au sujet de la langue de l'Inde , ce que d'autres orientalistes ont dit de la langue chinoise : que le manque absolu de syntaxe et de toutes règles grammaticales , avec tant de perfection , tant de délicatesse et d'élévation dans les pensées , ne dénote point l'indigence et la pauvreté d'une langue primitive ; encore dans les langues , puisqu'au contraire ceci provient de ce sentiment primitif et profond qui a donné naissance au langage ; sentiment qui , pénétrant au fond de la chose et de l'objet même , ne s'occupe que de l'expression immédiate ; du mot propre , ou de la pensée resserrée et comprimée dans le moins de mots possible , sans divagation aucune , et sans se perdre dans les superfluités.

Les traditions patriarcales conservées dans les histoires primitives des autres peuples

nous montrent partout ces premiers pères du genre humain, sondant d'un regard plein de sollicitude les profondeurs de l'avenir, et veillant d'abord à la garde et à la conservation des bénédictions promises à leur race ; mais nulle part ces témoignages ne sont aussi éclatants que dans nos archives sacrées, je veux dire les saintes Écritures, où nous voyons les vieux patriarches à cheveux blancs, transmettre à leurs fils et petits-fils, comme une portion de leur héritage, la plénitude de leurs bénédictions, qui ne se bornaient point à une vaine formule de mots, et où souvent encore les promesses qui assuraient les prérogatives du droit d'aînesse au fils aîné, ou à son exclusion à un autre frère préféré et préélu de Dieu, laissent échapper un mot prophétique, dont la suite de l'histoire montre le visible accomplissement, et jettent dans l'âme de tristes pensées et comme un noir pressentiment d'un grand malheur futur. Ici se rattachent quelques mots qu'on lit sur le premier père des nations et de toute la race humaine. A la suite de ces lugubres pages qui nous retracent la première et sanglante inimitié d'un frère, les saintes Écritures ajoutent : « Et Adam engendra un fils à » sa ressemblance et le nomma Seth. » Mais dans ce fils, quelle prodigieuse et désespérante infériorité ! Adam fut créé à l'image de Dieu tout-puissant ; et Seth fut engendré à la ressemblance

d'Adam. Toutefois, il n'y a aucun doute que le sens ici caché sous l'expression des saintes lettres ne désigne quelque éminente prérogative concédée par Adam à Seth, comme à son premier né, lors de ce second renouvellement de la race humaine ; car Adam lui transmet en effet et lui conféra à titre d'héritage, et comme une conséquence de son droit d'aînesse, les dons excellents et les forces supérieures qu'il tenait lui-même immédiatement de Dieu, ou qu'il avait recouvrés après sa conversion, ainsi que nous voyons tous les anciens patriarches reverser sur la tête de leurs fils et de leurs descendants le trésor des bénédictions célestes. L'Écriture ne nous dit rien de semblable des autres fils et des autres filles qu'il engendra, et qui furent la souche d'autres grandes nations ; ce qui nous explique et confirme la prééminence de la race de Seth.

Tout nous permet de supposer qu'après le crime et la fuite de Caïn, Adam pénétré enfin du repentir de ses infidélités, fit servir à l'établissement d'une race meilleure et à la régénération de l'espèce humaine, cette même supériorité de forces qu'il conserva toujours, ou qu'il avait recouvrée depuis sa chute. Et ceci ne porte point sur une interprétation arbitraire des textes sacrés, puisqu'ils disent au contraire expressément que le premier homme choisi de Dieu pour être le père de la terre entière devint, une fois

rentré en grâce avec Dieu, le plus sage et le plus grand de tous les prophètes; que son œil pénétrant saisissait d'une seule vue l'ensemble des âges et de toutes les destinées humaines. Tout cela doit être pris et entendu dans un sens purement historique; car nous ne touchons point proprement à l'exégèse, et nous la laissons à d'autres.

Mais la prééminence de la race de Seth, élue de Dieu et toute à lui, est un fait historique que tous les documents traditionnels des peuples asiatiques donnent à entendre, et appuient de nombreux témoignages. L'éternelle inimitié qui divisa la postérité de Seth et de Caïn, les mœurs si différentes de ces deux races, telle est la clef de l'histoire primitive des nations ou du moins de la plupart des peuples. Il ne sera pas nécessaire de rappeler dorénavant que même après cette interruption violente mais passagère, occasionnée par le déluge dans l'ordre de la nature, d'anciens souvenirs purent se réveiller, et les mêmes penchants antipathiques qui distinguaient anciennement les deux races primitives se reproduire; que dans la suite la décadence progressive de l'humanité, la confusion et le désordre sans cesse croissant, couvrirent toutes choses d'épaisses ténèbres, si bien qu'un des grands problèmes de la science moderne est de ramener à leurs premiers éléments historiques ces phénomènes si

dignes de remarque et si surprenants, dont les traditions primitives nous ont conservé la mémoire.

Si d'un côté je ne tiens pas comme une pure hypothèse, ou une chimère, de lier aux traditions bibliques et sacrées sur la race de Seth, l'origine de la division en castes des Indiens et de la race des brahmanes, clef de voûte de leur constitution ; si du moins je crois y découvrir l'idée intime ou l'esprit qui fait le fond de cet institut antique, d'un autre côté je dois faire observer que le caractère et l'état moral des brahmanes d'aujourd'hui ne décide pas plus pour ou contre l'opinion qui les fait descendre des anciens patriarches, que l'état actuel du peuple juif opprimé et dispersé par tout l'univers ne prouve ou ne contredit et cette supériorité de forces accordée aux hommes extraordinaires et aux puissants prophètes qui naquirent au sein d'Israël, et la nature prodigieuse d'un Moïse ou d'un Elie.

Il suffit de ces considérations touchant ce premier phénomène de la vie indienne. Quant au second (je veux parler ici du dogme de la transmigration des âmes, qui toujours donna à la philosophie indienne sa tendance propre, s'il n'en fut pas le principe générateur), j'exposerai, avant de l'expliquer, quelques vues générales sur le polythéisme, d'autant que l'idée que nous nous en formons d'après la religion des Grecs est tout-à-fait insuffisante pour la connaissance

de la religion des anciens peuples asiatiques.

Nous ne sommes accoutumés à voir dans la riche mythologie et dans les traditions religieuses des Grecs, qu'un jeu de l'imagination, que les rêves d'une belle poésie, sans aller plus avant et sans en pénétrer le sens intérieur et caché. Il est tout naturel que leur mythologie fasse sur nous une impression semblable, et que nous ne l'envisagions que sous ce point de vue ; car aucune de ces majestueuses conceptions des Grecs, de ces hautes idées qu'ils ont eues de la divinité, de son existence immuable, de son infinie puissance, de son éternelle sagesse, de sa providence qui ordonne tout et conduit tout à sa fin, de son intelligence sans bornes, si élevée au-dessus de ce monde extérieur et visible, et par qui toutes choses ont été faites ; aucune de ces vérités, dis-je, aucune de ces questions qui se trouvent développées dans Pythagore, Anaxagore, et Socrate, et sur lesquelles Platon avec son école a jeté une lumière si pure et si éclatante, n'avait passé dans la religion du peuple grec, qui demeura constamment étranger à la plupart de ces hautes conceptions philosophiques ; bien que nous découvriions souvent sous ses fictions mythologiques, un sens spirituel et profond, qui çà et là nous surprend comme un pressentiment vague, comme un criet comme un aveu échappé d'une conscience, trahissant malgré soi, les no-

tions claires et distinctes qu'elle a sur l'existence d'un être souverain, puissant, créateur de toutes choses, et père des hommes.

Il n'en est point ainsi de la mythologie indienne, où, à la divinisation de la nature sensible qui est encore plus prononcée et plus enthousiaste ; à des fictions poétiques de tout genre qui sont encore plus gigantesques que chez les Grecs, s'allient presque toutes les vérités de la théologie naturelle, présentées avec une haute élévation et une gravité sévère, quoiqu'elles ne soient pas tout-à-fait exemptes d'un alliage d'erreurs. Elle abonde en vues métaphysiques, d'une science pleine et profonde sur les dogmes de l'existence d'un être souverain, de ses perfections divines, et de ses rapports avec les hommes ; ce qui lui donne le double caractère de science gigantesque, sauvage, fantastique et enthousiaste de la nature, et de science philosophique, pleine d'un grand fonds de mysticisme.

Si les pythagoriciens eussent réussi à faire recevoir universellement leurs hautes conceptions sur Dieu, sur l'homme, sur l'immortalité de l'ame, et sur le monde invisible ; s'ils eussent pu les introduire dans la religion du peuple, comme tout porte à croire qu'ils y songeaient, sans toutefois la subvertir de fond en comble, ainsi que les néoplatoniciens et l'empereur Julien le tentèrent plus tard, mais sans succès, par pure haine du

christianisme ; alors nous pourrions trouver dans la mythologie grecque des points de comparaison, et quelques traits de ressemblance avec celle des Indes. Dans la mythologie et la théologie indiennes se trouve une alliance bizarre, et un mélange choquant des vérités les plus relevées, et des erreurs les plus grossières, d'une poésie sauvage, fantastique, et de la métaphysique la plus abstraite, et même d'une théologie naturelle, si nous pouvons donner ce nom à la révélation primitive ; tout cela n'est point l'effet de l'art et de la combinaison, mais bien plutôt le jet instinctif et spontané de la nature.

Il faut se garder soigneusement d'une légèreté irréfléchie, trop prompte à découvrir une certaine correspondance entre leurs mythes, leurs symboles, et l'ordre de nos idées ou de nos vérités saintes. Il se tromperait donc grossièrement celui qui prétendrait apercevoir dans les symboles, les emblèmes, et les conceptions des Indiens sur la Trimurti, leur triade divine, des idées analogues, je ne dis pas à notre dogme chrétien, mais même à la doctrine platonicienne sur la triple essence de Dieu, ou sur la triple personnalité de la divinité. Dans un de ces symboles représentant la puissante trinité indienne de Brahma, de Vischnou et de Shiva, dieu créateur, conservateur et destructeur ; leurs têtes réunies ne forment qu'une seule et même figure,

emblème indubitable de l'unité et de la communauté de leurs forces primordiales.

Mais avec un examen suffisamment approfondi on s'assurera d'abord que, ni le langage théologique usité de tout temps dans l'Inde, ni les perfections attribuées à Brahma, n'offrent rien qui ne puisse pleinement et rigoureusement convenir à Dieu, si toutefois on les dégage de leur vêtement poétique et des mythes sans nombre qui les recouvrent. Ce Vischnou, qui pénètre partout, et qui prend toutes les formes imaginables, est au fond plutôt un merveilleux Prométhée de la nature, qu'une divinité réellement distincte. Mais le destructeur, le terrible Shiva, troisième personne de la triade indienne, n'est aucunement l'image de Dieu, en tant que juge et suprême vengeur des mortels. Il est le dieu même de la destruction; et son culte paraît avoir été jadis aussi florissant dans l'Inde que l'est aujourd'hui le culte de Vischnou. Comme il a pour emblème des serpents entrelacés et des bracelets faits de crânes humains, tout en lui annonce le farouche démon du mal, qui créa la mort dans la création même, et qu'une bizarrerie inexplicable a réuni et comme agrégé à l'emblème de la triade indienne.

D'un autre côté, ce mélange ou cette fusion de l'éternelle perfection et du mauvais principe, fut favorisée par les doctrines de plusieurs philo-

sophes indiens qui liaient et rattachaient le dogme de Trimurti à leurs idées sur le Traigunya ou les trois qualités. Cette triple région, ou plutôt ces trois grands degrés de l'échelle de tous les êtres et de toutes les existences, ne sont que le monde lumineux et serein de l'éternelle vérité, la moyenne région des illusions et des fausses apparences, et l'abîme de l'obscurité. Les Indiens ne se servent jamais du nom des deux derniers dieux, qui ne sont proprement que les divinités du peuple et de la nature, pour exprimer l'idée pure et métaphysique de l'être suprême; et lorsqu'ils le nomment Brahma, ils ne mettent point ce mot au masculin, ce qui en ferait une personne; mais ils le mettent au neutre, ce qui équivaut à l'expression d'être suprême.

L'erreur ou du moins le penchant à l'erreur qui fait le fond de la nature humaine déchue et détournée de Dieu par l'attrait des choses sensibles, corrompt le précieux et antique héritage de la vérité, que Dieu avait communiquée à l'homme dans la révélation primitive. Avec quelle facilité l'erreur a pu s'accroître, dès que l'homme devint inappliqué, négligent, et infidèle à conserver soigneusement ce trésor sacré de la vérité! Combien cette même vérité a-t-elle dû se couvrir de ténèbres quand l'erreur apparut avec toute la puissance de la séduction; et quand

elle se déborda sur le monde avec une force prodigieuse , principalement chez un peuple tel que les Indiens où l'imagination prédomine , avec un goût intime et profond pour la nature sensible.

La divinisation de la nature sensible et une religion exaltée et fantastique succédèrent au culte simple et naïf de Dieu ; ce qui remplaça et défigura l'antique foi à un esprit éternel et incréé. Les grandes forces de la nature , tous les éléments , et cette puissance de vie qui se renouvelle et se transmet de génération en génération ; les esprits célestes , ou pour parler la langue des anciens , l'armée du ciel et le chœur resplendissant des astres , qu'ils regardaient encore comme des êtres animés , et non simplement comme des globes lumineux et des masses enflammées , les génies , les anges tutélaires des vivants et des morts ; tous ces êtres enfin , ils les regardèrent comme autant de dieux dignes de leurs adorations , au lieu de voir et d'honorer en eux leur puissant créateur. Cette première erreur de l'homme , délaissant Dieu pour la nature sensible , est la source véritable du polythéisme , et le fondement commun de toutes les religions païennes qui prirent ensuite différentes formes , suivant le caractère et l'état social de chaque peuple. Le caractère propre et distinctif des Indiens , est ce dogme principe de leur foi , la transmigration des âmes , que son influence sur tout

leur système social rend ici d'une importance extrême.

Nous devons avant tout nous rappeler et ne pas perdre de vue que la question de l'immortalité de l'ame n'était point pour les anciens un problème dont la solution exigeât, comme pour plusieurs de nos esprits forts, de pénibles recherches et des preuves développées. On ne peut même à la rigueur donner le nom de foi à une certitude qui était aussi vive que notre conviction de la réalité du moment présent, ou la conscience de notre propre existence. Cette importante idée d'une vie future et des divers états qu'elle suppose dominait tellement toutes les pensées; tous les intérêts qui agitent ici-bas les ames détenues dans leur demeure mortelle, qu'elle poussait à des actions nobles, à des entreprises généreuses qu'un sentiment terrestre n'eût jamais pu inspirer. La doctrine de la transmigration des ames, comme je l'ai dit ci-dessus, n'est pas sans avoir quelque rapport avec l'institution des castes indiennes. En effet, le mot *Toija*, titre glorieux, exclusivement destiné aux brahmanes, signifie doublement né, ou né deux fois, désignant ainsi d'un côté cette renaissance et ce renouvellement intérieur qu'opère dans l'ame une vie pure et toute vouée à Dieu à laquelle chaque brahmane est appelé, et qui fait proprement la condition de sa caste; et de l'autre cette intime croyance

qu'une ame qui a parcouru différents degrés de l'existence et passé par diverses formes animales, peut enfin, le cercle de ses métamorphoses une fois achevé, retourner sur la terre, par l'effet d'une grâce signalée, et renaître dans la caste des brahmanes.

Ainsi que les Indiens chez lesquels cette croyance fut toujours dominante et où elle subsiste encore, les Egyptiens admettaient que l'ame devait nécessairement passer par le corps de plusieurs animaux et subir des métamorphoses successives, et que la vie humaine pouvait se renouveler plus d'une fois, soit qu'ils vissent là un châtiment de l'impiété et du crime, ou un état de purification et d'expiation. L'histoire de ces deux peuples ne laisse aucun doute sur la conformité de leur foi, qui présente une correspondance si parfaite jusque dans les moindres détails, tels que le nombre des divers degrés que l'ame doit parcourir pendant son état de passage, et l'évaluation des cycles et des périodes qui composent la durée de ce même état.

Comment se fait-il que dans une aussi prodigieuse erreur il y ait comme un mélange, je ne dirai pas de vérité, mais d'un sentiment qui sort du fond même de la vérité antique? Si jusque dans notre siècle quelqu'un s'est rencontré qui, soit par dégoût ou par aversion pour les doctrines vulgaires et pour tout système moderne,

soit peut-être aussi par un secret penchant pour les paradoxes, s'est jeté dans l'ancienne hypothèse de la transmigration des âmes, il ne faut entendre par là qu'une simple transmutation des formes de la nature. Mais chez les anciens cette doctrine avait pour base la religion, et contenait un sens profondément religieux. Son bon côté et l'élément de vérité qu'elle renferme, consiste dans ce sentiment si ancré dans le cœur de l'homme, qu'une fois séparé de Dieu et loin de lui, nous avons à gravir un chemin long, ennuyeux et pénible, et de rudes assauts à soutenir, afin de nous rapprocher de l'unique source de tout bien : ce à quoi il faut joindre cette forte conviction et cette intime certitude que rien de défectueux, d'impur et de souillé par les choses de la terre, ne peut entrer dans le monde si pur de la perfection souveraine, ni se réunir à Dieu dans l'éternité, à moins que l'âme, cette substance immortelle ne se purifie et ne s'élève ainsi à une perfection supérieure. L'expérience de la vie présente nous fait aisément sentir et comprendre comment une douleur vive et poignante, comment des souffrances, qui semblent près de rompre tous les liens de l'existence, peuvent être méritoires et même indispensables pour nous laver de nos vices et de nos souillures, de même qu'un métal généreux (s'il est permis d'user de cette comparaison tirée de la nature),

amolli et liquéfié par le feu de la terre, se purifie de toutes ses scories.

Il n'est que trop vrai que plus l'homme se dégrade et dégénère, plus il s'assimile aux bêtes ; et si le séjour successif de l'ame dans le corps de plusieurs animaux a été regardé comme un état de punition, c'est que les Indiens croyaient sans aucun doute que l'homme, à force de s'abrutir par ses vices et par le non exercice de sa liberté, finit par devenir brute lui-même. Seulement comment pouvait-on voir là un degré, un acheminement à la perfection, comme une préparation à la pleine possession et à l'heureuse jouissance de l'être souverainement parfait, tandis que cet état devait au contraire mettre une éternelle barrière entre l'homme et Dieu ? Et quant à ce nouveau retour de l'ame à l'existence et à la forme humaine, quel homme sensé, fût-il de l'illustre et glorieuse race des brahmanes ou du sang des princes et des rois les plus fortunés de l'Inde, pourrait regretter jamais cette vie de la terre, ainsi travaillée de désirs et d'angoisses, sans cesse poussée de côté et d'autre, violentée au dedans et au dehors, et que quelques rayons de vérité consolent à peine au milieu des nuages accumulés de l'erreur. En général, il règne dans toute cette matière une étrange confusion. Les choses de la terre et du ciel y sont pêle-mêle ; et, comme un abîme infranchissable nous sépare

de cette dernière région, les Indiens paraissent ne l'avoir pas bien comprise.

Les deux anciens peuples de l'Inde, et de l'Egypte ne voyaient pas seulement dans la transmigration des ames un dogme consolateur et de douce espérance ; mais plutôt, du moins à peu d'exceptions près, une disgrâce encourue par l'ame ; tellement que c'était à leurs yeux une peine, une épreuve, une lutte nécessaire, un état de souffrances expiatoires, un malheur enfin pour l'éloignement, l'adoucissement et la cessation duquel on ne devait épargner ni soins, ni travaux, ni efforts, ni sacrifices. Tout en s'accordant sur la manière d'envisager, de concevoir ce dogme, et sur le fond de ce même dogme ou sur sa doctrine, ces deux peuples suivaient néanmoins des voies tout opposées ; et la tendance de leur esprit, influencé et régi par les mêmes idées, était au fond complètement différente. L'Egypte ne possède point comme l'Inde une multitude de livres et d'écrits anciens ; à leur défaut nous ne pouvons donc connaître ou concevoir pleinement, ni déterminer d'une manière précise et certaine, la conduite pratique des Egyptiens en ce point, comme nous le ferions chez les Indiens dont les sources historiques encore existantes concordent parfaitement avec les traditions antiques.

Nous sommes réduits à de pures conjectures

tirées soit des devoirs funèbres qu'ils rendaient aux morts et à leurs cadavres, ou de l'art des tombeaux qui occupe chez eux une place si grande et si importante, et qu'ils ont porté à un degré de perfection qui ne fut atteint depuis par aucun autre peuple ; soit enfin des soins et du luxe qu'ils mettaient à ensevelir leurs morts, et qui nous surprend et nous étonne dans leurs momies et leurs gigantesques monuments. Que dans tout ceci, comme dans les cérémonies sacrées qui en dépendent et dans les inscriptions dont ils couvraient toutes les matières qui entouraient leurs tombeaux et leurs momies, les Egyptiens se proposassent un but et un sens religieux, lié du reste par des rapports secrets au dogme de la transmigration des âmes et au reste de leur foi, c'est un fait dont nous ne pouvons aucunement douter.

Mais il est bien plus difficile de fixer d'une manière claire et satisfaisante l'idée-mère de toutes ces pratiques. Peut-être ne croyaient-ils point les âmes entièrement séparées du corps qu'elles venaient de quitter, du moins jusqu'à sa putréfaction et sa dissolution totale ? Ou bien voulaient-ils à force d'art conserver les corps, pour épargner ainsi à l'âme la transmigration tant redoutée ? Les soins que les Egyptiens prenaient de leurs morts semblent donc supposer une certaine union de l'âme, continuée quelque

temps avec le corps qu'elle avait quitté ; mais d'un autre côté s'en tenir rigoureusement et absolument à cette interprétation, ce serait contredire formellement cette fiction religieuse qui se répétait si souvent en Egypte , je veux parler de ce jugement de l'ame après la mort ; jugement où un mauvais génie l'accusait avec une sévérité extrême devant le tribunal du juge, tandis qu'un autre génie protecteur et bienveillant cherchait à la justifier par tous les moyens imaginables, et à obtenir sa délivrance. N'ont-ils pas encore voulu par toutes ces cérémonies, comme par leurs pratiques de magie, éloigner des ames les démons malfaisants et leur attirer l'assistance des dieux cléments et humains ? Peut-être que de nouveaux progrès dans la connaissance des hiéroglyphes dont on a trouvé la clef dans ces derniers temps, répandront sur cette question une plus vive lumière.

Les Indiens étaient complètement étrangers à la méthode des Egyptiens sur les embaumements et la sépulture des morts ; et pour affranchir les ames de la transmigration, ils prirent une voie tout opposée, savoir, celle de la philosophie, qui n'était pour eux qu'un libre essor de la pensée vers Dieu, et une contemplation absolue et continuelle de l'ame, abîmée dans l'océan sans fond de l'essence infinie. Ne doutant aucunement qu'on ne puisse arriver par cette voie à une

pleine et parfaite connaissance de Dieu, ils la regardent encore comme le moyen de lui demeurer éternellement uni, d'affranchir et de délivrer l'âme des changements et des variations qu'elle subit sur cette terre d'illusions, en prenant successivement diverses formes de l'existence terrestre. Tel est le but vers lequel convergent tous les différents systèmes de la philosophie indienne et le point où ils aboutissent. Cette philosophie contient sur le renoncement aux choses de la terre et sur la pleine jouissance de Dieu, une multitude de pensées sublimes; et toutes les conceptions de la métaphysique la plus élevée lui sont familières : elle a même poussé si loin cette absorption de la pensée et de tout notre être en Dieu, ce repos calme de l'âme dans le sentiment de son union intime et sans fin avec lui, qu'on pourrait presque nommer cet état un total anéantissement du moi spirituel et intérieur. Du reste, aux formes extérieures près, ce n'est autre chose que ce qu'on entend généralement par le nom de mysticisme chez les nations européennes.

Et nous aussi nous avons pu sonder l'effroyable abîme où entraîne cette erreur; nous avons pu nous convaincre que souvent elle n'est que le voile spécial de l'égoïsme et de l'orgueil; et que l'âme, dépouillée de son activité intérieure, ne connaît plus de mesures, de limites, et de lois.

En général si les peuples de l'occident ont su se préserver de ces extravagances du mysticisme qui, chez les Indiens, n'est pas une pure théorie, mais se mêle à la vie extérieure et pratique, au point de dépasser les limites prescrites à la nature humaine, et les bornes même de la possibilité, ou du moins de ce que l'on tient communément pour possible, ils le doivent à la nature et à la disposition de leur génie propre, déjà tempéré par le mélange des races, plus varié dans son développement, mais par dessus tout à la pure lumière de la vérité, dont ils possèdent l'intelligence parfaite. Et quant aux incroyables récits que débitaient les Grecs, il y a plus de deux mille ans, sur les solitaires de l'Inde, ou autrement sur les gymnosophistes, que les Indiens nomment joghuis, il se trouve que les nouvelles observations de l'expérience ont confirmé la vérité de leurs témoignages.

LEÇON V.

Quatre facultés dans l'homme : la raison et l'imagination, l'entendement et la volonté. — Direction diverse des individus et des peuples, suivant celle de ces facultés qui domine. — Comparaison d'après ce point de vue des quatre nations principales de la première époque du monde, des Chinois, des Indiens, des Égyptiens et des Hébreux. — L'élément prédominant de l'esprit chinois est la raison. — Chez l'Indien, c'est l'imagination. — De même dans l'Égyptien, c'est l'entendement. — Dans l'Hébreu, c'est la volonté qui est la faculté distinctive. — Moïse constitue fortement son peuple sous ce dernier rapport; parce que la volonté est le principe et le fondement de toute vérité et de toute science. — Les Perses, qui forment le nœud entre la première et la seconde époque du monde, participent aussi de l'une et de l'autre, en même temps qu'ils tiennent diversement à chacune des quatre grandes nations primitives. — Ce n'est pas en Chine qu'il faut chercher l'origine du paganisme. — Les traditions de tous ces peuples touchant leur origine nous ramènent constamment vers le plateau de l'Asie centrale. — Architecture indienne. — Poésie indienne.

De même que l'humanité, une fois livrée à l'esprit de discorde, se rompt et se brise historiquement, pour ainsi dire, en une infinité de nations et de peuples parlant chacun sa langue, en une foule de races opposées et ennemies, de classes, de castes, très distinctement séparées, qui sont, vu la nature de l'homme et sa haute

destination, autant de suites nécessaires de sa scission et de sa division primitive; ainsi l'homme lui-même, considéré psychologiquement, reproduit dans son intérieur et dans son individualité, les mêmes contrariétés et les mêmes oppositions par les directions opposées et contraires de ses facultés intellectuelles, et de sa volonté. L'état intérieur de sa conscience est un état de guerre où chacune de ses facultés étant en conflit, elles ne participent plus ni les unes ni les autres à cette pleine vie d'une ame où règne le concert d'un esprit encore entier; de sorte qu'elles n'en reçoivent qu'une force limitée, ou plutôt qu'une demi-force. La fusion de ces puissances divisées, le rétablissement de leur activité, et par suite de la plénitude de la vie, ne se rencontre désormais que comme une exception, comme le patrimoine sublime d'un esprit supérieur, le lot enfin et le privilège d'une nature que le pur amour inspire, et qu'anime une force surnaturelle.

Changer cette exception en règle, doit être par conséquent considéré comme le but, la tâche suprême, l'idéal de toute tendance spirituelle et morale de l'homme. Quand, éclairé, développé, agrandi par la science, l'entendement se trouve être, chez le même homme, dans une harmonie parfaite avec la volonté, devenue de son côté plus forte, plus droite, et plus pure;

alors cet homme a atteint son but. Quand dans toute une génération ou dans l'humanité entière, la science en général et les vraies connaissances sont parfaitement d'accord avec la vie extérieure et pratique, avec tout l'ordre moral, ou autrement avec la volonté universelle, qui n'est que trop souvent dans un état de révolte; alors aussi on peut dire de l'humanité qu'elle a rempli sa destination. L'erreur ordinaire et capitale de la philosophie, et ce qui la tient toujours à une si grande distance du but où elle vise, c'est que, par une supposition toute gratuite que l'âme est encore ce qu'elle était au sortir des mains de son créateur, elle passe légèrement et trop vite sur ce changement de l'homme moral, sans considérer jamais que l'homme, dont l'histoire et l'aspect extérieur même attestent la chute, est encore dans un profond état de décadence morale.

Considéré dans ce qu'il a de plus intime, on peut dire que le moi humain offre une combinaison quaternaire, suivant que les quatre facultés fondamentales de l'âme et de l'esprit, l'entendement et la volonté, la raison et l'imagination, doublement opposées les unes aux autres, se partagent, si j'ose m'exprimer de la sorte, les quatre régions de l'existence.

La faculté régulatrice de l'intelligence est la raison, qui, par rapport à la vie et aux lois qui l'ordonnent, occupe encore la première place ;

mais qui, stérile en soi, ne peut être dans la science réellement productive, ni douée de l'intuition immédiate. L'imagination au contraire est inventive et féconde; mais seule et sans guide, elle marche à l'aveugle, et cède promptement aux illusions. Sans les lumières de l'entendement la volonté la plus droite fera peu de bien, et encore moins l'entendement le plus vaste et le plus éclairé, s'il se trouve réuni à un naturel pervers, corrompu, ou comme associé à une volonté faible et changeante; ce qui ôte à l'homme tout caractère propre et toute énergie.

Comme toutes les autres facultés de l'esprit et du cœur ne sont que des extensions, des dérivations, des subdivisions des quatre facultés fondamentales; que le morcellement de la conscience s'étend aussi sur elles; qu'ainsi elles se brisent elles-mêmes en particularités, se divisant, et se subdivisant de plus en plus; une énumération plus détaillée mènerait trop loin; elle est d'ailleurs d'autant moins nécessaire, que, pour l'investigation historique et pour l'intelligence du caractère propre d'une nation ou d'une époque, il suffit de ces quatre facultés premières, qui se présentent partout, comme leur élément spirituel et distinctif.

De même que, dans l'esprit de chaque homme pris individuellement, et dans tout système donné, soit philosophique, soit poétique, ou scienti-

fique, en général, dans un ouvrage quelconque de raisonnement ou d'imagination; de même, dis-je, que dans l'ame de chaque individu, et dans tout produit de la pensée et de l'action humaine, on découvre et on distingue clairement comme élément prépondérant soit une raison, base de la morale, et ordonnant tout systématiquement, ou une imagination féconde et créatrice; soit un entendement pénétrant et lumineux, ou une volonté forte et puissamment caractérisée; de même, quoiqu'il soit plus facile et plus sûr de saisir, dans une analyse psychologique de l'individu, les traits caractéristiques de cette combinaison quaternaire du moi humain, que dans les apparitions passagères et mouvantes de la vie active et sociale; de même retrouve-t-on cependant ces quatre facultés, soit que l'on considère l'ensemble de l'histoire, soit que l'on étudie la vie morale ou l'état intellectuel d'un peuple, son génie propre, et la tendance particulière de son esprit; et cette assertion s'applique à quelque époque, à quelque nation que ce soit du monde ancien.

Outre que nous voyons ainsi comment chacun de ces peuples comprit, développa, ou altéra même les traditions sacrées, parole extérieure ou expression des croyances antiques, nous apercevons encore quelle forme et quelle direction prit séparément chez eux la parole inté-

rieure, je veux dire ce fond intime du moi humain et de la vie de l'intelligence. Il existe donc une différence sensible entre les deux grands peuples de l'antiquité dont nous venons de parler, et qui sont situés, l'un aux extrémités orientales, l'autre dans la partie méridionale de l'Asie; et c'est surtout ici qu'il convient d'établir l'opposition qui existe entre la raison et l'imagination. Sous le point de vue général et historique, dans ses rapports avec l'état intellectuel d'un peuple, la raison est toujours cette faculté de l'intelligence, d'où dérivent les formes grammaticales et les procédés logiques, qui ordonne systématiquement, qui discute selon les lois de la dialectique, et qui règle convenablement le côté pratique de la vie, tant qu'elle se lie à l'ordre immuable et voulu de Dieu. S'en sépare-t-elle au contraire, en voulant tout tirer de son propre fonds et du moi humain, sa prudence alors n'est plus qu'égoïsme; l'intérêt entre dans tous ses calculs, la raison déréglée est en un mot le principe et la source de tous les systèmes arbitraires de science ou de morale; elle conduit à l'anarchie des partis et des sectes.

Mais l'imagination n'est point, faculté purement poétique, résumée dans les étroites limites de l'art et de la fiction; elle est encore comme le grand levier de la science; et sans elle, point de recherches, ni de découvertes scientifiques.

Enfin l'ame possède en outre une puissance d'imagination plus élevée, toute de spéculation, et dont la sphère propre est un mysticisme à peu près semblable à celui que nous avons signalé dans l'Inde; et quand même un mysticisme tel que celui qui fait le fond de la philosophie indienne viendrait à s'épurer de l'alliage de toute conception sensible, quand il cesserait entièrement d'être symbolique, certes on aurait également tort de vouloir dénier à l'imagination toute part active dans ce changement, et dans cette tendance spéciale de l'esprit humain.

L'élément prédominant de l'esprit chinois est la raison et non l'imagination. L'étude que nous avons faite précédemment de ce peuple, d'après les meilleures autorités et d'après les témoignages de l'érudition moderne, nous dispense d'entrer dans de plus longs détails; et de prouver de nouveau ce fait, qui ressort visiblement de l'ensemble de nos considérations. Dans le principe, lorsque l'antique morale de la Chine reposait sur le culte pur de la divinité, et non sur un culte défiguré par des fictions de tout genre, comme chez les autres peuples; lorsqu'elle avait pour base l'excellente doctrine de Confucius; alors le principe de leur vie sociale et politique était surtout dans la saine raison; règle de la justice et des mœurs, source de l'ordre divin; de là vient qu'ils donnaient à l'être

souverain la dénomination de raison divine. Quand , à l'exemple de ce peuple , certains écrivains de notre siècle appellent pompeusement Dieu, la raison divine, je ne puis me faire à cet idiotisme chinois ; retenu que je suis par l'intime conviction, qui préside ici comme à tout le reste de cet ouvrage, que Dieu est bien sans doute un esprit, mais qu'il ne s'ensuit nullement que Dieu soit la raison ou que la raison soit Dieu. La raison, prise en soi et dans toute l'étendue scientifique de son acception, ne peut pas plus être attribuée à Dieu comme faculté, que l'imagination. Cette dernière faculté enfante la mythologie poétique de l'ancien paganisme ; et l'autre, entendue dans son véritable sens et non dans une fausse acception, désigne proprement et toujours le rationalisme, ce paganisme moderne de la raison, vers lequel les peuples les plus anciens et principalement les Chinois, ont manifesté un secret penchant et un vif attrait.

Au lieu de la saine et droite raison, toujours soumise et docile à l'ordre divin, on les voit aussi bientôt se livrer à une autre raison, d'une sagesse égoïste ; raison sophistique, disputeuse, déchirée par l'anarchie des sectes, et destructive, dans son nouveau plan révolutionnaire, des principes antiques et des traditions sacrées.

Chez les Indiens au contraire, l'imagination se montre, d'une manière visible et frappante,

l'élément principal de la science, la poussant secrètement au mysticisme, dont la philosophie de l'Inde lui est redevable. Cette surabondance créatrice d'une imagination vigoureuse et riche de poésie apparaît dans leurs gigantesques constructions, qui ne craignent pas la comparaison avec celles de l'Égypte. Leur poésie même, qui pour la richesse et l'inépuisable variété d'invention qu'elle manifeste, ne le cède en rien à celle des Grecs, s'en approche souvent aussi par la beauté des formes. Et si l'ensemble de leur système mythologique ressemble plutôt à celui de l'Égypte, par ses traits caractéristiques et fondamentaux et par l'enchaînement de tous ses dogmes; d'un autre côté, son vêtement poétique, ses grâces, son genre d'exposition si entraînant et si animé, rappellent sensiblement la mythologie des Grecs. Ainsi donc une tendance si distincte et si tranchée de l'esprit indien, nous autorise à prononcer que l'imagination était chez ce peuple l'élément intellectuel ou la faculté souveraine.

Comme entre les Indiens et les Chinois, il existe entre les Hébreux et les Égyptiens une grande disparité, et dans la tendance propre de leur esprit, et dans la faculté prédominante de leur *moi*; disparité qui revêt une autre forme, et qui touche plus intimement encore au fond du cœur humain. Aussi je me permettrai d'anticiper sur mon sujet, et d'interrompre quelques

instants l'ordre ethnographique que j'ai constamment suivi en traçant successivement et avec toute la fidélité et toute l'exactitude possibles le caractère de chaque nation. Je veux ici et avant d'aller plus loin, dresser, par le rapprochement et le parallèle des quatre grands peuples anciens, qui jouèrent le principal rôle à cette époque primitive de l'humanité, comme un tableau général dans lequel toutes les observations ultérieures puissent rentrer, et qui serve de base et de règle à tout ce qui suit. Ce rapprochement complètera l'intelligence historique de cette première période du monde; et chaque particularité, mise à la place qui lui revient dans l'ensemble, ne pourra que gagner en clarté.

Pour caractériser en quelques mots ou par quelques traits principaux la tendance et l'élément prédominant de l'esprit égyptien, malgré l'insuffisance de ces esquisses rapides et de ces expressions générales, on pourrait se contenter de dire que ce qui distingue essentiellement ce peuple, c'est son intime et profond amour de la science, son entendement actif, qui pénètre ou veut du moins pénétrer même par l'art de la magie, toutes les profondeurs, tous les mystères, et le fond le plus secret de la nature. L'élément scientifique prédominait tellement dans leur esprit et leur civilisation, que l'architecture même se liait chez eux à l'astronomie par des rapports

bien plus intimes que chez aucun autre peuple de l'antiquité. Aussi la plupart de leurs monuments ou de leurs grands ouvrages d'architecture ont-ils un sens entièrement sidéral. Nous avons déjà parlé de la portée mystérieuse et profonde de leurs croyances sur la mort, ou de leurs cérémonies funèbres. Dans les sciences naturelles, dans les mathématiques et l'astronomie, comme dans la médecine, les Egyptiens furent les maîtres des Grecs, dont les plus grands penseurs, tels que Pythagore et Platon, puisèrent en Egypte les principes et le germe de leurs conceptions philosophiques. La même terre qui donna naissance aux hiéroglyphes fut aussi le berceau des mystères, et ne cessa d'être en aucun temps la mère-patrie de cette foule de dogmes mystérieux, les uns vrais, les autres faux. Je me contente pour le moment de ces courtes considérations sur le caractère général de l'Egypte ; d'autres pourront trouver leur place dans la suite de cet ouvrage, lorsqu'il s'agira de compléter et de parachever le tableau de l'esprit égyptien.

Tout est différent chez les Hébreux, qui sous le rapport de la science humaine et de l'art, ne sauraient le disputer aux autres peuples, et n'offrent même avec eux aucun point de comparaison. Le trait saillant et caractéristique de l'esprit des Hébreux, celui qui leur assigne un rang dans l'histoire, c'est spécialement leur volonté,

avec sa tendance si fortement prononcée. Moïse, comme il le dit lui-même, était fort versé dans la science des Egyptiens ; grâce aux soins de la fille de Pharaon, il avait reçu une brillante culture, une éducation toute égyptienne ; ce qui d'après les mœurs et les habitudes du pays, veut dire une éducation toute scientifique. Son nom même, suivant l'opinion de plusieurs écrivains estimables, hébraïsé dans la suite, était originairement égyptien ; car *Mo-uscheh*, comme les Septante l'appellent en grec, signifie aussi en égyptien, *sauvé des eaux*.

Mais ce que nous venons de dire de Moïse, au sujet de la science égyptienne, ne peut s'appliquer au peuple hébreu en général. Son législateur ne trouvant aucunement utile à ses fins toute cette science étrangère, qu'il connaissait à fond, cherchait au contraire à lui en cacher différentes branches. A la vérité, certaines lois mosaïques, et spécialement celles qui, réglant la vie extérieure, le choix des aliments, le régime diététique favorable à la santé, avaient sans doute leur raison et leur principe en partie dans le climat, concordent parfaitement avec des réglemens semblables qui se retrouvent en Egypte ; les anciens législateurs et fondateurs des empires asiatiques, ayant coutume de faire entrer des lois purement médicales dans leur législation, laquelle prévoyait jusqu'aux plus petits accidents

de la vie. Toutefois, chez le législateur hébreu, tous ces réglemens, ces diverses pratiques, renferment un sens plus élevé, et ont une consécration religieuse.

N'allons pas en conclure que Moïse a tout emprunté à l'Égypte, reproche que lui ont adressé tant de censeurs modernes, hommes renfermés dans les étroites idées du présent, et auxquels il est bien difficile de comprendre exactement l'esprit de l'antiquité. Ce serait encore une grossière erreur que d'imaginer et de prétendre qu'il cachait à tout le peuple cette science, fruit de son éducation égyptienne, et qu'il la réservait seulement pour lui et pour quelques uns de ses affidés. Un autre principe d'une nature plus élevée et qu'il ne devait point à l'Égypte brille dans toute la personne, dans toute la conduite de Moïse, soit comme écrivain, soit comme législateur et auteur du gouvernement hébreu, soit enfin comme maître et guide du peuple juif; principe sublime, qui avant d'éclater au dehors avec une force toute divine, se préparait et se développait silencieusement dans son âme, pendant les quarante années qu'il passa au désert, chez Jethro, qualifié à juste titre du nom d'émir, ou de petit prince d'une tribu de pasteurs arabes, qui lui donna pour épouse une de ses sept filles.

Par un choix libre, et par des vues pleines de

sagesse, il ne conserva, des coutumes, des sciences égyptiennes, de tout ce qu'il avait trouvé dans ce pays, que ce qui lui parut le plus avantageux et le plus propre à seconder ses des-seins. Tout ce qui n'allait point à ses fins, ou ce qu'il croyait dangereux, il le rejeta soigneuse-ment, ou le changea essentiellement en y substi-tuant quelque chose de supérieur; et la science secrète des magiciens de l'Égypte ne put rien contre sa vertu divine et miraculeuse, qui n'eut pas de peine à les confondre en présence de leur roi. Ainsi bien loin qu'il soit même humainement répréhensible sur l'usage qu'il fit de la science et de la civilisation égyptienne, toute sa conduite mérite au contraire sous ce rapport la plus haute admiration:

Si d'un côté il nous est permis de supposer que Moïse a si non inventé, du moins réglé et fixé l'alphabet hébreu, comme le premier et le plus grand écrivain de la langue hébraïque, et comme celui qui en posa les fondements et les lois; il est aussi d'un autre côté fort probable qu'il a pu emprunter aux hiéroglyphes égyptiens les vingt-deux lettres hébraïques; attendu que les hiéroglyphes, outre leur sens symbolique, formaient et composaient dès lors un alphabet. Ce qui rend la chose encore plus vraisemblable, c'est que la plupart des lettres de l'hébreu se retrouvent absolument avec les mêmes formes dans

l'alphabet hiéroglyphique, car tout incomplètes que soient nos connaissances sur ce point, et malgré tous les changements que subissent ces caractères symboliques, on en a cependant déjà déchiffré à peu près la dixième partie. Mais pour parler toujours dans notre hypothèse, Moïse ne voulut prendre que ces vingt-deux caractères, laissant de côté tous les autres hiéroglyphes, tous les symboles qui ne pouvaient lui servir; bien plus il écarta soigneusement de sa doctrine et de sa loi, ce symbolisme de la nature, et en défendit l'usage à son peuple avec une sévérité inexorable, prévoyant bien que, si en cette matière il venait à faire la moindre concession à l'esprit de symbolisme, s'il le favorisait tant soit peu, en lui donnant quelque pied, bientôt alors rien ne pourrait l'arrêter; et que son peuple, détourné du chemin qu'il devait suivre et poursuivre, s'égarerait en marchant dans la voie des autres nations infidèles. La suite de l'histoire du peuple hébreu a suffisamment prouvé combien il importait d'écarter de la loi mosaïque tout ce qui pouvait avoir quelque rapport avec le culte des idoles.

Mais quelle est proprement la direction que le législateur, le fondateur du gouvernement des Juifs, et tous les anciens patriarches, firent prendre à l'esprit, au génie et aux facultés morales de ce peuple? Essentiellement différent de

cette science égyptienne, de cet entendement qui scrute les profondeurs les plus secrètes de la nature et cherche à en pénétrer tous les mystères avec le secours de la magie, l'élément qui prédomine ici est la volonté, mais une volonté qui cherche sérieusement et avec amour dans les hauteurs des cieux le Dieu créateur, si élevé au-dessus de toute la nature ; et qui marchant ensuite aux clartés de sa lumière enfin connue, obéit à ses préceptes avec une foi généreuse et une inébranlable fermeté, et s'abandonne à sa conduite paternelle, sans reculer ni devant une mer mugissante, ni devant les sables arides du désert. Ce n'est pas qu'on prétende que le peuple hébreu ait été universellement et toujours pénétré de ces sentiments, ni constamment animé d'un esprit aussi pur. Tant de pages de son histoire déposeraient contre nous, en prouvant que trop souvent il fut infidèle. Mais au fond c'est à un tel perfectionnement de la volonté, que voulaient amener la nation juive, Moïse, et les autres hommes choisis de Dieu, lorsqu'ils lui donnèrent cette première et puissante impulsion, et cette tendance uniforme qui est devenue son caractère distinctif et historique ainsi qu'il est celui des premiers et des plus anciens patriarches, et qu'il se représente dans toutes les saintes écritures de l'ancien Testament.

Mais sans examiner ici les nuances diverses et

les exceptions que peut offrir ce caractère national, signalons toutefois une vérité profondément philosophique, et qui repose aussi, si l'on veut, sur un principe de psychologie : c'est que l'entendement n'est point proprement pour l'homme le moyen de connaître les choses de Dieu ; mais que c'est bien plutôt la volonté, une volonté ardente à poursuivre, de tout l'essor de ses désirs, la lumière de la vérité qui est Dieu même, prompte à s'ouvrir à cette lumière, aussitôt qu'elle est illuminée de ses rayons, docile enfin à répondre à sa voix intérieure et à son divin appel. Oui, nous le répétons, l'entendement, du moins l'entendement seul, n'est point à la rigueur l'organe qui transmet à l'homme la connaissance des vérités divines. L'entendement peut, il est vrai, être saisi et éclairé d'une certaine lumière ; mais si l'entendement n'est point secondé de la volonté, et si celle-ci s'engage dans des voies contraires, alors cette lumière, reflet de connaissances sublimes, s'obscurcit, devient incertaine et vacillante ; ou si elle conserve encore quelque éclat, elle se change en une lueur trompeuse et illusoire.

Sans le concours d'une volonté droite, la lumière de la vérité ne peut être ni pure ni durable, parce que la volonté doit être le principe et le fondement de toute vérité, de toute science, et des magnifiques connaissances qui nous seront

révélées un jour. En d'autres termes, ainsi que le Dieu que nous adorons et reconnaissons comme l'être souverain ; est un Dieu vivant ; de même la vérité, qui est Dieu, est une chose vivante qui ne peut être puisée qu'à la vie, possédée que par la vie, et développée que dans la vie. Dans cette vie présente, dans cette vie terrestre, pendant ces jours de guerre, de ruine, d'angoisses et de troubles, époque que les Indiens regardent comme le quatrième et dernier âge du monde, et qu'ils désignent par le nom de *Kaliyug*, comme le règne du malheur et de la misère ; la voie que l'homme doit tenir pour parvenir à la connaissance de Dieu, à la vérité et à la vie bienheureuse, est une voie d'attente, de patience, de persévérance pendant le combat ; comme une préparation pénible, mais qui s'attache et se cramponne fortement à l'espérance. Le désir ou l'amour est le principe et le fondement de toute science élevée, de toute vraie connaissance sur Dieu. Persévérer dans la poursuite de la vérité et dans la foi, soutenir la lutte de cette vie, c'est déjà avoir parcouru la moitié de la carrière ; mais le but n'est jamais ici-bas pour l'homme qu'un but d'espérance. La voie nécessaire à la préparation de l'homme est longue et difficile ; il n'y marche qu'à petits pas, sans pouvoir, malgré les plus généreux efforts, la franchir tout d'un trait ou l'éviter.

Le dernier degré de perfection et le plein con-

tentement de l'ame consistent dans son union parfaite avec Dieu ; mais Dieu ne se laisse point approcher, atteindre, et mener au gré d'une volonté capricieuse, ni uniquement par l'acte de toutes les facultés de l'intelligence fortement concentrée sur un seul objet, ni encore par une espèce de toute-puissance de la pensée proprement dite ; comme la philosophie de l'Inde l'a imaginé, et comme les philosophes modernes de l'Allemagne ont paru l'entendre. De là vient que le caractère et l'histoire du peuple hébreu ont été si peu compris, si souvent méconnus, parce que les hommes de notre âge, dont la philosophie tend toujours de plus en plus vers l'absolu, et finit par devenir elle-même absolue, quelque direction qu'elle suive, ne peuvent plus se retrouver et se reconnaître à cette époque de préparation et d'attente, à ce développement lent et progressif, qui n'est cependant pas moins nécessaire à l'esprit, pour arriver à une connaissance complète, qu'il n'est indispensable au corps pour atteindre son entier accroissement.

Or, l'existence et l'histoire de la nation juive tombent à cette époque de divine attente, comme un degré de la merveilleuse échelle que l'humanité doit gravir pendant le temps de sa préparation. Toute son existence reposait sur l'espérance, et le point suprême, qui était le centre de sa vie spirituelle, se trouvait reculé bien loin dans

l'avenir. Et c'est en cela surtout que consiste la plus importante différence entre la tradition sacrée des Hébreux et celle des autres peuples de l'Asie. A part les réglemens liturgiques et les préceptes de morale, toujours dans les anciennes archives et dans les livres traditionnels de ces peuples, placés plus près des sources de la révélation primitive que les nations plus jeunes de l'occident civilisé, l'écrivain reporte de préférence ses regards vers un passé dont la gloire lui arrache de pénibles regrets, sur ce que l'univers et l'homme ont perdu. On lit dans ces traditions de l'antique croyance plusieurs descriptions admirables de l'état fortuné du monde, alors que la nature plus belle et plus rapprochée du ciel était visitée et peuplée de génies supérieurs et d'esprits divins; car ce n'était pas seulement le petit jardin d'Eden, mais la création tout entière qui jouissait de cet état d'innocence céleste et de bienheureuse enfance, avant que la haine eût pris possession de l'univers, et que la mort eût été enfantée.

Dans sa révélation, destinée spécialement à la nation juive, Moïse gardant une sage réserve, emprunta fort peu de choses à toute cette multitude de pieux souvenirs si touchants, et à cette collection de traditions antiques; il prit seulement ce qui lui semblait indispensable et absolument nécessaire à l'accomplissement de ses

desseins ou plutôt des vues de Dieu sur son peuple. Et néanmoins ce peu de pages, cette préface symbolique, mais si courte, des livres mosaïques, renferment pour nous dans ces âges reculés, un trésor de vérités profondes, où nous pourrions puiser abondamment des éclaircissements d'une valeur déjà historique, si nous savions en consulter avec simplicité le sens, qui lui-même est si simple. Mais d'ailleurs l'ensemble de ces livres participe en général de la vie et du mode d'existence du peuple hébreu, peuple tout d'avenir et qui tenait presque toujours ses regards fixés sur l'avenir. Or, puisque tous les livres de l'Ecriture sainte, si différents des monuments historiques, des livres sacrés et des traditions primordiales des autres peuples sont prophétiques, et suivant le texte pur et littéral, et dans le sens qu'ils renferment; puisque tous ses écrivains sont prophètes, depuis le premier législateur qui affranchit et sauva du joug égyptien son peuple, si spécialement choisi pour ce seul et unique but, tant par la nature que par la direction habituelle de son esprit, jusqu'au prophète-roi, qui chanta les psaumes, et jusqu'à ce dernier cri de l'espérance et de la promesse retentissant dans le désert; comment refuserait-on d'appeler prophète, dans le sens le plus vrai et le plus élevé du mot, un peuple qui l'a été d'ailleurs et l'est encore historiquement, d'après le rôle éton-

nant qu'il a constamment soutenu dans le monde?

A ces quatre peuples anciens chez lesquels la parole interne, phénomène le plus intime de la conscience, suivit dans ses développements des voies toutes contraires, et dont la tradition et la révélation première n'offrent ni les mêmes formes, ni le même caractère; on peut, afin d'achever ce parallèle si fécond pour la science, ajouter un cinquième peuple, les Perses; nation à la fois conforme et opposée aux quatre autres sous des rapports divers, se rapprochant de celles-ci par ses idées, ses conceptions philosophiques, ou encore par son langage et par le tour de son imagination; ayant au contraire avec celles-là un point de contact social et politique; tellement qu'elle semble tenir un milieu entre toutes les autres. Les Perses forment dans l'histoire ancienne la transition de la première période du monde à la seconde, qu'ils ouvrent en donnant naissance à l'esprit de conquêtes proprement dit; habitude qui, transmise par eux aux Grecs, puis aux Romains, se perpétue de génération en génération, à travers les âges, comme un principe interne de destruction et de mort, comme un mal sans cesse engendré de lui-même, et dévorant l'humanité avec une fureur toujours renaissante; habitude du reste devenue héréditaire parmi les peuples, et qui

reparaît en son temps dans l'histoire moderne.

Mais considérés sous le point de vue moral et relativement à leur religion ou à leurs croyances sacrées, les Perses rentrent tout-à-fait dans notre première catégorie des quatre peuples les plus anciens de l'époque primitive ; et ne peuvent même être comparés à d'autres ; car sous ce rapport ils diffèrent tellement des Phéniciens et des Grecs, qu'on ne peut trouver entre eux aucun terme de comparaison ; et tout parallèle établi entre des objets d'une nature si différente, ne peut présenter aucun résultat utile. Ils tiennent beaucoup des Indiens par leur langue, par leur poésie et par leurs traditions poétiques. Leurs vastes conquêtes qu'ils poussèrent jusque dans l'Asie centrale, les provinces qu'ils y fondèrent, les mirent en rapport avec l'*empire céleste* des Chinois, sur les confins de cet orient si complètement isolé du monde occidental. Les démêlés politiques qu'ils eurent avec l'Égypte ne finirent que par l'asservissement de celle-ci. Leurs traditions sacrées s'accordent avec les doctrines religieuses des Hébreux, mieux que celles de tous les autres peuples. Ils s'en rapprochent aussi davantage par leurs idées sur Dieu, et sur les choses divines.

En effet, ils avaient une doctrine et des croyances sinon tout-à-fait conformes, du moins très ressemblantes à celles des Juifs, sur

le roi du ciel, père de l'éternelle lumière et de la région si pure où elle réside ; sur la parole incréée qui a fait toutes choses, sur les sept puissants esprits prosternés devant le trône de la lumière et de la toute-puissance ; sur la splendeur des armées célestes qui l'entourent, enfin sur l'origine du mal et la puissance du prince des ténèbres, chef des esprits rebelles, ennemis de tout bien. Qu'à tout ceci il pût se mêler et qu'il se soit effectivement mêlé certaines idées, jugées comme fausses par les Hébreux autrefois, et par nous aujourd'hui, cela se conçoit, mais ne détruit en rien l'étroite parenté historique dont il s'agit ici.

On ne saurait disconvenir du moins que Cyrus et la nation des Perses, annoncés et caractérisés d'une manière si remarquable dans les livres historiques de l'ancien Testament, se distinguent d'une manière frappante du reste des peuples païens. On ne peut même les ranger proprement parmi ceux-ci, car l'horreur et l'éloignement que leur inspiraient par exemple l'idolâtrie et le *fétichisme* des Egyptiens étaient plus prononcés, et se manifestèrent plus distinctement chez eux par les actes de leur vie politique, que chez la nation juive. Leur domination en Egypte fut un temps de véritable persécution religieuse ; et sous Cambyse, ils dressèrent contre le culte Egyptien un plan de destruction systématique.

De même dans son expédition contre la Grèce, Xercès détruisit partout les temples, pour consacrer à leur place des chapelles au feu. On ne saurait en douter, les conquêtes des Perses se mêlaient, du moins généralement et dans le principe, à des idées religieuses; et c'est un fait qu'il ne faut pas oublier pour bien suivre la marche de ces événements, et pour entrer dans les vues et dans le véritable esprit de ces grandes commotions qui ébranlaient le monde.

Au sujet de l'adoration du feu, on ne doit point accuser les anciens Perses d'avoir divinisé les éléments, ou leur supposer le culte de la nature sensible. Dans leur religion toute spirituelle, le feu terrestre et le sacrifice n'étaient que le signe ou le mémorial de la prière, et d'une force supra-sensible et divine, dont ils étaient moins sévères que les Hébreux à rejeter tout symbole; quoique l'emblème ait toujours eu chez eux un autre caractère que dans le paganisme symbolique de l'Inde et de l'Egypte. Cette noblesse et cette dignité qui distinguent les mœurs et la vie des premiers Perses; cet amour fort et puissant de la nature qui en fait le fond, offrent à l'imagination quelque chose d'attrayant et de gracieux.

Voudrait-on, de ces remarques si courtes et si insuffisantes, tirer une conclusion générale, et propre au but que nous nous proposons en cet

ouvrage ? Elle pourrait être conçue en ces termes : que si un poétique souvenir du paradis suffisait à l'homme pour remplir ses hautes destinées ; que si le sentiment lumineux et le pur enthousiasme qu'inspire la contemplation de la nature pouvaient à eux seuls ouvrir les portes de l'éternelle lumière ; et déployer à l'œil mortel la magnificence de la cour céleste et des armées angéliques ; si ce but était la seule chose nécessaire à l'homme, ou sa première et dernière nécessité ; et s'il était et pouvait être conforme aux vues de la Providence, d'établir et d'étendre dans l'univers le règne éternel de la pure lumière, à l'aide de ce brûlant enthousiasme de la gloire militaire, de cette générosité morale, et de cette haute vaillance d'une noblesse chevaleresque, telle qu'était alors la noblesse persanne, les Perses sans doute mériteraient la préférence, et auraient droit de se placer en tête des quatre autres peuples asiatiques, quoique ceux-ci soient plus rapprochés des sources de la tradition et de la révélation primitive.

Mais il n'en est point ainsi. La voie de la persévérance pendant la longue attente et l'interminable lutte de cette vie, toute de préparation, est pour l'homme la voie directe, l'unique voie du salut, la seule que le doigt de Dieu lui ait visiblement tracée. De là nous concevons sans peine pourquoi ni les Perses,

nation si généreuse et ayant sur l'univers des vues si élevées, ni les Égyptiens, du reste si savants, et initiés à tous les mystères de la nature et de la science de leur temps, ne furent point cependant le peuple choisi ; pourquoi ce fut au contraire la nation presque imperceptible des Juifs, malgré son infériorité politique et son peu de puissance temporelle ; de sorte qu'elle sert de passage et de point de liaison entre la révélation primitive, et l'entier développement de la lumière resplendissante, aux temps modernes, et qu'elle est destinée à être le ministre ou pour mieux dire le porteur des volontés divines, et à tenir le fil des traditions et des promesses sacrées, depuis l'origine du genre humain jusqu'à la fin des siècles ; pendant que l'illustre nation des Perses, déchue de la connaissance pure de la vérité et des hautes notions qu'elle avait anciennement sur les choses de Dieu, s'est abaissée jusqu'aux superstitions antichrétiennes du mahométisme ; et que le peuple intelligent de l'Égypte est entièrement éteint ou réduit à une petite communauté chrétienne qui conserve un faible reste de l'antique langage.

A la suite de ce coup d'œil général des directions diverses et des voies contraires, dans lesquelles se jeta et se partagea dès l'origine l'esprit humain ; après ce parallèle des cinq principaux peuples, que nous venons d'établir, comme le

centre et la base de la première période du monde, en le resserrant et le formulant toutefois dans une idée simple et précise ; il nous faut encore retoucher et étendre ce tableau, et finir de caractériser certaines nations, en ajoutant quelques traits essentiels que nous avons omis ; avant de passer, avec les Perses, à l'examen de la seconde période antique, qui désormais beaucoup plus rapprochée de nous et plus intelligible se développe à nos regards avec plus de lumière et de clarté.

Lorsqu'on cherche la première origine du paganisme, on peut s'adresser à l'Inde ; mais il ne doit pas être question de la Chine, dont l'antique et primitive religion toute patriarcale rendait un culte pur à la divinité. Ce ne fut que plus tard, et lorsque la secte de Tao-ssé, en propageant le rationalisme et en le rendant universel, eut suscité sous le règne puissant et glorieux du premier empereur absolu, une révolution qui battait en ruine les institutions religieuses, morales et politiques de cet empire, que bientôt alors le vrai paganisme et le culte de dieux étrangers s'introduisirent avec la religion indienne de Boudd'ha. Ce renversement du vieil édifice social, de l'antique croyance et de l'ancien système graphique, toutes choses inséparablement unies chez les Chinois, était évidemment une révolution dans les idées, dans les principes

et dans l'opinion publique. La persécution et le supplice d'une foule de lettrés, la destruction par le feu de tous les livres qui existaient alors, étant autant de coups portés exclusivement contre l'école de Confut-zée, attachée fortement à l'ancien ordre moral et politique; ce n'est point une conjecture arbitraire ou hasardée, que d'attribuer une grande part à cette révolution violente, et à ce bouleversement d'idées, à la secte ennemie et rationaliste de Tao-ssé, que doit avoir aussi favorisée le premier prince absolu, Shihoaugi. Quoique son règne ait brillé à l'extérieur, et par la construction de la grande muraille, et par les colonies chinoises qu'il établit dans le Japon, vu le despotisme de sa volonté; il n'était au fond rien moins qu'un révolutionnaire; en sorte que, malgré l'énorme distance des temps et des lieux, la grande catastrophe survenue dans l'empire chinois, il y a tantôt deux mille ans, nous offre, en tenant compte sans doute de la diversité des mœurs et des formes, certains traits d'analogie et de ressemblance avec celle que notre siècle a vue et ressentie.

Mais pour lever les contradictions qui semblent nous jouer ici et nous ballotter, lorsque d'un côté nous voyons citer avec éloge le culte pur et patriarcal des Chinois; leur état social proportionnellement très civilisé dès une si haute antiquité, leurs sciences, leurs arts et leur

industrie si développés et si avancés, quoique la décadence les eût déjà atteints ; et que d'un autre côté nous rencontrons certains passages ayant trait à la rudesse, aux commencements faibles et incertains, à la pauvreté tant de leurs premières conceptions philosophiques et symboliques, que de leur ancien système graphique, et des principes élémentaires sur lesquels il se fonde ; il suffit alors d'ajouter que dans le vaste pays de la Chine, comme chez plusieurs autres peuples policés, l'histoire nous montre derrière la race souveraine qui appartient par sa civilisation aux temps historiques, une autre race indigène, inculte, ou du moins très sauvage, et d'un développement intellectuel moins avancé. Établie dans plusieurs provinces sous le nom historique et spécial de Miao, qui désigne sa qualité de race primitive et indigène et tout à la fois de race moins civilisée, elle s'est conservée jusque dans les temps modernes.

Généralement la critique historique s'accorde à reconnaître dans l'antique période comme deux souches de peuples appartenant à des races plus ou moins anciennes, de la même manière que le géologue trouve à la superficie de la terre deux sortes de gangues, formées aussi à deux époques bien distinctes. Ainsi dans la Chine le peuple nouveau venu, tout en jetant proprement les bases et les premiers fonde-

ments de l'état et du gouvernement chinois, en devenant par sa culture plus avancée la source de la civilisation de la société chinoise, adopta encore jusqu'à un certain point les mœurs et les habitudes, le langage et peut-être aussi l'écriture symbolique de l'autre peuple à demi sauvage; comme le firent en partie les européens, lorsqu'ils voulurent civiliser et régénérer par une éducation meilleure les Mexicains et d'autres peuplades également tombées au dernier degré de la barbarie; comme ils devraient le faire de nouveau dans des circonstances semblables, pour réussir et voir leurs intentions louables couronnées d'un heureux succès.

Ramenés constamment vers le nord-ouest et vers la province *Schensi*, s'il ne nous faut remonter au-delà lorsqu'il s'agit de l'origine de la nation chinoise et de sa civilisation, nous avons en cela une nouvelle preuve, confirmée d'ailleurs par tant de témoignages authentiques, que ce vaste plateau situé au centre de l'Asie occidentale fut originairement le point de départ de toute la civilisation asiatique. Que d'un autre côté la partie septentrionale des monts *Himalaya*, et la contrée ultérieure située pareillement au nord ait été, ainsi que nous l'avons précédemment remarqué, suivant le témoignage du pays, le berceau de la tradition indienne et de la première culture de l'esprit

humain, c'est ce que confirment encore ces grandes ruines, et ces grottes ou ces temples immenses, taillés dans le roc, près de l'ancienne et célèbre ville de Bamyan. Bien que cette ville ne soit pas dans l'Inde, mais plus au nord, dans le Hindukuh, à peu près vers Caboul; cependant ses ruines ont absolument le style et le faire de l'architecture indienne proprement dite, et rappellent parfaitement ces œuvres colossales et symboliques qu'on retrouve en si grand nombre dans l'Inde; telles que ces constructions gigantesques d'Ellore, au milieu de la province méridionale de Dekhan, celles de l'île Salsette et Elephantine; non loin de Bombay et de l'île de Ceylan, ou encore celles de Mavalipurau, sur la côte même où se trouve Madras.

Ce sont tous d'immenses temples avec leurs portiques, ou construits dans les cavernes des montagnes, ou taillés dans le roc vif, étagés le plus souvent les uns sur les autres, ou rangés sur une file, avec des bâtiments spécialement destinés aux brahmines, ou aux troupes de pèlerins; temples d'une telle dimension qu'ils occupent un demi-mille et plus, tant en longueur qu'en largeur. Aussi servent-ils de but à de véritables pèlerinages, où jusqu'à cent mille pèlerins affluent de toutes les contrées de l'Inde; que dis-je? chose incroyable; un écrivain anglais, qui parle comme témoin oculaire, en porte le nombre

dans sa relation à deux millions et demi. Outre les statues colossales des dieux, et les images des animaux sacrés, au nombre desquels il faut compter l'éléphant et le naudi, nom que porte le taureau consacré à Shiva, les parvis de ces temples sont encore couverts d'une multitude de figures sculptées, représentant diverses scènes de la mythologie indienne.

Les bosses de ces sculptures ressortent tellement, qu'on les dirait suspendues par le dos à la muraille, et leur nombre est si extraordinaire que, dans les ruines de Bamyan, il se monte à douze mille. Encore n'a-t-on pas pu en faire un compte exact, vu l'épaisseur des forêts qui entourent ces tristes décombres, et qui devenues la retraite des tigres et des serpents, en rendent l'approche dangereuse. Plusieurs des statues de Bamyan, aux formes gigantesques, ont été mutilées par les mahométans, dont les corps d'armées ou de simples détachements, que le hasard amène dans les environs, ne se retirent jamais sans avoir braqué des canons contre les figures maudites des dieux de la mythologie indienne.

Quant à l'architecture indienne, elle se donne carrière et déploie principalement ses ressources dans les innombrables ornements et dans la belle exécution des colonnes, dont les rangs alignés comme une forêt, et pressés souvent en gerbes, servent d'appui à la lourde masse du rocher.

Malgré la variété d'invention qui distingue cette architecture, et que présentent les temples construits dans les grottes et les montagnes cavernes, ou taillés dans le roc vif, on y remarque cependant un goût prédominant pour la forme pyramidale ; en même temps que l'art des voûtes y semble presque inconnu, y paraît du moins peu développé. On rencontre aussi dans l'Inde des constructions de murs, formés de l'assemblage d'énormes blocs de pierres ou de quartiers de roches grossièrement travaillés, et semblables aux anciennes murailles cyclopéennes. Les magnifiques ouvrages des Anglais sur ce sujet rendront tout ceci plus intelligible au lecteur curieux des arts de cette contrée ; et l'on peut difficilement, sans ce secours, et par une simple narration descriptive, connaître parfaitement la nature et le caractère propre d'une architecture semblable.

Il est d'autant plus malaisé de parler de l'histoire politique des Indiens, qu'ils ont à peine une histoire proprement dite, et des ouvrages historiques dans le sens que nous l'entendons. Liée à la mythologie et presque confondue avec elle, l'histoire chez eux se trouve éparse, et dans leurs vieux mythes poétiques, spécialement dans leurs deux poèmes nationaux historico-épiques, le Ramayan et le Mahabharat ; et dans les dix-huit Puranas, comme aussi dans le recueil clas-

sique, moitié mythologique et moitié historique de leurs légendes populaires; et encore un peu dans les traditions de quelques dynasties ou provinces; ouvrages qui non-seulement mêlent la mythologie à l'histoire, mais qui le plus souvent sont encore des traités de philosophie et de théologie.

Ainsi d'un côté, l'histoire moderne de l'Inde, généralement plus authentique depuis la première conquête des mahométans, l'an 1000 de notre ère, est sans intérêt pour la question générale et le point historique qui nous occupent en ce moment, puisqu'elle ne traite pas directement de la civilisation indienne, et qu'elle ne donne à ce sujet aucun éclaircissement complet; et d'un autre côté, la vieille histoire de l'époque antique est le plus souvent fabuleuse; elle est au moins, pour me servir d'expressions plus modérées et plus justes à la fois, pleine de traditions mythologiques; de sorte que ce ne serait pas un travail médiocre que de dégager l'histoire pure et véritable de tous ces mythes et de ces traditions qui l'enveloppent et la travestissent: d'ailleurs cette œuvre n'a pas été jusqu'ici tentée par une critique assez habile et suffisamment exercée.

La chronologie indienne a cela de commun avec l'histoire, sa sœur comme science, qu'elle est, quant à l'époque antique, complètement fa-

buleuse, et souvent pour les temps modernes, douteuse et incertaine. L'évaluation de la durée des trois premières périodes du monde, et le nombre d'années qu'on assigne à chacune d'elles, doivent être plutôt entendus dans un sens purement astronomique, sans pouvoir servir de règle à la critique historique. Seulement la quatrième période qui, dans le livre nommé *Kaliyug*, comprend ces derniers temps, règne d'extrême infortune et d'universelle misère, peut en quelque sorte être considérée comme une époque historique, dont ce livre fait monter la durée à quarante siècles, et qui a commencé à peu près 1000 ans avant notre ère. Quant à la marche ultérieure de l'humanité et à sa fin, comme sur le caractère qu'elle doit avoir relativement à l'histoire universelle, les Indiens n'ont qu'une opinion bien simple; ils croient que d'abord de grands malheurs affligèrent le genre humain, mais que plus tard les temps deviendront meilleurs.

L'époque proprement historique à laquelle les données chronologiques commencent à devenir plus positives, et qui sert ordinairement de point de départ à leur histoire, est celle du roi *Vikramaditya*, qui gouvernait la partie civilisée de l'Inde, un peu avant Auguste, empereur du monde occidental, environ soixante ans avant notre ère. C'est à la cour de ce souverain

que vivaient les savants et les poètes les plus célèbres de cette seconde époque de la civilisation indienne, entre autres *Kalidas*, dont le beau poème dramatique, *Sacontala*, est parvenu à notre connaissance par des traductions en anglais et en allemand. L'âge où fleurissaient véritablement la littérature et la poésie modernes de l'Inde, l'âge dont *Kalidas* est un des premiers ornements, tombe au siècle de Vikramaditya. L'ancienne poésie indienne, spécialement les deux grands poèmes épiques déjà nommés ci-dessus, appartiennent à l'époque antique des temps primitifs et fabuleux, en tant du moins qu'on recule l'existence de leurs auteurs jusqu'alors, et qu'ils sont eux-mêmes des personnages en quelque sorte fabuleux. Toutefois on doit faire observer ici que, de ces productions épiques de l'antiquité, à descendre jusqu'à Kalidas et aux poètes ses contemporains, il existe, je ne dis pas seulement dans le style et la partie technique des vers, mais dans la langue même, une énorme différence et une disproportion non moins grande qu'entre Homère et Théocrite, ou les autres poètes *idylliques* de la Grèce.

Le plus ancien des deux poèmes épiques de l'Inde est le *Ramayana*, attribué à *Valmiki*, qui chante *Rama*, son amour pour la belle princesse *Sita*, et sa conquête de Lanka, aujourd'hui l'île de Ceylan. Quoique les vieilles traditions du pays

parlent sans cesse de héros victorieux et de monarques étendant au loin leur puissance; cependant il paraît que, même dans le temps dont nous venons de parler, l'Inde n'était point réunie en une seule et vaste monarchie, mais qu'elle était au contraire partagée en plusieurs principautés, comme au temps moderne, avant l'invasion étrangère; ce qui ne sert qu'à mieux confirmer que cet état politique a été en général le plus ordinaire.

Le recueil le plus complet de la vieille histoire mythologique des Indiens se trouve dans l'autre grande épopée du *Mohabharat*, dont l'auteur ou plutôt l'ordonnateur est Vyasa, qui fut aussi fondateur du *Védanta*, système philosophique le plus répandu et le plus estimé. Ceci nous conduit à l'examen d'une autre propriété remarquable et caractéristique de la littérature et de l'esprit philosophique des Indiens, qui s'éloigne et diffère beaucoup de la marche ordinaire et du rapport réciproque de la philosophie et de la poésie chez d'autres peuples, et nommément chez les Grecs; je veux parler de l'étroite union entre la poésie et la philosophie des Indiens. Plusieurs de leurs anciens livres philosophiques sont écrits en vers, bien qu'il ne leur manque d'ailleurs aucun des avantages d'une analyse logique et d'un développement dialectique. Leurs grands ouvrages anciens, d'une poésie si belle et d'une

exposition si ravissante, sont partout pénétrés et comme tissés d'un sens profondément philosophique. Aussi chez ce peuple, l'histoire de la métaphysique remonte-t-elle aux âges mythologiques, du moins relativement aux auteurs auxquels on attribue l'invention des principaux systèmes; bien que les commentaires qui les accompagnent appartiennent à des temps plus modernes et déjà plus historiques. Le Mahabharat contient donc, sous la forme d'épisode, un poème didactique de philosophie, ou plutôt un entretien entre les héros et les personnages mythologiques de ce poème connu en Europe sous le nom de Bhagavadgita, et qui a rencontré en Allemagne, dans MM. A. W. Schlegel et W. de Humboldt, deux excellents orientalistes, soit pour l'édition du texte pur samscrit, soit pour la traduction allemande. Les principes de la philosophie du Védanta y sont développés tout au long, et il peut en même temps servir comme d'abrégé du mysticisme indien vers lequel toute cette philosophie indienne tendait en dernier résultat, ainsi que l'esprit indien lui-même en général, comme certains traits remarquables et *distinctifs* nous l'ont prouvé précédemment.

Pour atteindre le but que nous nous proposons, et pour assigner exactement à l'esprit indien le rang qu'il occupe dans l'ensemble de la première époque antique, il est moins urgent et

moins nécessaire de donner une analyse et une critique détaillée de toutes les beautés artistiques de sa poésie extérieurement si riche, que de tracer en grand et de parcourir le tableau de sa philosophie : nous allons donc l'exposer maintenant avec ses traits essentiels, et suivant ses divers systèmes.

LEÇON VI.

Philosophie de l'Inde. — Le Sankhya et l'Yogha. — Le Nyaya.

— Le Védanta dont la première partie, le Mimansa, n'est que l'exégèse. — Tendance mystique de la philosophie indienne. — Beautés de la langue indienne. — Construction d'une pyramide des langues, composée de trois étages principaux. — Langues comprises dans chacun de ces étages. — Ni l'hébreu, ni aucune langue connue n'est la langue du premier homme. — Classification des religions païennes, non pas d'après les objets de leur culte, mais d'après la différence dans le sacrifice. — Du gouvernement particulier aux Hébreux, et de son régime théocratique. — De la table mosaïque des peuples.

Dans le tableau de la science et de l'état intellectuel de l'humanité à l'époque antique, la philosophie des Indiens, avec son caractère propre, sa tendance particulière, et la place qu'elle occupe dans la suite du développement de l'ancien esprit asiatique, offre un intérêt plus haut peut-être que leur poésie, malgré ses beautés si attrayantes pour l'imagination : bien que cette philosophie se trouve souvent tissue et mêlée de fictions poétiques, ce qu'on doit attribuer à l'irrésistible propension de la nature in-

dienne vers le mysticisme. Afin d'en donner de suite une idée nette et exacte, et d'embrasser d'une seule vue tout son ensemble, je commencerai par faire remarquer qu'entre les six systèmes indiens, cités ordinairement et avec raison comme les plus remarquables, et dont ceux-là mêmes qui s'éloignent de la philosophie des Védas ne peuvent cependant être considérés comme entièrement répréhensibles, puisqu'ils restent, sous certains rapports, orthodoxes, deux systèmes se tiennent toujours enchaînés l'un à l'autre; tellement que, dans ces espèces de couples philosophiques, le premier est le commencement du second, qui ne fait que tirer et étendre les conséquences des principes posés dans le précédent, ou qui présente une transformation menant vers un autre but plus élevé.

Ainsi la pensée et l'esprit indiens n'ont réellement suivi que trois sortes de voies ou de directions dans ces divers systèmes dérivant l'un de l'autre, et formant tous ensemble le corps de leur philosophie. Et pour qu'on s'en fasse dès l'abord une idée générale, mais suffisamment claire, j'ajouterai une observation : c'est que le premier de ces différents systèmes philosophiques de l'Inde part de la nature, et que le second au contraire part de la pensée ou de l'acte le

plus intime de l'intelligence, autrement du *moi* pensant; tandis que le troisième repose en entier sur la révélation contenue dans les Védas.

La théorie philosophique, dont la nature est le point de départ, et qui est probablement une des plus anciennes, s'appelle *Sankhya*, nom qui signifie philosophie des *nombres*. Toutefois il ne faut pas entendre ce mot dans le sens de la philosophie de Pythagore, où les nombres sont les principes des choses; idée que l'on trouve reproduite presque sous les mêmes formes dans l'*Yking* des Chinois, qui donne les huit *kooua* avec leurs traits symboliques pour le fondement de toute réalité. — Le système indien n'est ainsi appelé que parce que les principes de toute chose et de toute existence y sont énumérés par ordre; au nombre de vingt-quatre ou vingt-cinq. En tête de ces premiers principes est placée la nature, tandis que la raison, non pas seulement la raison humaine, mais la raison universelle et infinie ou l'intelligence, n'est qu'au second rang; de sorte que ce système peut-être considéré comme une philosophie pure et simple de la nature, d'où vient que quelques écrivains indiens l'ont accusé d'athéisme; reproche que semble approuver de son côté le savant anglais Colebroocke, aux mémoires et aux rapports duquel nous devons les renseignements les plus

positifs que nous ayons encore sur la partie philosophique de la science de l'Inde.

Il ne faut pas croire pour cela que ce soit un matérialisme grossier, niant et Dieu et tout principe divin. Les doutes de cette philosophie, d'après les mémoires que je viens de citer, sont plutôt dirigés contre l'acte de la création que contre Dieu. En effet, ils portent sur le motif que le grand Être ou l'Esprit infini avec sa suprême perfection pourrait avoir eu de créer le monde extérieur; et l'on s'y demande comment cet acte de création est possible et imaginable. Ainsi ce serait plutôt ce que la science d'aujourd'hui appelle avec assez de raison dans son langage un système de dualisme complet, système qui imagine et pose deux principes co-existants et indépendants l'un de l'autre : d'un côté la nature avec sa force à elle, qu'elle tire et reproduit éternellement d'elle-même; de l'autre l'éternelle vérité, l'Être souverain, ou l'Esprit infini. Les philosophes de l'Inde étaient tellement disposés à ne voir dans le monde extérieur et sensible que le produit de l'illusion ou un phénomène passager, sans réalité, qu'il est très facile de concevoir comment ils ne savaient point lier à leurs idées mystiques sur la toute perfection de l'Être souverain et de l'Esprit éternel, la création de ce monde que les expé-

riences des sens tendent à faire regarder comme réel, mais qui n'était pour eux qu'un monde de ténèbres, ou tout au plus, dans un degré un peu plus élevé, qu'un état mitoyen d'illusoire apparence; puisque dans l'ordre moral ils ne concevaient et ne plaçaient habituellement l'idée de la perfection suprême que dans un état de repos absolu, et non dans les diverses manifestations de la force active.

Quelques erreurs grossières que renferme le dualisme, il y a cependant une différence immense entre nier la réalité de la création, repousser l'idée de sa possibilité, ou même ne pas la concevoir avec justesse, et rejeter l'existence de Dieu, la nier à la façon de l'athée; ce qui n'est proprement jamais arrivé à ces philosophes. Ce n'est pas que, d'un autre côté, dans ses applications morales, l'idée d'une force libre et élémentaire de la nature ou la croyance à l'éternité du monde, ne paraisse une erreur aussi grave que l'athéisme; mais ici, sous le point de vue scientifique; nous devons faire une soigneuse distinction, et ne pas aller placer cet ancien dualisme sur la même ligne que l'atomisme, doctrine athée, sophistique, et grossièrement matérialiste, ou le classer avec les sectes rationalistes et proprement dialecticiennes qui se produisirent plus tard.

Les rapports et les mémoires des orientalistes,

qui étudient dans ses sources ce théâtre si peu connu du premier développement de l'esprit humain, tout précieux qu'ils soient en eux-mêmes, sont néanmoins encore insuffisants; et il faudrait avant tout un esprit souple à manier la pensée philosophique, pour apprécier et approfondir le vrai sens spéculatif de ces anciens systèmes, la marche générale de leur ensemble, leur tendance secrète, leur nature ou leur originalité propre.

Afin de montrer maintenant comment la philosophie de l'Inde, quelque point de départ qu'elle ait pris, dans quelque voie plus ou moins écartée de sa route habituelle, plus ou moins compliquée et tortueuse qu'elle se soit engagée, sait se retourner tout-à-coup pour suivre la direction distinctive et le but final de toutes les conceptions philosophiques de ce pays. Je citerai en exemple la seconde partie du *Sankhya* nommée *Yogha*, basée sur un tout autre principe, lequel, changeant complètement et battant en ruine la première partie de cette doctrine fondée sur le principe libre inhérent à la nature, y substitue la théorie développée du mysticisme, vers quoi nous sommes constamment rappelés, en étudiant la marche historique de l'état intellectuel de l'Inde.

Suivant cette doctrine, la perfection, terme de tous les efforts humains, est cet état contempla-

tif de l'ame abîmée dans l'unique pensée de la divinité ; cet affranchissement absolu de toute pensée et de toute affection, ou encore cette solitude que crée en nous la force d'une volonté inébranlable et entièrement concentrée sur un seul point, en nous isolant de la vie extérieure et même en partie de la vie intérieure, et qui, selon les Indiens, produit et dispense une merveilleuse lumière et une force surhumaine. Le mot même d'*yogha* désigne cette union parfaite de tout notre être et de toutes nos pensées avec Dieu ; union qui opère la délivrance de l'ame, en ce sens qu'elle la préserve de l'état désastreux de la métempsycose, unique et dernière fin que se propose la philosophie de l'Inde. Le nom indien d'*ioghui* est dérivé du mot et de l'idée qui servent à désigner ce système philosophique. L'*ioghui* est un solitaire, un pénitent qui, plongé dans les contemplations mystiques, reste quelquefois des années entières immobile à la même place. Afin de présenter une image vivante de ce phénomène si étrange pour nous, et que nous tenons comme incroyable et presque comme impossible, quoique de nombreux témoins oculaires nous l'aient attesté, j'emprunterai au poète Kalidas la peinture animée ou plutôt *horriblement belle*, comme l'appelle un écrivain allemand, qu'il nous fait dans la *Sacotala* de l'état d'un *ioghui*.

Le roi *Dushmanta* demande au conducteur du char de l'*Indra* où est la sainte retraite de celui qu'il cherche ; à quoi l'autre répond : « Va » plus loin que ce bois sacré, là même où tu » vois un pieux ioghui, à la chevelure épaisse et » hérissée, se tenir immobile, les yeux fixés sur » le disque du soleil ; considère-le : son corps » est à moitié couvert de l'argile que les *termites* » déposent ; une peau de serpent lui tient lieu » de ceinture sacerdotale, et entoure à demi ses » reins ; des plantes touffues et noueuses s'entrelacent à son cou, et des nids d'oiseaux » couvrent ses épaules. »

On ne doit point prendre ceci pour une exagération poétique, ou pour un caprice de l'imagination ; trop de témoins oculaires déposent de ce fait et le racontent dans des termes tout-à-fait semblables. Aux trois premiers siècles du christianisme, dans ces temps de miraculeuses visions et de vertus surnaturelles, nous voyons quelque chose de semblable dans Siméon stylite ou le saint de la colonne, que les écrivains chrétiens ne citent nullement comme un modèle à imiter, mais plutôt comme une exception extraordinaire et permise une seule fois, pour un motif tout particulier. Les forêts, les solitudes de l'Inde, et surtout les alentours des lieux consacrés aux pèlerinages dont nous avons parlé, sont peuplés de plusieurs centaines de ces hommes étonnants,

phénomènes du plus haut degré d'absorption et d'aberration mentale. Ils n'étaient point inconnus aux Grecs, qui les avaient fait entrer sous le nom de gymnosophistes dans leurs merveilleuses descriptions de l'Inde. Autrefois on eût refusé de croire ce fait, en niant sa possibilité ; mais le doute n'est plus permis lorsque tant de preuves et de témoignages historiques en constatent et en assurent la réalité. D'ailleurs aujourd'hui que l'étonnante souplesse de l'organisation humaine nous est un peu mieux connue, ainsi que les forces étonnantes qui sommeillent cachées en elle, nous nous garderons de rien décider ou juger brusquement et à la légère sur des phénomènes de cette sorte. Un pareil état n'est que l'exaltation magique du *moi* intellectuel, produite par la force de la volonté puissamment concentrée sur un seul et même point ; état qui, poussé aussi loin et tendu outre mesure, pourrait aisément conduire, non pas dans un sens métaphorique, mais dans un sens propre et réel, à l'anéantissement complet de ce *moi*, au renversement de l'intelligence, et, qui plus est, à l'altération du cerveau. Si donc, d'une part, cette puissance de la volonté fixée avec tant de persévérance sur un objet purement intellectuel doit exciter notre étonnement, de l'autre, c'est avec une tristesse profonde que nous la voyons

se consumer d'une manière aussi déplorable sur une idée fausse et vaine.

Essentiellement différent des deux philosophies qui viennent de nous occuper, le second système de la philosophie indienne ne part point de la nature ; il part du principe de la pensée, de l'acte premier de l'intelligence ou du *moi* pensant. C'est le *Nyaya* dont l'inventeur ou auteur est *Gotama* que les premiers orientalistes, et particulièrement Taylor, dans le *Prabodhléchan-drodaya**, p. 116, confondent avec le chef de la secte des boudd'histes, parce qu'ils portaient tous les deux le même nom ; mais une critique plus exacte les a distingués comme deux personnages divers ; et même Colebrooke prétend trouver dans le Sankhya plus de ressemblance et d'analogie avec le boudd'hisme, que dans le *Nyaya*.

La seconde partie de cette philosophie, qui procède de l'acte de l'intelligence, développe successivement ce principe de la pensée dans la théorie des individualités, des distinctions, des différences et autres divisions secondaires ; de sorte qu'elle embrasse tout ce que les Grecs comprenaient sous le nom de logique ou de dialectique, et en partie ce que nous classons encore sous le même titre. Une multitude d'écrits et de

* Lever de la lune, de la conception intérieure (N. de l'A.).

commentaires ont été consacrés uniquement à l'interprétation et aux développements détaillés de ces idées, de ce sujet, que les Indiens ont exposé et traité à part, en quelque sorte avec la même étendue que les Grecs, et d'une manière presque aussi complète. A l'exemple des Indiens, ce savant anglais, le premier, le seul encore jusqu'aujourd'hui qui ait étudié leur philosophie dans les sources, a donné tous ses soins et une attention spéciale à la seconde partie du *Nyaya*, dont la théorie logique nous offrirait une preuve nouvelle de la richesse intellectuelle de l'Inde et de la variété de ses développements, si cette étude rentrait directement et immédiatement dans le but que nous nous proposons dans cet ouvrage.

Colebrooke nous fait encore observer que cette philosophie, dans ses doctrines fondamentales, ne se borne pas à une simple logique dans le sens ordinaire du mot; mais qu'elle est plutôt une métaphysique de toute la science logique. Sur ce point comme sur tout l'ensemble, j'aurais été fort curieux de voir l'idée générale du système exposée avec plus de précision dans quelques extraits originaux et authentiques, et d'y retrouver les raisons qui ont ainsi fait juger de son caractère distinctif, en même temps que les traits de ressemblance qu'il offre avec les autres systèmes et particulièrement avec la philosophie

des bouddhistes. Bien qu'il soit reconnu et certifié historiquement que la doctrine de Bouddha est née d'un système erroné de la philosophie indienne ; cependant le point de sa filiation est loin d'être indiqué d'une manière suffisamment claire et précise, dans les systèmes et les sources qu'on a consultés. Ce qui est certain seulement, c'est qu'il ne peut s'agir ici de la philosophie du *Védanta*, à laquelle, de sa nature, le bouddhisme est aussi opposé qu'au culte des *Védas*, ancienne religion de l'Inde. D'ailleurs l'inextricable confusion de la philosophie des bouddhistes, son incompréhensible obscurité dont nous avons parlé précédemment, feraient supposer à cette école une base idéaliste, sur laquelle se groupèrent dans la suite de ses développements une multitude d'erreurs ; même celles qui semblaient d'abord en être le plus éloignées. Car jamais un système d'erreurs n'est réellement conséquent, lors même qu'il se flatte de raisonner et de tirer toutes ses conséquences avec une justesse exacte. Les fondements propres et la tendance spéciale du *Nyaya* ne décèlent vraiment que l'idéalisme, à en juger du moins d'après les données et les connaissances que nous en avons. En général il est facile de concevoir comment une philosophie procédant du *moi* pensant et de l'acte primitif de l'intelligence, pouvait se jeter dans l'idéalisme, en-

tendu ici dans le sens le plus strict et le plus absolu du mot ; comment aussi avec le penchant irrésistible de l'esprit indien à ne voir dans le monde sensible que de vains fantômes, et à confondre, par l'unification la plus intime, le *moi* avec la divinité, elle pouvait arriver à la divinisation diabolique du *moi*, à cette grande erreur du *moi* absolu, qui n'est au fond que l'*égoïsme* ; en même temps que d'un autre côté l'apparition de ces sectes les plus anciennes, qui se déclarèrent contre le christianisme, suppose à son tour cette même erreur.

Dès son début, la seconde partie du *Nyaya* indique et présente quelque rapprochement avec la doctrine atomistique. A ce sujet, il est bon de rappeler encore l'extrême variété et la divergence des développements philosophiques de l'esprit indien ; puisqu'en outre des six grandes branches ou systèmes de philosophie, admis généralement et reconnus comme orthodoxes, on découvre et on distingue encore plusieurs autres systèmes essentiellement opposés et ouvertement contraires aux opinions reçues, aux croyances communes sur Dieu et sur les choses divines. Entre tous ces systèmes, la philosophie de *Charvaka* qui, suivant Colebrooke, contient la métaphysique de la secte *Jina*, ou du moins s'en approche extrêmement, mérite surtout d'être citée en passant. Ce système, du matérialisme

le plus effronté, est basé sur la doctrine atomistique qu'Epicure enseigna avec tant de succès et de prosélytisme dans les âges postérieurs de la Grèce et de Rome ; doctrine que plusieurs penseurs modernes ont reproduite dans les derniers siècles ; mais qui est désormais totalement impuissante à reprendre racine dans les sciences naturelles trop approfondies aujourd'hui et trop avancées.

Le troisième grand système de la philosophie de l'Inde, sans aucun rapport avec tous les autres, se rattache exclusivement aux *Védas* et à la révélation, ou aux traditions sacrées qu'ils renferment. Sa première partie ou le *Mimansa* n'en est que l'exégèse, suivant les orientalistes ; et ainsi elle doit vraisemblablement comprendre les règles fondamentales de cet art, et les principes qui constituent la méthode propre à mettre en harmonie la raison ou le *moi* pensant, avec la parole révélée que renferment les traditions saintes. Mais l'ensemble du système s'appelle philosophie du *Védanta*, dénomination composée de deux mots dont le dernier est absolument identique avec le mot allemand *ende* qui signifie fin, bien qu'il rentre plutôt dans le sens du mot latin *finis*, désignant à la fois la fin, le dernier terme de tous les efforts, et leur véritable but ; de sorte que la signification générale du *Védanta* spécifie une doctrine ou une philosophie faite pour découvrir l'esprit caché, le vrai

sens, le but direct des *Véedas*, et des antiques révélation de *Brahma* qu'ils contiennent. La philosophie du *Védanta* est celle qui régit et domine tout le système de la littérature et de la vie sociale de l'Inde; et il pourrait très bien se faire que les six autres doctrines et systèmes reconnus ou du moins tolérés eussent été à dessein voilés d'une certaine obscurité, surtout dans les points où ils semblaient trop manifestement en opposition avec la doctrine régnante; et qu'ils eussent reçu de la main des partisans du *Védanta* certains adoucissements et certaines modifications avec lesquels ils nous auraient été transmis. Ici s'ouvre encore un vaste champ aux profondes investigations de l'histoire et de la critique.

Et sous le rapport spéculatif et dans sa tendance générale, la philosophie du *Védanta* est un panthéisme franc et décidé; mais dégagé toutefois de la forme abstraite et du sens absolu que lui donnent certains panthéistes modernes, qui poussent mathématiquement ses déductions jusqu'à la négative et à l'anéantissement de la divinité. — Le rapport qui rattache le *Védanta* et à la tradition sacrée, et à l'antique mythologie, exclut déjà de son idée l'esprit d'incrédulité, et la négation, soit de toute personnalité en Dieu, soit du libre arbitre de l'homme; en sorte que le *Védanta* n'est au fond, comme on peut d'abord le suppo-

ser et bientôt s'en convaincre, qu'un panthéisme mitigé par l'histoire, embelli par la poésie, et, à peu de chose près, tout mythologique; en effet bien que ce système philosophique d'un âge plus récent ne puisse facilement être absous du reproche général de panthéisme, il ne défigure et n'attaque nullement le symbole de l'antique foi, touchant la transmigration des âmes et leur immortalité.

Il n'est point de philosophie dans l'Inde qui ne se propose plus ou moins directement une fin pratique, celle de guérir radicalement les âmes de la plaie originelle et de conjurer à jamais l'affreux malheur et le sort qui les menacent, d'errer perpétuellement sous la figure d'animaux divers, par les sombres régions de la nature. Le second point sur lequel s'accordent unanimement tous les systèmes et les différentes philosophies de l'Inde, c'est que; d'un côté les sacrifices prescrits dans les *Védas* pour cette fin, ne sont en soi ni purs, ni irréprochables, à cause de l'effusion du sang nécessaire dans les holocaustes d'animaux; et que, d'un autre côté, fussent-ils par eux-mêmes salutaires et profitables, ils ne sont pas cependant suffisants pour obtenir la délivrance dernière des âmes. Tuer un animal devenait, d'après la croyance universellement répandue de la transmigration des âmes, un acte aussi révoltant pour l'humanité qu'alarmant

pour la conscience ; car l'on pouvait en certains cas , à son insu et bien innocemment , répandre le sang d'un proche ou d'un ami , dont l'ame était actuellement cachée sous cette enveloppe animale.

Toutefois les Védas eux-mêmes proclament aussi la nécessité d'une connaissance sublime et surnaturelle pour arriver à une délivrance pleine et parfaite ; ce qu'exprime ainsi un passage remarquable des Védas , traduit littéralement par Colebroocke. « On doit connaître l'ame ; on doit » la distinguer de la nature ; alors elle ne revient » plus. » Le sens de ces dernières paroles est que , délivrée du péril de retourner sur la terre , et préservée du malheur d'errer dans une autre vie , elle demeure éternellement unie à Dieu : état qui exige et suppose préalablement ce dégagement , ce dépouillement de la nature , et par conséquent cette connaissance sublime que le passage cité commence par invoquer.

Les sacrifices funéraires offerts pour les ames des morts et principalement pour les ancêtres décédés étaient regardés comme le devoir le plus sacré du fils et de tous les descendants ; aussi entre les autres usages religieux occupent-ils une place très remarquable , et forment-ils une des pratiques les plus profondément enracinées dans les mœurs de l'époque antique et patriarcale , comme le prouve tout l'ensemble des

idées indiennes, qui concernent cet objet de près ou de loin. Et certes, telle est leur haute antiquité, qu'on pourrait aisément les faire remonter jusqu'aux malheureux pères du genre humain, ou aux deux premiers frères ennemis; c'est là aussi qu'on peut rattacher toute la chaîne des pratiques saintes ou des merveilleuses conceptions et doctrines touchant l'immortalité de l'ame et ses destinées futures. Ils sont pareillement le principe du devoir du mariage, indispensable pour les brahmanes, afin de laisser une descendance légitime; ce qui, du temps des patriarches, semblait une des fins dernières de la vie, parce que les prières du fils pouvaient seules sauver l'ame du père décédé, ou lui apporter soulagement. Aussi le fils, de son côté, tenait-il cette obligation comme la plus pressante et la plus sacrée. De même le profond respect des Indiens pour les femmes a sa source dans cette idée religieuse, et s'y rattache par un rapport direct et immédiat, comme le prouve assez ce que dit l'ancien poète: « La femme est bien la moitié de l'homme; la » femme est son plus intime ami; la femme est » la source du salut; c'est de la femme que naît » le sauveur. » Le sens des dernières paroles, suivant nos remarques précédentes, est que le fils établi de Dieu comme le sauveur de l'ame du père, peut seul, par ses prières, en obtenir la délivrance. « Elles sont amies du solitaire, ajoute-

» t-il ailleurs ; leur doux entretien est un soulagement. Telles que des pères dans l'exercice de leurs devoirs , elles devinrent comme des mères en consolant le malheur. »

Qui n'admirerait ici la richesse native , la variété d'invention , l'étonnante diversité de l'esprit humain dans ses développements ? On serait tenté en effet de douter qu'au milieu des erreurs qui entraînèrent et plongèrent le mysticisme indien dans l'abîme sans fond de l'incompréhensible et de l'insaisissable , la poésie ait pu encore se développer avec tant d'éclat et de luxe , s'embellir d'ornements si variés , fleurir et prospérer si long-temps. L'exposition des anciennes épopées indiennes est tout homérique , et pour cet entraînement et cette plénitude de vie débordant à flots pressés et par torrents , et pour la sublime simplicité des formes antiques , si touchantes , et pour la finesse du goût ou l'originalité des tableaux. Cependant quant au style et à la nature même des fictions , qui en forment le fond et le sujet , elles ont quelque chose d'incomparablement plus gigantesque , et qu'on retrouve à peine çà et là dans la théogonie d'Hésiode , dans les autres titanomachies , ou encore dans les mythes du vieux Eschyle , ou chez le Dorien Pindare. Pour la délicatesse du sentiment et pour ce qui tient à l'amour , à la beauté des femmes , à leur caractère , aux divers rapports avec elles ,

la poésie de l'Inde ne redoute point la comparaison avec ce que la poésie des siècles chrétiens a de plus beau et de plus noble à lui opposer ; quoique , à la considérer dans son ensemble , elle soit plutôt selon le goût antique , et par son fond purement mythologique , et par ses formes et son langage ordinairement rythmiques.

Entre les autres poètes plus modernes , Kalidas le plus célèbre comme le plus goûté des auteurs dramatiques de l'Inde , pourrait être comparativement appelé le *Sophocle indien* ; mais il réunit au génie de l'autre Sophocle la tendre délicatesse de l'idylle. La poésie des Indiens sort déjà comme toute vivante de leur langue magnifique , dont elle a pénétré les premiers éléments et la structure intérieure ; langue qui porte si visiblement empreintes les traces de cet esprit poétique , plein de noblesse et d'élévation , qu'on ne peut se dispenser , dans ce tableau général de l'antiquité et de l'esprit humain à cette époque , de dire quelques mots sur un idiome aussi remarquable.

Pour la construction grammaticale , elle est absolument semblable au grec et au latin , et cela jusque dans les plus minces détails. Seulement la syntaxe du samscrit est beaucoup plus variée et plus riche que celle du latin , et en même temps plus régulière que celle du grec. Certaines racines et même certains mots du samscrit présen-

tent une affinité aussi frappante que digne de remarque avec le persan, et avec la langue des anciens Germains. Quoi de plus propre en effet à fournir des inductions intéressantes sur la marche des idées et sur le développement de la pensée même, à indiquer par quel secret la même idée, la signification d'un même mot s'étend ou se restreint, se modifie par des idées voisines ou accessoires, et à livrer ainsi toutes vives et toutes palpitantes les premières impressions de la nature et les conceptions fondamentales de l'humanité? Afin de rendre plus sensible par quelque exemple la parenté qui existe entre les langues de peuples aussi éloignés les uns des autres et séparés par l'intervalle de la moitié du globe; afin d'indiquer en passant quelques unes des précieuses ressources qu'offre à l'histoire une semblable découverte, je me contenterai de citer ce trait déjà si remarquable par lui-même : c'est que le mot allemand *mensch* (homme) s'accorde parfaitement avec le même mot indien, et pour le sens et pour le son de la racine; si ce n'est cependant que le mot indien *manouschya* trouve lui-même la racine dont il sort et dérive régulièrement, dans le mot *manou* qui signifie *esprit*; de telle sorte que l'homme, suivant la première étymologie de son nom, est l'être doué d'intelligence, entre toutes les autres créatures terrestres. La parenté du

mot latin *mens* est évidente ; *mens* appartient certainement à la même famille. Et c'est ainsi généralement que les membres d'une seule et même racine, d'une idée fondamentale, épars dans différentes langues, s'enchaînent les uns aux autres, lorsqu'on les rapproche, et se complètent mutuellement. Nous trouvons un exemple bien sensible de l'extension ou de la limitation d'une seule et même idée ou d'un seul et même mot, dans le terme qui désigne en allemand un espace borné et rétréci (*loch-trou*) et qui, dans le latin *locus*, joint à la signification de lieu limité l'idée générale d'espace; tandis que dans le samscrit, *lokas* signifie l'univers; de sorte que le mot indien *trailokas* ou *trilokian* veut dire le triple univers, ou les trois mondes : le monde de la vérité et de l'être éternel, le monde des illusions et des apparences vaines, enfin le monde des ténèbres; et l'idée de ces mondes qui, réunis ou divisés, forment une des principales bases de tout leur système philosophique, se compose ainsi de deux mots *tray** et *lokas*, qu'on retrouve pareillement dans le latin et l'allemand.

J'ajouterai seulement encore un autre exemple. Au jugement de presque tous les anciens peuples de l'Asie et même de notre Europe occiden-

* Allem. *Drey*; lat: *tria*. slav. *try* etc. (N. du tr.)

tale, guidés par un sentiment intime de la nature, par une sorte d'instinct, qui n'est peut-être pas à dédaigner, bien qu'il s'éloigne de la nomenclature de notre histoire naturelle, le taureau, ce serviteur le plus utile et le plus robuste des animaux soumis à l'homme, devait être considéré comme le représentant de la fécondité de la terre, comme la bête normale du monde, enfin comme le symbole vivant de toute existence et de toute force terrestre. A ce sujet M. A. W. Schlegel, par un rapprochement intéressant et remarquable, a montré comment, dans les diverses langues d'une commune origine, les termes, expressions de l'un ou de l'autre de ces deux objets, se correspondent et se complètent réciproquement. Le mot indien et persan *gau*, auquel répond le mot allemand *kub* (vache) s'accorde aussi avec l'ancienne forme dorique du mot terre en grec *ya*; et le mot latin *bos* avec ses terminaisons *bovis* et *bove*, se rattache complètement à la racine sanscrite, *bhu*, *bhuvā*, *bhumi*, etc. *, qui signifie la terre ou le monde terrestre, sans parler des autres sens plus éloignés de ce mot. Aussi la terre et le taureau se confondaient originairement, dans cette langue, en une seule et même expression.

De pareils rapprochements, lorsqu'ils ne sont

* Polon. *Bahay* (terme pop. pour désigner le taureau.

point forcés par les raffinements de l'art étymologique, et qu'ils reposent sur la clarté et l'évidence des faits, peuvent jeter une vive lumière sur la marche, le développement et l'ordre des idées de ces vieux âges mythiques; ils peuvent servir du moins à présenter plus nettement et avec plus de vérité l'état des facultés de l'esprit humain chez les peuples antiques. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'à ce petit nombre d'exemples suffisamment détaillés ici, il s'en joint une multitude d'autres exactement semblables.

Le langage en général formant une des bases historiques de l'humanité, la diversité des langues répandues et parlées dans les différentes parties du globe habité, rentre positivement dans l'histoire universelle des peuples et des races. Il faut donc nécessairement en dire quelques mots; mais sans s'engager plus avant que notre sujet ne le comporte dans leur labyrinthe inextricable, il suffira d'exposer ici le moyen le plus favorable au but de l'histoire philosophique du monde, d'embrasser d'un seul regard et dans son idée simple ce chaos où le regard se perd. La voie la plus directe pour arriver à ce but serait d'élever avec la collection des dialectes et des idiomes épars sur les différents points du globe, une espèce de pyramide du langage, comptant trois étages bien déterminés, par un principe fort simple de distinction.

Le fondement , la base largement établie de cette pyramide serait figurée par les langues dont les mots primitifs et les racines sont ordinairement d'une seule syllabe, qui n'ont aucune grammaire , comme le chinois , qui tout au plus ont quelques éléments bruts et les premiers principes d'une méthode grammaticale très simple et très imparfaite. Le nombre des langues appartenant à cette division est sans comparaison le plus considérable ; car elles sont extrêmement répandues dans les quatre parties du monde ; et pour les classer avec précision et justesse , pour se former une idée claire et exacte de leur diffusion , il faudrait les inscrire dans une ligne géographique, tracée au nord et à l'ouest de l'Asie , de l'Amérique et de l'Afrique.

Le chinois qui, au caractère d'une langue monosyllabique et dénuée d'une grammaire proprement dite, réunit un art si développé et autant de perfection que le comporte un idiome de ce genre, est dans cet ordre de langues, la plus importante et la plus remarquable. C'est déjà le langage, mais le langage au berceau, semblable aux premiers bégaiements de l'enfant , qui sont ordinairement des monosyllabes ; c'est le cri de la nature s'exprimant avec simplicité ; c'est l'imitation du langage énergique de l'enfance. Il est impossible de méconnaître entièrement ce caractère normal et primitif du chinois, même

lorsque postérieurement l'art du style et les hauts développements de la science le firent passer de cet état d'enfance à un autre état, où il prit les plus grands accroissements et une forme toute de convention ; car il ne faut jamais entendre strictement et au pied de la lettre les parallèles et les rapprochements établis entre l'état d'une nature primitive, et une époque de progrès intellectuel.

Le deuxième degré de cette pyramide serait figuré par les langues du second ordre formant une même famille, qui se divise en trois branches bien distinctes : l'indo-persan, le græco-latin, le gotho-germain. Ici les racines sont ordinairement disyllabiques ; et de là cette mobilité interne, cette puissance de vie, cette fécondité, cause du luxe et de la richesse de leur grammaire. Distinguées en général par l'habile artifice de cette grammaire et par sa prodigieuse variété, inhérente à la structure et au fond même de la langue, elles deviennent plus riches et plus régulières, à mesure qu'elles se rapprochent de la langue-mère. Dans la suite de leurs développements, elles se signalent par une plénitude de poésie, par une diversité étonnante d'exposition et de formes, et plus tard par l'exacte précision du langage scientifique.

Les langues dites *semitiques* composeraient le troisième et dernier ordre. Ainsi l'hébreu,

l'arabe, et les dialectes qui en dérivent, termineraient la pointe ou le sommet de la pyramide. Il y a dans ces langues un principe constant et général, c'est que toutes les racines sont ou doivent être trisyllabiques, en même temps que chacune des lettres qui composent régulièrement la racine, compte pour une syllabe et se prononce de même. Tout ce qui s'écarte de cette règle passe pour exception. Aussi n'est-il guère permis de croire que le principe des racines trisyllabiques, sur lequel repose tout l'édifice de ce langage, soit l'effet du hasard, et qu'il ne recouvre sous sa triade une vérité mystérieuse, dont il laisse percer néanmoins comme un vague pressentiment. Suivant les lois de la dérivation des mots hébraïques, le verbe est le principe d'où tout dérive; ce qui donne à l'expression un tour très vif, plein de chaleur et de vie. Mais les étroites limites que pose la généralité de cette loi, rendaient impossible ce riche développement et ces habiles constructions grammaticales, qui, parmi les langues du second ordre, distinguent celles des Indiens et des Grecs : aussi les langues trisyllabiques n'échappent-elles pas à une certaine monotonie, qui ne peut atteindre l'extrême variété des autres, ni égaler leur souplesse à traiter les objets scientifiques. Le caractère dominant des langues semitiques serait plutôt cet attrait secret qu'elles ont pour l'enthousiasme

prophétique et pour un symbolisme profond, vers lequel elles s'inclinent par dessus tout. Il s'agit seulement ici de la langue en soi, de sa structure, et nullement de l'esprit qui se manifeste en elle. J'ajouterai encore à ce sujet, d'après l'autorité de plusieurs savants juges fort compétents en cette matière, que ce caractère se retrouve dans l'arabe comme dans l'hébreu, bien qu'il s'y présente sous des traits un peu modifiés.

La langue hébraïque correspondait donc essentiellement à la haute vocation spirituelle du peuple juif ; elle était le langage des révélations prophétiques et des promesses. Et sous ce rapport aussi, les langues semitiques peuvent être considérées comme le sommet de la pyramide. Mais on ne doit point les regarder comme la base, ni comme la souche commune des autres langues, ainsi que plusieurs savants des siècles passés l'ont souvent fait, toujours d'après cette supposition toute gratuite qu'Adam, dans le paradis terrestre, n'avait pu parler d'autre langue que l'hébreu.

Cependant la langue du premier homme créé de Dieu et instruit par Dieu même, cette parole de la nature qui lui donnait et lui conférait immédiatement l'empire sur les autres créatures et sur tout le monde visible, n'était ni l'hébreu, ni l'indien, ni aucune des langues qui existent de nos jours et qui nous sont connues.

Trop élevée au-dessus de la mesure de notre raison affaiblie, on ne pourrait pas plus aujourd'hui la connaître et la comprendre, qu'on ne serait en état de découvrir et d'indiquer la position géographique de cette source perdue d'Eden, d'où s'épanchaient les quatre grands fleuves qu'on a retrouvés en partie sur notre globe.

Quant à l'hébreu, des recherches plus approfondies, selon moi, feraient disparaître les divergences qu'il offre avec la famille des langues grecque et indienne, et montreraient plutôt quelque degré de parenté, que voile au premier coup d'œil la disparité et la différence totale de leur structure et de leur construction grammaticale. En général, il faut bien se garder de pousser trop loin et avec un entêtement systématique la division précédente : il suffit qu'elle établisse un point de vue d'unité dans tout l'ensemble ; car du reste les développements de l'esprit humain, dans ce domaine du langage, sont si riches et si divers, qu'ils peuvent être comparés à l'épanouissement de cette vie de la nature, qui étale à nos yeux émerveillés le luxe prodigue d'un champ émaillé de fleurs, ou d'une forêt serrée et profonde.

Aux langues du second ordre, filles de l'indien et du grec, se rattache vraisemblablement la grande tige des langues slaves, qui, réunies

aux autres langues de la même classe, forment une quatrième branche ; sur ce point toutefois, sans rien décider, j'abandonne le jugement aux savants versés dans la connaissance des langues et familiarisés avec cette étude. Entre la seconde et la troisième classe principalement nous trouvons encore une multitude de langues intermédiaires, résultat nécessaire du mélange sans cesse croissant des nations et des races, pendant le cours des âges ; mélange qui devait sans doute influer plus ou moins sur le langage. J'ai principalement en vue ici certaines langues, qui, sans être purement monosyllabiques, ont une structure grammaticale très simple et très imparfaite ; ou qui sont étrangement artificielles, excessivement compliquées ; ou qui, enfin, peuvent difficilement se manier, se plier à tous les besoins de la pensée : tels sont certains idiomes de l'Amérique, qu'on ne peut ranger exactement dans la troisième classe, et qui cependant n'ont pas une affinité directe avec les langues du second ordre. La plupart des anciennes langues dont on retrouve les débris épars dans l'Europe, appartiennent à cette classe mitoyenne, mélangée des deux autres, et forment une espèce intermédiaire : la celtique, le gaëlique, le finnois, et autres fragments antiques, qui entrent dans l'étude générale du langage, étude à laquelle se

mêle souvent une prédilection de patriote, ou du moins une partialité d'érudit, trop exclusive dans ses vues et dans ses jugements.

Les langues les plus nobles, qui constituent le second ordre, sont depuis une haute antiquité naturalisées en Europe, et y prédominent universellement aujourd'hui. Les autres fragments de langues particulières qu'on trouve mêlés à celles-ci s'en rapprochent par les liens d'une parenté un peu éloignée, il est vrai, comme certains dialectes du celtique et du gaëlique; ou bien ils nous reportent à ces grandes familles des langues de l'Asie et peut-être aussi de l'Afrique; car il ne faut point s'attendre à trouver une langue-mère proprement européenne, dans cette petite partie du monde, qui, comme la plus jeune, occupe le dernier rang dans l'histoire antique. Les nombreux rapports établis fort anciennement entre le nord de l'Afrique, et les côtes méridionales de l'Europe et principalement de la péninsule espagnole, porteraient à croire que les langues de ces pays divers ont dû en conserver des traces et doivent offrir un certain air de parenté. Cependant les critiques, que leur connaissance du basque rend très compétents en cette matière, ne trouvent dans cette même langue aucune affinité avec les idiomes originaires d'Afrique; mais ils lui en reconnaissent plutôt avec le finnois, qui est

d'origine scythique. A l'extrémité opposée de l'Europe, se parle le *Magyar* (hongrois) *, idiome de la famille des langues venues de l'Asie centrale, et qui néanmoins offre dans sa construction grammaticale quelque analogie avec les langues de l'ordre supérieur.

S'il m'est permis en finissant d'émettre une dernière considération, j'ajouterai que, pour la pleine intelligence du système général du langage humain, et pour pénétrer au fond de ses éléments et de ses combinaisons secrètes, rien ne serait peut-être d'un aussi grand secours que la nouvelle société des savants égyptiens qui se forme aujourd'hui, si elle pouvait réussir, au moyen du kophte, à nous initier à une connaissance quelque peu certaine des hiéroglyphes, ou du moins à nous donner une idée plus positive de l'ancienne langue égyptienne. Si l'on voulait hasarder quelques recherches sur la source maintenant perdue et tarie du langage primitif, il faudrait pour cela fixer quatre points de départ opposés ; et par là j'entends l'indien, l'hébreu, le vieux chinois et l'ancien égyptien, autant qu'il est donné de le connaître, pour ramener ces diverses langues à un point commun et central, qui nous rapprocherait tant soit peu de la langue originairement donnée à l'homme.

* Mêlé aujourd'hui en grande partie de slave et d'allemand.

Entre la constitution politique et le culte, comme aussi entre les conceptions philosophiques touchant l'univers et les autres opinions dominantes de l'antique Egypte et de l'Inde, il existait beaucoup de ressemblance ; et cette proposition devient chaque jour plus irréfragable ; à mesure que l'on apprend à mieux connaître ces deux contrées, et que les investigations se multiplient. Dans une page remarquable de notre histoire contemporaine, la profonde sympathie religieuse de ces deux nations se révèle d'une manière frappante par une de ces impressions subites, un de ces sentiments spontanés de l'ame. Lors de l'expédition des Français en Egypte, un corps d'armée au service de l'Angleterre y fut transféré de l'Inde ; et comme ces guerriers indiens remontaient le pays, du plus loin qu'ils aperçurent les antiques monuments de la Haute-Egypte, on les vit se précipiter à terre, parce qu'ils crurent reconnaître les dieux de leur patrie.

Si d'un côté l'esprit égyptien, tel que nous l'ont fait connaître les Grecs, nous semble avoir pénétré plus souvent dans les profondeurs des sciences naturelles, s'être plus familiarisé avec leur étude ; d'un autre côté le paganisme de l'Egypte, avec ses traits fortement prononcés et saillants, se montre dans ses erreurs premières et fondamentales d'un matérialisme plus grossier

que celui de l'Inde ; car ici le culte des animaux ne se bornait pas au dieu Apis , qu'on pourrait fort bien assimiler à Naudi , au taureau sacré de Shiva ; mais il était beaucoup plus étendu , et prenait une multitude d'autres formes et de transformations diverses. Telle était la condition nécessaire du développement progressif du paganisme : ce que dans l'origine on honorait comme le symbole d'un être plus élevé , fut insensiblement confondu avec ce même être , identifié à lui , divinisé enfin ; et alors l'adoration , dans ses erreurs , tomba successivement à un degré plus bas de la nature. Car l'erreur qui n'est pas seulement l'absence d'une connaissance positive , mais bien la vérité altérée et contrefaite , renferme comme elle , en soi , un principe qui tend sans cesse à se propager , à s'accroître , à se multiplier.

Plusieurs écrivains , qui pour avoir une vue générale de toutes les religions païennes ont essayé de les classer suivant la méthode de l'histoire naturelle , mettent au dernier rang le culte du fétichisme , et immédiatement au-dessus le culte des animaux. Ils abaissent ainsi le fétichisme , parce qu'il rend les honneurs divins aux corps matériels et destitués de vie ; tandis que sur les degrés supérieurs de cette échelle des erreurs du paganisme , sont disposés par ordre , la divinisation de la nature sensible ou de son

idée personnifiée, l'apothéose des héros, l'adoration des éléments, des esprits, des astres. Quelles que soient, sous un certain rapport, la justesse et la vérité de ces classifications, il nous importe moins de connaître les objets du culte païen, que le sens, les vues et les idées qui se rattachaient à ces mêmes objets. Cette dernière façon de procéder nous laisse apercevoir les vestiges à demi effacés de la vérité perdue, la juste mesure de l'erreur, et le profond abîme de ses conséquences sans cesse croissantes. Si donc l'on soumet à une critique historique plus sérieuse le fétichisme répandu dans tout l'intérieur de l'Afrique et usité parmi certaines peuplades du nord-est de l'Asie et de l'Amérique, on ne tardera pas à reconnaître qu'il s'y liait partout des pratiques magiques, et que l'on ne considérait les objets matériels du culte que comme des moyens et des instruments de magie. Ainsi la religion de ces peuples ravalée à un tel état d'abaissement, ne contenait au fond que les éléments grossiers d'un art magique tout païen, ainsi qu'il existait chez les caïnites, suivant toutes les probabilités, et d'après les considérations historiques que j'ai exposées précédemment. On ne peut révoquer pleinement en doute le penchant et la tendance secrète de l'esprit égyptien vers la magie, prise ici toutefois dans un autre

sens beaucoup plus large et tout-à-fait scientifique; car sur ce point l'autorité et les témoignages des Hébreux, des Grecs, des Égyptiens même, s'accordent parfaitement.

Mais si l'on peut classer les différentes religions païennes suivant les rites et les objets extérieurs de leur culte, une division fondée sur la différence du sacrifice serait préférable à la fois, et offrirait le plus haut intérêt. Une différence dans le mode du sacrifice fut en partie; comme on le sait, la cause principale de l'inimitié qui divisa les deux premiers frères.

Bien qu'en ne suivant que les premières impressions et le seul sentiment de la nature, nul sacrifice ne semble aussi filial, aussi simple, ni aussi convenable que celui qui se faisait des prémices des fruits de la terre au retour du printemps, telles que les offrandes de fleurs des pieux brahmanes ou les oblations si pures de ce genre chez les anciens Perses et parmi d'autres nations; néanmoins on doit leur préférer ici le sacrifice des animaux, vu le sens profond et symbolique qu'il recélait. Aussi parmi les peuples les plus avancés de l'antiquité païenne obtenait-il la préférence, et était-il regardé comme le plus important: tel le sacrifice solennel du cheval chez les Indiens, qui plus anciennement sacrifiaient aussi un taureau, jusqu'à ce que dans

les temps postérieurs son immolation fut sévèrement défendue et jugée comme un crime énorme.

Le fond de ces pratiques se liait toujours à une idée symbolique, et la victime choisie entre les plus nobles et les plus pures espèces d'animaux au service de l'homme, tels que le taureau, le cheval ou l'agneau, n'était que la figure ou comme le mémorial d'une autre victime plus sainte. C'est une erreur de prendre et de juger trop exclusivement l'ancien paganisme comme une simple poésie, pleine d'agréables fictions. Dans les sacrifices on se proposait bien certainement un but très positif; celui de tromper les redoutables puissances des ténèbres, d'acquérir pour le pèlerinage de la vie des forces supérieures, d'attirer en général sur soi les grâces de la divinité et d'obtenir sa merci. Pour arriver à ce but, on ne ménageait rien; aucun sacrifice ne coûtait trop, comme on le voit par ces holocaustes de victimes humaines, et particulièrement par ces immolations d'enfants. Et je ne puis terminer cette première partie de l'époque antique, sans caractériser suffisamment en quelques mots ce dernier désordre de l'ancien paganisme, et sans montrer comment de la première période, ce triste héritage se transmet à la seconde, déjà plus civilisée, et sous certains rapports, de mœurs plus douces.

Le mode de sacrifice le plus en usage chez les peuples d'origine phénicienne était d'exposer les enfants dans les bras brûlants de Moloch, dont la statue était chauffée intérieurement. Cette affreuse coutume régnait à Carthage, et elle s'y conserva long-temps encore après la conquête romaine. A Rome et dans la Grèce, comme en Egypte et dans l'Inde, on sacrifiait des victimes humaines.

Quant à la Chine, je ne me rappelle pas avoir vu un seul fait semblable consigné dans ses annales authentiques, même de la plus haute antiquité. Chez les peuples reconnus comme les plus anciens de l'occident civilisé, cette antique coutume s'effaça insensiblement dans le cours des âges postérieurs moins barbares ; ou plutôt elle fut remplacée tacitement par la substitution de la grande victime. Outre ces holocaustes d'enfants, un autre genre de sacrifices assez commun, très surprenant en soi, et fort remarquable sous le rapport historique, était celui des adolescents encore purs.

A ce sujet je pourrais rappeler cette pensée émise précédemment, que l'erreur la plus redoutable est celle qui, dans son principe et dans l'intimité de sa nature même, se mêle à une idée, à un sentiment profond, mais confus de la vérité. Ceci une fois admis, ne pourrait-on pas voir dans la plainte énigmatique de Lamech sur

le meurtre mystérieux de l'adolescent dont parle Moïse en traitant des caïnites, une sorte de document qui attesterait que les sacrifices humains, et spécialement ceux de ce genre, ont pris naissance parmi la race de Caïn, qui poussait déjà si loin ses impiétés ; et qu'ils provenaient en partie d'une opinion erronée et d'un pressentiment mal compris de quelque satisfaction vraiment nécessaire, mais fort reculée dans l'avenir ? Ce que le saint patriarche du peuple choisi avait clairement découvert, en plongeant son regard inspiré et prophétique dans les secrets de la vérité divine, lorsque Dieu lui intima l'ordre qu'il révoqua ensuite de sacrifier son fils bien-aimé, aurait donné lieu à la parodie diabolique qui fait le fond et l'objet spécial des sacrifices humains de l'ancien paganisme.

De semblables sacrifices furent plus généralement répandus et plus long-temps usités chez les peuples du nord et parmi les druides, qu'on ne le croit et qu'on ne l'imagine communément ; comme aussi Julien, cet empereur apostat, entreprit de les rétablir, pour les faire servir au but infernal de sa magie noire. Telle est notre habitude de n'envisager que sous le côté poétique et comme d'agréables fictions le monde si séduisant des anciennes fables et de tous les dieux de la Grèce, que nous éprouvons un sentiment pénible de surprise lorsque nous tombons ino-

pinément sur quelque fait historique qui nous met tout-à-coup à nu et à découvert le véritable esprit et le fond intime de tout le paganisme ; tel que cet acte de Thémistocle, le libérateur de la Grèce, qui sacrifia de cette sorte trois adolescents.

A mesure que le profond abîme de désordre où tomba l'ancien paganisme, entraînant dans sa chute et dans sa perte les peuples les plus civilisés, s'offre et se révèle à nous d'une manière plus positive, plus claire et plus complète, nous devons aussi mieux comprendre combien nécessaire et salutaire était la longue voie de l'attente et de la préparation insensible à un avenir plus lumineux ; voie spécialement prescrite au peuple hébreu, et parfaitement en harmonie avec son esprit, comme j'ai essayé de le montrer précédemment. L'attitude propre et particulière à ce peuple tourné constamment vers l'avenir, n'est point sans intérêt dans l'exposé général d'une histoire universelle et de sa philosophie ; c'est elle aussi qui lui mérite la place que nous lui assignons dans cette première et antique période des développements de l'esprit humain.

Quant aux faits et aux événements postérieurs, qui forment et caractérisent la suite de l'histoire de la nation juive, c'est surtout pour l'histoire de la religion proprement dite, qu'ils sont d'une extrême importance, puisque par leur ap-

plication pratique et par les rapports symboliques qui les lient au développement ultérieur du christianisme, ils peuvent seuls nous l'expliquer pleinement, et nous le faire apprécier avec justesse. Il n'y a plus que la constitution politique de ce peuple, constitution unique en son genre, qui lui est exclusivement propre dans l'époque antique, et que nous ne retrouvons ensuite nulle part sous les mêmes formes et avec les mêmes conditions, qui puisse encore entrer en considération dans le plan que nous nous proposons ici, parce qu'elle se lie à la tournure d'esprit toute prophétique de ce peuple, et qu'elle est empreinte d'un pareil caractère.

Si en la nommant théocratie, on a suivi l'expression littérale et le sens primitif et direct du mot, qui n'exprime qu'une domination supérieure et divine, une conduite imprimée par l'action immédiate de Dieu, elle pouvait bien recevoir ce nom; mais la théocratie n'a jamais existé chez ce peuple, selon le sens qu'on y attache communément aujourd'hui, en entendant par là un régime ou une domination sacerdotale.

Moïse même n'était pas plus pontife que roi; et postérieurement à lui, tous ces hommes de *brûlant désir*, comme l'état intime de leur âme nous autorise à les appeler, ou encore tous ces hommes du *désert*, qui après s'être préparés dans la solitude et la retraite devaient aussi, sous un

double sens, diriger et conduire le peuple au milieu du *désert*; ces hommes, dis-je, n'étaient que des guides établis de Dieu, sans titre quelconque et sans autres insignes que le bâton de voyageur dans le *désert*, commandant et conduisant la nation par l'autorité immédiate de Dieu. Si l'un d'entre eux venait à prendre les armes, à se mettre à la tête d'une armée, cela n'arrivait qu'en passant; et en général ils restent et demeurent les prophètes de Dieu, les chefs immédiats du peuple, et rien de plus.

Lorsque l'insatiable désir des Hébreux d'avoir un roi, à l'imitation des nations païennes; lorsque ce désir, que les vues plus élevées des saintes lettres représentent comme le désordre coupable d'un esprit uniquement tourné vers les choses de la terre, fut enfin satisfait et accompli, alors les héritiers de ces hommes divins apparaissent comme des êtres à part, investis contre le pouvoir politique d'un caractère d'opposition prophétique, qu'on ne retrouve qu'en eux, et qui parfaitement juste et légitime en soi, était aussi considéré comme tel. Et alors que certains d'entre eux, comme Elie par exemple, en vertu d'une puissance supérieure, reçue immédiatement de Dieu, disposaient de la vie et de la mort, signe ordinaire et distinctif de l'autorité souveraine, nous ne devons point être surpris que les autres hommes se missent à leur suite, que le

peuple se prosternât devant eux, et que les rois consentissent à entendre leurs avertissements, tout en ne déférant pas toujours à leurs conseils.

Que si les éternels partisans de l'opposition politique veulent au moins une fois s'élever au-dessus des formes qu'elle présente habituellement, que s'ils veulent retrouver dans ce mot quelque chose de plus que le sens moderne n'y attache, qu'ils considèrent attentivement Elie, et ils pourront reconnaître et admirer dans cet homme, plein d'énergie et d'un zèle brûlant pour la cause de la justice et de la vérité, c'est-à-dire pour Dieu, un modèle d'opposition tel que n'en offre guère aucun autre caractère connu, soit dans l'histoire des anciennes républiques, soit dans les annales des monarchies modernes.

Lorsque la Judée fut devenue une monarchie nationale, de médiocre importance quant à son territoire, elle subit le sort commun à presque tous les autres petits états ou peuples de cette partie du monde: d'abord province de l'empire assyrio-babylonien, puis dépendante des Perses, et plus tard des rois grecs d'Egypte et de Syrie, jusqu'à ce qu'elle se fondit avec ces derniers états eux-mêmes dans le grand corps de l'empire romain, conquérant de l'univers. Dans les derniers temps de l'assujettissement du peuple juif

aux monarques grecs , et à l'époque de la restauration opérée par les Machabées , le grand-prêtre exerçait une influence politique directe , qu'il conserva sous la pesante protection de la domination romaine , et qui toutefois se bornait à une juridiction législative , et à une autorité judiciaire dans l'administration intérieure du pays. Mais Jérusalem resta toujours la ville sainte , avec son temple de Salomon , ancien , superbe , et symbolique édifice , dont les derniers Juifs ne connaissaient presque plus le sens mystérieux et caché , quoiqu'il fût le point central de toute leur vie d'autrefois , de tous les antiques souvenirs , comme aussi des promesses futures et des nouvelles espérances. Même après l'effroyable renversement de Jérusalem , l'idée de la ville sainte lui survécut dans la mémoire des peuples ; et à une époque déjà très avancée , elle travailla fortement les ames des nations guerrières du moyen-âge , dans l'Occident alors christianisé.

Pour conclusion , il me reste encore une dernière considération , qui s'adresse moins au peuple hébreu lui-même et à son histoire , qu'au monument le plus antique de ses annales , et principalement aux vues historiques sur l'univers qu'on y trouve exposées : j'ai à montrer comment elles rentrent dans l'histoire universelle , et si elles sont ou non applicables à la philosophie de l'histoire. De même qu'il est aussi

peu nécessaire que praticable de tenir la langue hébraïque pour la souche commune et la source première d'où toutes les autres langues de la terre sont dérivées, par la seule raison qu'elle contenait le dépôt divin de la révélation; ainsi est-il tout aussi déraisonnable de faire reposer l'histoire universelle du monde sur la table mosaïque des peuples, comme on l'a souvent essayé, et comme aussi du reste on n'a pu le faire que d'une manière forcée. Bien qu'il soit difficile de trouver dans les annales primitives des autres peuples asiatiques des vues aussi profondes, aussi étendues, et surtout d'une aussi grande clarté historique, sur toutes les nations adjacentes et sur les autres contrées du globe, néanmoins on peut assigner et trouver à la révélation mosaïque un but tout autre, que celui de servir de *compendium* scolastique à l'érudition historique.

Pris dans son ensemble, ce monument qu'on ne peut assez apprécier, était, on n'en peut douter, exclusivement destiné au peuple juif, et comme son code; et de plus, Moïse prend un point de départ historique tout différent du nôtre. Pour nous, par exemple, la parenté du langage est le principal fondement de la parenté, et par suite, de la classification des différentes races des peuples; et suivant ce principe, le peuple hébreu serait classé avec la nation phénicienne, comme uni à elle par ce lien de consanguinité.

Dans Moïse, ces deux peuples se tiennent dans un éloignement bien marqué, divisés qu'ils étaient par une antipathie hostile, qui se reflète sur leur vie, sur leur foi et sur leurs sentiments. Sans doute que l'histoire présente aussi certains moments où, par l'effet des désolacements et du mélange des peuples, qui se multiplie perpétuellement dans les annales du monde, la question de la descendance et de la parenté des différentes races subit des modifications essentielles, sans pouvoir toujours être ordonnée ou établie d'une manière suffisamment claire, simple, et systématique. Il arrive souvent, et l'histoire a consigné ce fait plus d'une fois, qu'une race adopte une autre langue sans qu'elle disparaisse et se fonde pour cela tout entière dans le mélange, puisqu'elle porte et dans ses mœurs et dans son esprit des traces visibles de sa descendance originaire; et par conséquent le langage ne peut rien décider ici. Souvent aussi une race inférieure en nombre, empreint d'une manière éclatante son caractère national sur les mœurs et sur l'esprit de tout un peuple.

Il est surtout facile de suivre et de distinguer la descendance d'un peuple, là où la race s'est conservée pure, et où tout mariage et toute alliance avec les autres peuples étaient strictement défendus. Mais ceci a eu lieu chez bien peu de nations; et là même où il y avait une loi portée

à ce sujet, elle n'était pas partout scrupuleusement gardée, ni toujours observée, comme l'exemple du peuple hébreu le confirme, par ses alliances souvent répétées, et cependant si sévèrement interdites avec les races phéniciennes. Les anciens législateurs attachaient un haut prix à la descendance ; de là, les lois qui restreignaient le mariage, pour la conserver pure ; mais ils mettaient encore une plus haute importance à recueillir l'héritage paternel des mœurs antiques, de la constitution, des sentiments et de l'esprit propres à leur race ; regardant cette fidélité comme l'unique moyen de préserver son caractère de toute altération et de lui fixer l'ordre et le rang qu'elle devait tenir parmi les autres races.

Chez Moïse, la chose capitale est la physiologie spirituelle des races, l'esprit qui les anime, la nature de leurs sentiments et de toutes leurs pensées, le fil de la tradition sainte à laquelle les différents pays participèrent ; et c'est d'après ce point de vue qu'il faut juger son histoire. Le vaste pays du milieu de l'Asie occidentale, où était situé le véritable Eden, première demeure du premier homme, père de toutes les races, forme, selon l'exposition mosaïque, le point central du monde. La race si répandue de Japhet désigne et embrasse les peuples caucasiens du nord, et tous ceux qui s'étendaient au-delà dans la partie

du globe que nous occupons , ainsi que dans l'Asie centrale ; peuples d'une nature saine et vigoureuse , moins corrompus proportionnellement , et non totalement dénués de civilisation ; bien qu'ils ne fussent pas dans des communications aussi rapprochées et aussi immédiates avec la tradition sacrée que les peuples de la race de Sem , établis dans cette autre contrée centrale , berceau de l'humanité , et dont Moïse constate à la fois et la différence de caractère et les prérogatives plus relevées. Au midi , la race de Cham désigne et comprend l'Egypte dégénérée et instinctivement hostile à Dieu ; contrée qui , dans le langage indigène , portait le nom de Chemi ; et elle embrasse de plus toutes les autres races africaines , adonnées spécialement à la magie noire.

Ce qui prouve encore que la table ou généalogie des peuples , d'après Moïse , était exclusivement destinée à son peuple et relative à son grand but national , c'est que , pendant qu'on ne peut sans difficulté trouver sur ce tableau certaines grandes nations extrêmement éloignées et reculées jusqu'au fond de l'Asie orientale , unique lieu où il faille les chercher , ni les y classer sans faire violence à la vérité historique , il nous détaille au contraire les douze ou treize races particulières , sorties soit d'une branche du peuple arabe , l'allié du peuple juif , soit

de la nation phénicienne, son ennemie déclarée. Envisagée sous l'unique point de vue historique qu'elle se propose, l'exposition mosaïque des différentes races des peuples de la terre est très claire; et quoique l'application de certains noms demeure problématique, elle n'en est pas moins dans son ensemble fort intelligible; mais surtout elle contient un sens d'une grande profondeur historique.

LEÇON VII.

Considérations générales sur la nature du développement historique de l'humanité. — Deux manières d'envisager l'homme, deux écoles historiques : l'école rationaliste, *libérale* ; ses inconvénients et son impuissance ; l'école religieuse, *légitime* , seule vraie , ayant seule la compréhension de l'homme et de son histoire. — Comment l'homme est-il l'image de Dieu. — La parole , la force , la lumière , triple principe qui préside à la division de la philosophie de l'histoire. — Origine du paganisme. — Mystères païens. — Deuxième période de l'univers. — Histoire abrégée de l'Egypte , jusqu'à l'invasion des Perses. — Empire assyriobabylonien , et médo-persan. — Ruines de Babylone. — Les mages. — Les pasargades ou noblesse persanne. — Education des Perses. — Composition de leur armée.

On a cru devoir prendre la table des nations de Moïse pour base de toutes les descriptions historiques de l'univers. Aussi dans un esprit systématique , chacun suivant sa manière de voir , l'a-t-il commentée et interprétée à sa guise , sans pouvoir réussir à en donner une explication satisfaisante , parce que , selon cette méthode fautive et arbitraire , elle ne se laisse jamais appliquer sans violence à toutes les données positives de l'histoire. Mais ce n'est là ni le haut sens , ni la vraie destination du livre sacré.

Ce document de la vérité divine offre à nos méditations et à notre étude un principe beaucoup plus profond et plus riche, qu'on peut, sans nulle hésitation, poser comme fondement de l'histoire universelle et de sa philosophie. Eminemment simple et cependant embrassant tout, ce principe que le Pentateuque proclame sur le berceau de l'homme et de l'humanité; est le fait de la ressemblance de l'homme avec Dieu; ressemblance qui constitue précisément sa nature particulière, sa véritable essence, et sa dernière fin: Comme c'est aussi ce principe qui préside à tout cet ouvrage, il sera nécessaire de l'examiner ici de plus près, d'en rendre un compte plus précis, dans ce lieu, où finit la plus ancienne période du monde, et où nous allons passer à la seconde.

D'après les différentes idées qu'on s'est faites de l'homme et qu'on a adaptées à l'histoire, on peut distinguer dans le domaine de cette science et dans la manière dont on l'entend et on la juge, deux écoles différentes, et pour ainsi dire deux partis opposés. Car je n'ai pas besoin d'observer que dans cette division générale, je ne tiens et ne dois tenir nul compte des auteurs qui se bornant au détail des faits, s'abstiennent d'émettre leurs vues sur l'ensemble; ou de ceux qui, indécis dans leurs conceptions, n'ont pas d'opinion fixe et conséquente. Ainsi l'une de ces deux

écoles représente l'homme comme un animal ennobli, successivement dressé pour la raison, et susceptible d'atteindre enfin jusqu'au génie; et pour elle l'histoire entière de la civilisation n'est autre que le tableau du progrès successif et graduel que fait l'humanité dans la voie de ce perfectionnement indéfini. Cette opinion; qu'on pourrait appeler, en un certain sens et sous le point de vue scientifique, le *libéralisme* en histoire; n'a peut-être jamais été exposée avec autant de franchise et traitée avec une méthode aussi rigoureuse que par un philosophe français très distingué qui, épris de cette idée; devint dans le temps le martyr de ses principes mêmes.

Dans ces deux théories sur la vie; dont l'opposition doit se répandre sur toutes les relations de ce monde, il ne faut pas tant s'arrêter ou avoir égard aux dogmes particuliers qui sympathisent diversement avec la conscience; les penchants intérieurs; ou l'espérance finale de chaque sectaire, et dans lesquels chacun trouve lumière; secours, force, ou du moins consolation; car ce sont moins ces divergences qui caractérisent l'un et l'autre système, que l'unique article de foi concernant l'homme et ce qui constitue son essence particulière. Quelle est la nature intérieure de l'homme? quelle est sa haute destination? la réponse à cette question est le critérium

fondamental, et constitue, si j'ose m'exprimer ainsi, la religion et l'irréligion de l'histoire.

Cette idée de la perfectibilité indéfinie de l'homme a quelque chose d'attrayant pour la raison; et si elle n'est entendue que comme une disposition, une faculté en puissance, inhérente à la nature de l'homme; individuellement pris, elle contient une grande portion de vérité; encore dans ce cas ne faut-il pas oublier que la nature humaine offre à côté de cette perfectibilité, un grand penchant à la corruption. — Mais transportée sur le terrain de l'histoire, la perfectibilité ne trouve pas au fond de *commencement* véritable; car ce n'en est pas un que cette supposition vague et inarrêtée d'un animal susceptible de transformations successives et de plus en plus parfaites; et rien en général, ni la science, ni l'histoire et la vie, ne peut partir et procéder que de Dieu.

Elle n'offre pas non plus une *fin* distincte, cette progression à l'infini n'étant pas un but arrêté et positif. Mais entre ces deux termes, et lorsqu'il s'agit d'appliquer le principe à toute la masse des faits historiques, il rencontre là encore de fort grandes difficultés: les faits ne se plient pas toujours à cette règle d'un perfectionnement progressif et illimité; c'est souvent au contraire une loi de rotation qui paraît évidemment présider non-seulement aux vicissitudes de quel-

ques nations prises isolément, mais encore aux grandes périodes de lumières. Et comment la philosophie rationnelle de l'histoire pourrait-elle expliquer cette particularité, ou même en tenir compte? Toutes les fois donc que l'homme et son espèce s'écartent, dans une direction excentrique, de cette ligne de perfectibilité indéfinie, qui lui est mathématiquement tracée, ou qu'il leur arrive même de faire un mouvement en apparence rétrograde, semblable à ceux qu'à des époques fixes décrivent certaines planètes de notre monde solaire; alors l'historien philosophe qui part de ce principe ne s'y reconnaît plus. Cette marche de l'univers ou ce revirement du temps, complètement en désaccord avec la règle fondamentale qu'il a imaginée, ne peut produire chez lui d'autre effet que celui d'un mécompte historique, qui s'étend du présent jusque bien loin dans l'avenir, en même temps qu'il embrasse le passé; et ce passé, dans son indignation libérale, il l'envisage à travers le prisme de l'esprit passionné du siècle, et le juge avec partialité, sous un faux jour, tout de travers, et d'une façon contraire à la vérité.

Mais si au lieu de regarder seulement l'homme comme un animal perfectionné, formé à la raison, et susceptible de s'élever jusqu'au génie, on pose sa ressemblance à Dieu comme son caractère distinctif, son essence, sa nature, sa

destination ; dans ce cas on se fait de l'histoire une tout autre idée , on lui donne une tout autre base que celle dont nous venons de parler ; puisque dès lors l'histoire de l'humanité ne peut avoir d'autre objet et d'autre but que la réhabilitation de l'image divine et les progrès successifs de cette réhabilitation. Et cette supposition une fois admise , cette sublime origine de l'homme une fois reconnue , chacun de nous , sans avoir besoin du concours des doctrines religieuses et positives , trouvera dans son sens intime , dans son expérience ou dans le spectacle général de l'univers , des raisons suffisantes de se convaincre et de se persuader que la ressemblance avec Dieu a été profondément altérée , singulièrement défigurée dans la conscience de chaque homme , et dans celle du genre humain tout entier. Ensuite quiconque sera bien pénétré de la réalité du principe de cette ressemblance divine , dont les vieux traits , à moitié effacés par le temps , se reconnaissent cependant sur chaque page de l'histoire la plus ancienne du monde , et dont l'empreinte se dévoile à la réflexion , pour peu qu'elle fouille profondément dans les réduits mystérieux du cœur humain ; celui-là , quelque grande que puisse être et paraître cette dégradation de l'image divine dans l'homme , ne faillira jamais à l'espérance d'en voir un jour le rétablissement.

Enfin ayant appris par sa propre expérience , combien cette œuvre est grande et difficile , combien d'obstacles s'y présentent , combien il est aisé après un demi-succès , de perdre les avantages déjà acquis dans cette carrière , il saura bien vite se reconnaître , même là où il aura aperçu dans l'humanité et dans son histoire une sorte de stagnation , ou même une marche en apparence rétrograde ; il jugera le phénomène avec plus d'indulgence et par suite avec plus de vérité et d'exactitude ; et malgré ces mécomptes se fiant à la main divine qui conduit et développe tout visiblement , il ne désespérera pas de cette régénération future.

Si maintenant on voulait donner le nom de *légitime* à cette philosophie de l'histoire , qui se base sur le principe de la ressemblance divine , pour l'opposer en sa qualité de système religieux sur l'histoire de l'univers , à cette autre opinion qui procède du principe purement rationnel de la perfectibilité indéfinie ; cette dénomination serait d'autant plus juste et d'autant plus conséquente , que dans leurs rapports avec l'histoire , toutes les lois , tous les droits divins et humains , se fondent originairement sur cette supposition de la haute dignité et de la destination supérieure de notre nature. L'idée religieuse est donc la seule qui rende à l'homme une pleine et en-

tière justice par la considération même qu'elle a pour l'excellence de son être.

Mais elle est aussi la seule qui puisse rendre à toute autre vérité la part qui lui revient, parce que seule elle est en état de le faire sans aucun risque pour son principe, qui étant simple et vrai, est par là même complet et applicable à tout. Elle peut, elle doit même reconnaître que l'espèce humaine, nonobstant sa haute dignité et sa destination céleste, reste toujours sous le rapport physique et dans son existence extérieure, un être de la nature, que par conséquent elle peut sous ce rapport et dans son développement extérieur, être soumise à quelques unes des lois historiques purement naturelles.

Elle ne refusera pas non plus de convenir que l'homme, libre alors même qu'il ne suit pas le principe divin, ne cesse pas d'être doué de raison, capable de poursuivre une idée et d'en tirer des conclusions, susceptible de développement, essentiellement perfectible, et dans le bien comme dans le mal, effroyablement progressif. C'est donc en partant de ce point de vue élevé et divin que l'homme parviendra, dans la mesure qui lui convient, à reconnaître le vrai, à comprendre le réel; et à faire une science de l'histoire, c'est-à-dire de tout ce qui, par l'influence divine, s'est passé dans l'humanité. Nous

ajouterons ; pour continuer l'allusion , que l'opinion *légitime* en histoire ne doit pas , comme elle le fait trop souvent dans la vie , aller au-delà de la réalité et de la vérité , et se jeter dans *l'ultracisme* , dénomination à la mode , qui implique l'idée d'abus et d'exagération.

Dans sa prétention et dans sa qualité d'opinion religieuse , elle doit au contraire éviter constamment de porter sur l'histoire une sentence précipitée , tranchante , irrévocable. En effet les enseignements de Moïse , son point de départ à savoir sa doctrine de la ressemblance entre l'homme et Dieu , servant de base à l'idée chrétienne sur l'homme et par conséquent à son histoire , il devient évident par là même que de toutes les lois qui résultent de ce principe fondamental du christianisme , le précepte de l'amour étant le plus important pour toutes les relations extérieures , le devoir qu'il impose regarde non-seulement la pratique et la vie , mais aussi la science , où il trouve lieu à son entière application. L'amour n'exclut pas toutefois une opinion ferme et arrêtée ; car ce qui jette de la mollesse dans le jugement , c'est l'indifférence ou l'imbécilité ; tombeaux où s'ensevelissent à la fois la vérité et l'amour.

Mais par l'image de Dieu dans l'homme je n'entends ni une pensée unique , soudaine , un rayon de lumière traversant l'âme comme un

éclair, ni l'étincelle du feu céleste que déroba Prométhée, ni ces ailes sublimes de Platon, ces idées planant au-dessus de la sphère ordinaire des conceptions humaines ; même avant tout cela, l'image divine se trouve, comme base et principe de l'essence et de l'existence de l'homme, dans la nature, dans les traits fondamentaux, dans la structure intérieure de sa conscience, dont la triplicité psychologique rayonne et réfléchit l'être divin. — Le désaccord de la conscience se manifeste dans le monde extérieur par quatre directions différentes, par la raison et l'imagination, l'entendement et la volonté. Mais la vie intérieure, après la réhabilitation de la conscience doit être triple, et surgir de l'harmonie de l'esprit, de l'ame et du sens, comme je me suis proposé de le montrer dans mes leçons sur la philosophie de la vie.

Cette trinité spirituelle dont se compose la vie morale et supérieure, et qui est le partage exclusif de la nature humaine, correspond essentiellement à la triple puissance, à la triple personnalité que renferme la nature divine dans son unité de substance, et fonde, autant que le permet la distance incommensurable qui sépare le créateur de la créature, la merveilleuse analogie qui existe entre l'homme faible et changeant et l'esprit infini de l'éternel amour.

Le rétablissement de l'harmonie primitive de

la conscience et de la triple vie intérieure s'opère isolément dans chaque homme de la manière suivante : l'âme au sein de laquelle régnait tout à l'heure la lutte et la confusion, éclairée maintenant par une lumière supérieure, reprend son unité, redevient un ensemble intégral, en saisissant avec amour cette lumière, premier rayon d'espérance. Se confiant à cette aurore lumineuse, éveillé à la vie, l'esprit qui dès lors n'est plus une intelligence froide, morte, abstraite, peut retenir avec une foi vive la parole pure de la vérité, qui n'est pas autre que l'amour; il conçoit alors cette parole, et avec elle il s'oriente dans le monde et en soi-même; tandis que pendant la division, l'intelligence, dans sa situation isolée et abstraite, ne pouvait à l'intérieur comme à l'extérieur qu'errer à l'aventure, et qu'être incessamment ballottée entre les conceptions fantastiques de l'imagination et les sophismes de la raison, qui dans une dialectique perpétuelle, s'entre-choquaient sans cesse. Le nœud gordien de la conscience tombée dans une confusion inextricable, étant une fois délié par la puissante main de l'universel amour, pour peu que de l'intérieur il ne naisse pas de résistance, alors la troisième faculté fondamentale de l'homme, le sens intérieur, le sens du divin se relève et se meut de nouveau. Ce n'est plus dès ce moment un sens purement

passif pour tout ce qui est grand et noble, ou une volonté faible et indécise pour le bien ; c'est une force qui donne la vie, ou plutôt qui est elle-même l'action et la vie.

Mais bien différente de ce développement interne de la vie spirituelle dans l'homme pris isolément, est la marche progressive et graduelle selon laquelle l'homme pris en masse s'est formé, et dont la description générale constitue ce que nous appelons histoire de l'humanité ; de son développement, de son éducation. Ici la division suivant les trois facultés fondamentales de la vie intérieure et de la conscience de l'homme individuel, ne peut plus être appliquée aux degrés que l'humanité parcourt en se développant. Ce n'est qu'à mesure qu'on surprend dans l'histoire une nouvelle impulsion divine, qu'on peut marquer un nouveau jalon sur la route que suit l'humanité, et calculer les divers degrés qu'elle parcourt ; bien que d'après la nature même de la chose, dans cette marche générale vers la grande restauration, on distingue encore trois phases. Ainsi dans notre croyance que l'homme est fait à l'image de Dieu, que sa fin est le rétablissement de cette image défigurée, que les tentatives et les progrès de ce rétablissement forment le contenu de l'histoire ; l'idée principale qui nous dirigera dans les recherches et les explications des événements, pendant la première

phase de l'histoire et pour la première période du monde, c'est l'octroi primitif de la *parole* éternelle; don précieux qu'indique par tant de voies différentes, que manifeste par tant de traces et de fragments de nature diverse la sainte tradition, la révélation divine de tous les peuples. Dans le midi des temps, et pour la seconde phase du développement humain, alors que de grandes nations prépondérantes déploient, suivant toutes les directions, chacune dans sa sphère particulière, la force et le génie de la victoire; l'idée de cette *force* nous servira de mesure d'appréciation dans les faits individuels, et présidera à notre jugement général: nous examinerons cette idée même de force, nous chercherons jusqu'à quel point celle qui a régné était supérieure, divine; si elle n'a pas été au contraire pernicieuse, hostile même au principe divin; ou si, d'une nature mixte, elle n'aurait pas été à la fois l'un et l'autre. Quant à la dernière phase du monde, à celle des temps modernes, ce n'est que dans la *lumière* supérieure de la vérité pure, éclairant à la fois la science et la vie, qu'on trouvera le principe auquel il faut tout rapporter, et selon lequel il faut tout juger dans le passé; ce n'est que sur cette base aussi qu'on peut fonder ses prédictions ou du moins ses pressentiments sur le développement futur, sur l'avenir historique de l'humanité. De cette

manière le triple principe divin, présidant à la division de la philosophie de l'histoire, serait la *parole*, la *force* et la *lumière*.

Cette division si simple et si naturelle n'est pas théorique et hypothétique ; elle est appuyée sur la réalité, et sur l'expérience historique. En effet, l'existence d'une première révélation, dans les temps primitifs ; la propagation du christianisme imprimant une nouvelle action, donnant une nouvelle vie au monde moral ; enfin la prééminence de la civilisation actuelle de l'Europe, qui non-seulement marche à la tête des autres parties du monde, mais qui sous beaucoup de rapports, s'est élevée très avantageusement au-dessus de la plupart des périodes du passé, sont trois faits positifs dans l'histoire de l'univers, trois données incontestables qui peuvent être posées en général comme les degrés de la marche progressive du développement humain. Il ne s'agit donc plus que de savoir apprécier toute la portée de chacune de ces données en particulier, et puis de comprendre leur liaison réciproque, en en cherchant l'explication dans l'harmonie de l'ensemble. En effet, si chacun convient facilement que la lumière céleste de la vérité pure ; en éclairant les états et les peuples chrétiens de l'Europe, s'est réfléchi non-seulement sur la science et en général sur toutes les branches de la culture intellectuelle, mais encore sur la vie

morale, et sur les rapports sociaux et politiques ; chacun sait aussi, chacun sent, que ce principe vital de l'humanité, que cet élément de l'histoire éprouve encore de nos jours des obstacles dans son développement intérieur, qu'il a à combattre des éléments contraires ; or c'est précisément le travail de cet enfantement, cette lutte intestine qui sera et qui doit être l'objet de nos considérations, lorsque nous serons arrivés à ces derniers temps, à cette dernière partie de notre ouvrage. D'un autre côté, il est pareillement incontestable, que dans la seconde période du monde à laquelle nous passons actuellement, ce qui distingue les nations qui ont acquis une certaine prépondérance, c'est une supériorité visible de force intellectuelle ou morale.

Qui pourrait méconnaître une force de ce genre, dans cette sensibilité si puissante et si profonde qui se manifeste chez les anciens Perses, par l'exquise pureté des mœurs et de l'antique croyance à la divinité, et qui s'alliait si bien chez eux à un noble enthousiasme pour la gloire militaire, et à un ardent amour pour la patrie ! Nul également ne contestera aux Grecs la puissance du génie et de l'invention dans les sciences et dans les beaux-arts, pas plus qu'aux Romains cette autre sorte d'excellence qui tient à l'énergie du caractère, et à la force morale de la volonté. On peut bien, il est vrai, demander

compte à chacune de ces grandes nations de l'emploi qu'elle sut faire de cette supériorité d'esprit ou de caractère, dont elle fut dotée ; on peut examiner cette force dans sa nature même ; et malgré sa grandeur et son étendue , chercher si elle a été vraiment divine , ou jusqu'à quel point on doit la regarder comme une force terrestre , comme un élément de retard et de destruction. On peut enfin douter que cette puissance , quelque supérieure et admirable qu'elle ait été , fût à elle seule suffisante pour relever et rétablir moralement l'humanité déchue ; et que pour atteindre ce but , il n'en fallût pas une autre encore plus haute , encore plus pure.

Quant à la tâche qui m'incombait dans l'exposition de la première période historique , au terme de laquelle nous sommes parvenus , je croirai l'avoir suffisamment remplie si j'ai pu bien convaincre de l'existence d'une vérité primitivement révélée par la parole , à l'homme et à l'humanité , à l'aide de ces indices , de ces traces , que l'on rencontre éparses , mais frappantes , dans la tradition sacrée de tous les peuples ; où elles apparaissent comme des caractères énigmatiques , des fragments détachés , des hiéroglyphes mutilés , appartenant à un système complet , qui a disparu depuis long-temps ; et si je suis parvenu à persuader , qu'à travers les altérations que cette divine parole a reçues de la dégénération du genre

humain, toujours croissante sous le règne du paganisme, et les erreurs de toute espèce qui s'y mêlèrent, à travers le voile obscur des innombrables fictions qui la confondirent et la défigurèrent, au point de la rendre méconnaissable ; on peut cependant avec un examen patient et profond en démêler les traits originels, et remonter à la source commune de toutes ces traditions.

L'ancien paganisme, et cette observation que nous ajoutons résulte de ce que nous venons de dire, l'ancien paganisme était lui-même basé sur la vérité ; bien considéré, bien compris, il ne peut servir qu'à la confirmer. Tel est le résultat où conduit l'étude de l'antiquité ; telle est la conclusion rendue presque évidente par les recherches profondes qu'on a récemment faites sur les mythes et sur leur première origine. S'il était possible de dégager entièrement du mélange des fictions et des erreurs, l'intuition de la nature et son symbolisme, ces deux bases des doctrines du paganisme ; alors les traits fondamentaux et hiéroglyphiques de la science instinctive des premiers hommes ne seraient probablement pas en opposition avec la vérité reconnue dans la nature ; mais au contraire ils offriraient sans doute à la science de la vie, même au milieu du libre essor qu'elle a pris, et des développements nouveaux qu'elle a reçus, un tableau instructif, dans lequel il lui serait facile de reconnaître l'ori-

gine de ses idées les plus élevées. Car l'homme qui est le centre de la nature, de la terre au moins, ne serait jamais parvenu à une connaissance véritable de la sphère qu'il habite, il n'aurait jamais réussi à comprendre la nature, sa vie intérieure, et ses forces occultes, s'il n'avait eu, de naissance et originairement, un instinct scientifique pour en pénétrer immédiatement les secrets.

L'abus de l'image donna naissance à la mythologie; le symbole confondu avec l'objet lui-même, au lieu d'en rester l'emblème, pouvait facilement passer pour une sorte d'objet d'une autre espèce. Cette méprise devenue une habitude ou, pour ainsi dire, une seconde nature psychologique, était même comparativement pardonnable à l'homme, vu l'état de sa conscience partagée entre les fantaisies de l'imagination et les spéculations de la raison. Mais cette erreur elle-même n'aurait pas eu lieu si le supérieur et le subordonné, la cause et l'effet, la divinité et la nature, n'avaient pas été confondus d'avance, si l'ordre réel n'avait pas été interverti, si, bien qu'elle ne fût pas encore parvenue à son comble, la confusion n'eût au moins déjà commencé. L'erreur essentielle et funeste, le vice fondamental du paganisme, est la divinisation de la nature; car elle brouilla et confondit toutes les idées sur le monde sensible et sur le monde

moral, et bouleversa complètement l'esprit de l'homme. — Et cependant ce matérialisme destructeur se retrouve non-seulement dans le paganisme, mais encore dans la philosophie atomistique, et dans plusieurs autres hypothèses de la science.

Après cette divinisation de la nature, qui fait le fond de la mythologie et de la religion populaire des anciens, un autre tort capital des doctrines de ces temps-là naquit de la direction magique qu'elles prirent ; je veux dire de l'emploi matériel et grossier, ou plutôt de la profanation qui fut faite des hautes vertus de la nature, alors que ses forces furent effectivement reconnues, et que l'esprit de l'homme ayant soulevé le voile matériel qui les couvrait pénétra plus profondément dans ses secrets et dans sa vie intérieure. Cette erreur, d'une nature plus élevée et par cela même plus dangereuse, infesta moins, il est vrai, les croyances populaires et poétiques, que les corporations et les mystères ; c'est donc dans ces associations secrètes qu'il faut surtout la chercher.

On ne saurait nier que les doctrines des mystères qui, non-seulement en Egypte, mais en Grèce, jouent un si grand rôle dans la formation de l'esprit public, dans l'éducation morale, dans toutes les sphères de la pensée et de la vie ; on ne saurait nier que ces doctrines, dans leurs

rapports avec l'esprit de l'homme, avec sa puissance et sa dignité, avec les forces occultes de la nature et le monde invisible, n'aient déployé un caractère beaucoup plus profond et plus sérieux que les enseignements de la mythologie vulgaire, et que les fictions des poètes. Mais on ne doit pas en conclure que leur influence ait toujours été salubre, que l'esprit intérieur qui les animait ait toujours été louable.

Mon opinion est que les Égyptiens ont possédé beaucoup de lumières, surtout en ce qui concerne la nature ; qu'ils en ont même possédé plus que les Grecs en général, et les pythagoriciens en particulier ne leur en ont emprunté à notre connaissance ; mais je ne saurais croire que cette science des Égyptiens ait été sans mélange d'erreurs, que divers abus magiques ne s'y soient pas introduits.

La loi sacrée et le guide intérieur de la vérité étant une fois perdus, le véritable ordre des choses et des idées étant interverti, il est naturel que le sublime, le mystérieux et le merveilleux se trouvent dans l'esprit de l'homme tout à côté de l'ignoble, du pervers et du pernicieux. Avec ces fausses ou singulières images des dieux, avec ces symboles de la nature, avec cette foule d'emblèmes et d'hiéroglyphes à significations diverses, le silence sacré des temps pouvait facilement amener chez les Égyptiens des conceptions ténébreuses, des

visions erronées; surtout quand une direction magique, je veux dire une intention matérielle et illicite, dans l'usage des forces supérieures de la nature, s'offrit accompagnée d'une tendance mauvaise et d'une volonté diabolique;

Dans chaque science, en la considérant dans son rapport avec la vérité supérieure et divine, le point principal qu'il faut rechercher et qui décide de sa valeur, est de savoir si l'on a fait un bon usage de cette science, ou si on lui a donné une direction perverse et destructive, enfin si l'on y a bien observé l'ordre nécessaire et véritable, c'est-à-dire si la nature et tout ce qui en procède a été, en sa qualité d'effet, subordonné au *divin* et à *Dieu*, qui est en tout la première des causes.

Avec ce principe et cette marche, chaque science, plus elle pénétrerait profondément dans la nature et dans sa vie intérieure, plus elle servirait à relever la majesté du créateur. On voit même dans les livres de l'ancien Testament, et nommément dans ceux de Moïse, tous ces secrets de la nature et les clefs qui mènent à leur explication, indiqués fréquemment par des phrases ou des mots isolés, qui sont là, comme autant de grains d'or de la science, semés avec profusion, mais comme par hasard et sans intention, tout au plus dans le but d'orner tout ce qui, dans ces livres, est regardé comme la chose

principale, de rendre plus sensible la marche que Dieu prend en guidant l'humanité, et d'ouvrir, si j'ose m'exprimer ainsi, aux yeux étonnés des lecteurs, le tabernacle sacré des mystères et des promesses divines. En effet tout y est subordonné à Dieu et au divin, et c'est cette circonstance même qui empreint d'un caractère de vérité ces légères indications des secrets d'une nature cachée sous un voile énigmatique.

Que le moindre écart de la vérité suffise pour donner naissance à une erreur toujours croissante, nous en voyons la preuve dans ce qui a servi de germe à la religion des anciens Perses; c'est-à-dire dans le culte si simple de la nature, de ses éléments, de ses vertus fondamentales; dans le culte du feu sacré, de l'air pur, céleste, éthéré, du souffle vivifiant, qui anime l'air vital, et surtout dans celui de la lumière. Cette religion a dû dominer aussi plus anciennement encore dans les Indes; car dans les Védas, la plupart des vieilles dénominations de la divinité font allusion aux évènements, se rapportent aux éléments; tandis que les noms de plusieurs dieux, que les Indiens ont adorés dans la suite, paraissent même aujourd'hui inconnus aux Persans. Si simple et si pure, cette religion est probablement la plus antique, peut-être fut-elle la plus répandue dans le premier âge du monde, dans le monde patriarcal.

Il est également à croire que , dans l'idée primitive de ce culte , on ne divinisait pas réellement la nature elle-même , on ne méconnaissait pas la suprématie de Dieu ; et que ce ne fut que plus tard que l'on confondit le symbole avec la chose et avec l'idée supérieure qu'il était , dans le principe , destiné à représenter. — C'est une présomption , une induction presque certaine , qu'aux premiers jours de la création nouvelle , les éléments et les êtres naturels , s'ils n'étaient pas précisément l'image de Dieu , ce que l'homme seul est effectivement , n'en étaient pas non plus un symbole arbitraire propre à donner simplement occasion à une allégorie poétique ; mais que par leur essence même ils représentaient , d'une manière tout-à-fait conforme à la vérité , la puissance de Dieu sur la terre , et la rendaient sensible aux yeux des hommes , liés alors plus étroitement qu'aujourd'hui avec leur auteur.

Aussi en plusieurs endroits , je devrais dire partout , dans les saintes Ecritures , la lumière pure et le feu sacré sont-ils employés pour désigner la toute-puissance divine , et cette action infinie qui embrasse tout ce qui est terrestre et humain. Sans compter ces passages , dans lesquels il est question d'une haleine divine et vivifiante , comme de la source première de la vie , on y parle encore du doux souffle , du léger murmure d'un air subtil , qui annoncent au pro-

phète la présence immédiate de Dieu ; et devant lesquels il se couvre et se prosterne avec respect ; et assurément on n'oserait prendre toutes ces expressions simplement pour de la poésie et des figures.

A côté de cette image naturelle, de ce voile pur et élémentaire, qui enveloppe la puissance divine, on trouve, il est vrai, dans les mêmes écritures, un feu impur, souterrain, destructeur, une lumière qui ne peut provenir que d'esprits menteurs et hostiles, un souffle empoisonné et contagieux pour l'âme. Et comment pouvait-il en être différemment ? Si la nature dans son berceau ne fut qu'un admirable miroir, un pur reflet, un jeu charmant, une création merveilleuse de l'infinie puissance ; détachée bientôt de sa source, bouleversée intérieurement, dirigée contre son auteur, elle a dû nécessairement se mettre en opposition avec lui, se pervertir, et se détériorer.

Puisque cette direction contre Dieu donnée à la nature, ce bouleversement de l'ordre et des vrais rapports qui existent entre elle et le créateur, constituaient le fond de l'erreur, et formaient la base de l'ancien paganisme, avec ses faux mystères et avec l'abus que les initiations faisaient, dans des vues magiques, des forces supérieures de la nature ; nous avons le droit de regarder chaque confusion de ce genre in-

roduite dans les choses et dans les idées, chaque bouleversement de l'ordre divin, lors même qu'il s'opère sur un sol chrétien, dans une science, dans une morale et même dans une vie chrétienne, comme une tendance, comme une entreprise essentiellement païenne; on ne se propose pas sans doute d'y élever des autels à Apollon, ou d'y consacrer extérieurement des mystères à Isis; mais on n'en commence pas moins un nouvel édifice païen, on n'en pose pas moins comme la pierre fondamentale d'un paganisme scientifique.

De toute la partie emblématique des hiéroglyphes, du sein de cette foule d'images, représentant soit des dieux, soit des objets matériels et physiques, quelques auteurs grecs, dont les travaux et les succès en ce genre ne suffisent plus à nos besoins, avaient déjà tenté d'extraire et de recueillir le symbolisme de la nature, ou le cercle originaire des idées symboliques chez les Egyptiens.

A ce propos, il est bien extraordinaire que, dans tout ce que nous connaissons des hiéroglyphes, on n'aperçoive aucune différence qui trahisse des époques diverses, comme on en trouve dans le système graphique des Chinois; ici au contraire tout appartient au même genre, au même cercle d'idées ou d'emblèmes, au même style. Comme les images des dieux sont aussi au

nombre des signes hiéroglyphiques , on est autorisé à croire que les hiéroglyphes ont dû être imaginés tous à la fois , qu'ils n'ont subi aucune altération depuis , et qu'enfin leur invention tombe apparemment à une époque , où la mythologie égyptienne était totalement formée et complète.

Dans la première période de l'univers , c'est-à-dire durant trente-trois siècles , d'après notre manière habituelle de compter , les diverses nations entre lesquelles se partageait l'humanité se développèrent , chacune à part , chez soi , ou du moins en ne passant à l'extérieur qu'après avoir arrangé son intérieur ; et même deux des empires et des peuples les plus grands et les plus antiques , la Chine et l'Inde , sont restés jusqu'à nos jours stationnaires , isolés , et en majeure partie distinctement séparés du reste du monde. Ce qui , dès le commencement , caractérise au contraire la seconde période de l'univers , c'est que depuis lors une liaison plus intime , une influence réciproque , des relations suivies et actives ; en un mot , différents rapports mutuels s'établissent entre plusieurs nations , et même dans le cercle entier de la civilisation de ces temps ; et ce changement coïncide avec les premières conquêtes. Avec ce commerce plus étendu entre les peuples , commence aussi un temps historiquement plus clair , mieux et plus

généralement connu, qui ne remonte pas toute-fois au-delà de six ou tout au plus sept siècles avant l'ère chrétienne.

Les pas des premiers conquérants perses furent rapides ; car Cyrus, le fondateur de l'empire, s'étant d'abord rendu maître du pays central de l'Asie occidentale, ainsi que de l'Asie-Mineure, Cambyse immédiatement après lui fit la conquête de l'Egypte, laquelle fut suivie à peu d'intervalle de la grande expédition de Xercès contre la Grèce, dont le courage déjoua les projets de ce monarque.

L'Egypte qui, par la direction de son esprit, sa civilisation, et sa constitution intérieure, a plus d'analogie et d'affinité avec les deux grandes nations, si strictement isolées de la première période de l'histoire, appartient cependant par ses relations politiques au cercle perse-phénico-gréc des peuples de l'Asie occidentale et des environs de la Méditerranée. C'est donc ici le lieu d'insérer le résumé de son histoire, jusqu'à la conquête que les Perses en firent ; bien entendu, autant qu'elle importe à la contexture de l'histoire universelle. Or celle-ci, non plus que sa philosophie, ne saurait tirer un grand profit de la longue nomenclature de tant de rois, issus de plus de vingt dynasties des anciens Pharaons. Remarquons pourtant comme une chose étrange, les grandes et nombreuses expéditions militaires

que l'Égypte prétend avoir faites à une époque si reculée dans le passé ; car c'est au fond de promenades guerrières ou d'invasions, plutôt que de conquêtes solides et durables, qu'il s'agit dans son histoire.

Sésostriis, qui pendant la vie de son père Aménophis, avait déjà envahi les côtes de l'Arabie, et soumis la Libye et l'Éthiopie, a, dit-on, subjugué ensuite la Bactrie, a vaincu les peuples scythes, dans les environs du Caucase, dans la Colchide et jusqu'au Tanais, et s'est même avancé jusqu'en Thrace. Ce qui est certain, c'est que les anciens ont cru que les habitants de la Colchide descendaient des Égyptiens, ou que ceux-ci du moins avaient fondé une colonie dans cette contrée. Mais avant Sésostriis même, on attribue au roi Osymandias une expédition qu'il a dû faire à la tête d'une armée innombrable, pour reconquérir la Bactrie, qui avait secoué le joug de l'Égypte ; et on assigne d'un côté le Gange, et de l'autre la source du Danube, comme limites à la grande excursion d'Osiris.

On pourrait demander à cette occasion si les Égyptiens n'ont pas eu anciennement des poèmes héroïques, comme le Ramayan ou le Mahabharat des Indiens, d'où ces événements merveilleux seraient tirés ; ou si toutes ces relations n'ont pas un sens mythique, tel qu'on peut le supposer au moins de l'expédition d'Osiris.

gypte n'a jamais été dans les temps connus, un état conquérant, ou elle n'a pas long-temps et durablement conservé ses acquisitions précaires : mais dans ces temps mêmes on y voit souvent des conquêtes passagères, des expéditions même parfois lointaines, et en général des relations étendues avec d'autres états et d'autres peuples, qui à leur tour faisaient sentir à ce pays de fortes et violentes réactions.

Une partie de la Libye, le littoral de l'Arabie sur la mer Rouge, l'Arabie Pétrée, de même que l'Éthiopie ou du moins une grande partie de cette dernière, ont dû rester long-temps sous la domination et dans la possession des Pharaons, à en juger par les monuments en pierre, couverts d'hiéroglyphes qu'on y trouve. D'ailleurs la multitude de monuments et d'édifices antiques, réunis dans la Thébàïde, paraissent avoir exigé, pour leur construction, plus de bras que n'en pouvait fournir l'Égypte proprement dite.

Si l'Éthiopie fut conquise par l'Égypte, celle-ci fut à son tour envahie par les Éthiopiens, qui y fondèrent une dynastie à eux. Le second roi de cette dynastie éthiopienne, nommé Tirhaka, s'efforça de s'agrandir en Libye et sur la côte septentrionale de l'Afrique, et pénétra, dit-on, jusqu'aux colonnes d'Hercule, c'est-à-dire jusqu'au détroit de Gibraltar. On trouve aussi des preuves historiques de la conquête de Thèbes,

capitale de l'Égypte, par des Carthaginois gouvernés alors par la famille de Magon. Le roi de cette nation qui figure dans les livres des Hébreux sous le nom de Sisak, et qui en passant conquiert Jérusalem, figure dans les inscriptions des Pharaons; sous le nom de Schishenk. Sur les monuments antiques de l'Égypte, dans des tableaux représentant des scènes de guerre, offrant des dessins de peuples très éloignés, de captifs à physionomie étrangère, on voit (chose remarquable) des hommes aux cheveux rouges, aux yeux bleus, tatoués sur les jambes; ce qui s'accorde parfaitement avec les descriptions que les anciens font des peuples scythes.

A une époque plus reculée, un peuple de race phénicienne ou plus probablement arabe, s'était déjà emparé du trône de l'Égypte; d'où une nouvelle dynastie, celle des Hyksos, ou rois pasteurs. On a essayé quelquefois de retrouver ceux-ci dans les Israélites; mais cette opinion ne s'accorde guère avec les détails de l'accueil hospitalier que reçut une colonie d'Hébreux sous Joseph, de l'oppression dont elle fut plus tard accablée, et de sa sortie sous Moïse; rien n'annonce dans ce récit que le peuple nomade des Israélites ait régné et ait fondé une dynastie en Égypte; et toutes les autres circonstances ne cadrent nullement avec l'histoire de cette nation.

Il y a eu en effet entre l'Égypte et les hordes

des peuples voisins différents conflits qui se ressemblent sous quelques rapports, sans qu'ils soient cependant identiques. Toutefois, en admettant que Sésostris ait succédé à son père immédiatement après que celui-ci eut expulsé les Hyksos, il serait bien possible qu'à la suite d'une réaction de ce genre contre une domination et une dynastie étrangères, l'esprit guerrier se fût réveillé; et que, comme cela arrive habituellement, il eût donné naissance à des entreprises actives, d'une nature plus grandiose. Cette supposition donnerait une sorte de probabilité aux expéditions guerrières de Sésostris, qui, bien qu'exagérées, peuvent cependant avoir un fonds de vérité.

Ce qu'il y a de positif, c'est que dans plusieurs endroits, comparativement très éloignés de l'Égypte, il existait dans l'antiquité, et il existe encore des établissements sacerdotaux surtout d'une origine incontestablement égyptienne; et que toutes les colonies qui donnèrent lieu au progrès en Grèce et dans les autres pays riverains de la Méditerranée ne sauraient être attribuées exclusivement aux Phéniciens; car la fondation de plusieurs villes antiques, la généalogie même de plusieurs familles royales, la filiation d'une grande partie des mystères, et notamment de ceux d'Orphée, dirigeant, de la Grèce en Égypte, les regards de l'historien.

Il est par conséquent très possible que , dans ces temps reculés, les expéditions militaires, dont il est si souvent question dans les traditions égyptiennes, n'aient été que des colonies armées, expédiées de la mère-patrie non pas toujours dans un but mercantile comme lorsqu'il s'agit des colonies et des villes d'origine phénicienne, mais plutôt par un motif religieux comme celui qui influa si évidemment sur les conquêtes de la Perse; et que ce motif religieux, coopérant du moins à ces expéditions, fût celui de propager les mystères, afin de faire participer les peuples de l'occident alors barbares à la civilisation de l'Égypte, et de les attacher plus solidement à cette contrée.

Une autre occasion de ces courses lointaines qui nous paraissent problématiques ou sans but réel, c'est peut-être quelque trouble intérieur, quelque dissension intestine; d'autant plus que certainement l'Égypte s'est vue de plusieurs manières travaillée par la discorde politique. Elle a été souvent divisée en plusieurs royaumes; et lors même qu'elle n'en faisait qu'un, l'intérêt des provinces agricoles de la Haute-Égypte était maintes fois en opposition avec celui de la Basse-Égypte commerçante et manufacturière; phénomène qui se représente assez fréquemment dans nos états modernes.

Vers les temps qui précédèrent immédiatement la conquête des Perses, la caste des guer-

riers, c'est-à-dire toute la noblesse s'était mise en opposition ouverte contre les rois, auxquels elle reprochait de pencher trop du côté du sacerdoce. C'est ainsi que nous avons remarqué dans les Indes une certaine rivalité, une inimitié politique entre les brahmanes et les kschetryas. Psammétique, après avoir le premier, dit-on, arrêté et repoussé les peuples scythes, qui menaçaient d'asservir l'Asie, voyant cette mauvaise disposition de la caste guerrière, prit à sa solde des armées entières de Grecs; de sorte que l'Égypte finit par n'avoir plus pour défenseurs que ces mercenaires étrangers.

Ces enrôlements, ainsi que le développement des relations commerciales, et l'établissement de nombreuses colonies grecques dans la Basse-Égypte, avaient rendu celle-ci à moitié grecque, dès avant l'invasion des Perses; circonstance qui ne contribua pas peu à leur en frayer le chemin, et à leur en ouvrir pour ainsi dire les portes, de même qu'elle seconda plus tard les envahissements des Grecs. C'est ainsi que sans qu'il y paraisse à l'extérieur, la plupart des états sont minés secrètement, avant de tomber sous le coup d'une puissance étrangère.

Les classiques de l'antiquité commencent l'histoire de l'univers par l'empire assyrio-babylonien, lequel précéda le médo-persan, et dont les annales mythiques débutent par les conquêtes

fabuleuses de Sémiramis ; conquêtes semblables à toutes celles que mentionnent les anciennes traditions de la plupart des peuples de l'Asie. La conquête de Médie par Ninus semble appartenir un peu plus à l'histoire. Mais il est peut-être un moyen plus simple et par là même plus satisfaisant d'envisager cette matière : sur le plateau central de l'Asie occidentale on compterait quatre pays principaux, mais différents, savoir la Babylonie, l'Assyrie, la Médie et la Perse, qui à plusieurs reprises ont formé des états séparés et distincts, et qui d'autres fois ont été réunis sous l'empire, tantôt de l'un, tantôt de l'autre de ces pays, tandis que leurs capitales respectives, Babylone, Ninive, Ecbatane et Suze ou Persépolis, devenaient alternativement, durant les périodes de grandeur et de prospérité, le siège des dynasties indigènes, et le centre de l'empire.

Ainsi au lieu de considérer comme une période à part l'existence de l'empire assyrio-babylonien, de cette première monarchie universelle, il serait plus convenable de n'en faire que la dynastie la plus ancienne de ce grand et unique empire asiatique, et d'en compter une seconde d'après l'ordre chronologique, dans l'état médo-persan, en les assimilant à peu près à celle que les successeurs d'Alexandre y fondèrent plus tard, ou mieux encore à cette dynastie indigène et nouvelle qu'y rétablirent les Parthes, nation située

un peu au nord-est de ces contrées et qui devint par la suite si formidable aux Romains.

C'est dans cette région centrale de l'Asie occidentale, sur ce point si bien choisi, si bien placé, si bien fait pour les envahissements extérieurs, que naquirent les conquérants de l'univers; c'est là que le génie de la guerre se manifesta d'abord; c'est là aussi que l'histoire sainte, que la révélation de Moïse, place le siège du premier maître du monde et le berceau de l'esprit de conquêtes. Sur la place même où s'élevait jadis l'antique Babylone, on trouve encore de nos jours des ruines immenses que les habitants qualifient du nom de forteresse de Nemrod, et qui suscitent dans l'esprit des voyageurs modernes le souvenir de Babel et de la légende concernant la construction de cette grande tour. Il est plus que probable que ces ruines appartenaient autrefois au grand temple de Bélus qui s'élevait par huit étages ou compartiments jusqu'à une hauteur démesurée, et sur le faite duquel se trouvait la statue colossale du dieu du soleil, adoré dans ce lieu comme une divinité nationale. Là même gisent aujourd'hui des masses énormes de débris imposantes et comme vitrifiées par un feu violent, dont les cimes touchent les nuages, tandis que des lions reposent sur leurs flancs, et habitent leurs cavités. On cherche parmi ces masses l'emplacement de ces grandes terrasses ou

jardins suspendus que le monarque assyrien, par amour pour son épouse, mède de naissance, fit planter dans un pays du reste peu boisé.

L'étendue en surface que couvrent des amas épars de briques marquées au timbre de l'écriture babylonienne, atteste la grandeur passée de l'immense cité de laquelle peu des anciennes villes de l'Asie approchaient, à laquelle aucune de nos villes européennes ne peut être comparée. Il était donc naturel que cette construction de la tour de Babel restât pendant tous les siècles comme un point de comparaison pour tous les édifices qu'enfantaient l'arrogance et l'orgueil de la puissance, que terrassait et détruisait le bras fort de la Némésis divine. Dans la révélation même, la Babylone, saisie par le vertige de l'ambition, ivre du sang des peuples, est prise comme un symbole qui doit représenter depuis le commencement de l'histoire, à travers tous les âges, jusqu'à la fin des siècles, l'esprit païen de superbe et d'inconsidération, faisant de vains efforts pour détruire l'humanité. C'est en effet de ces plages que partirent les calamités qui vinrent fondre sur les nations, bien que le premier empire assyrien n'ait pas étendu sa puissance fort loin sur l'occident, et que l'époque des grandes conquêtes ne date que de Cyrus. Cependant la vieille Babylone continuait de manifester sa puissance en subjuguant à son tour, par la mol-

lesse de ses mœurs, ses vainqueurs et ses maîtres qui abandonnaient, comme l'histoire l'atteste, leurs dieux paternels pour embrasser, à l'exemple des Babyloniens, le culte matériel de la nature sensible.

Les Perses, devenus les maîtres, se mêlèrent, dans le nouvel empire, aux Mèdes; qui jadis avaient été beaucoup plus puissants qu'eux : ces deux races se fondirent au moins politiquement en une seule nation, malgré la différence primitive d'origine et de langage, et malgré une jalousie réciproque qui se perpétua et se manifesta plusieurs fois dans la suite, à l'occasion des changements de souverains ou de dynasties. Ce qui contribua le plus à resserrer les liens extérieurs de cette union, ce fut l'institution des mages que Cyrus, fondateur de l'empire, introduisit dans ses états de la Perse; car c'est en Médie qu'elle a pris naissance, et les livres sacrés de la religion du Zend ne sont pas originellement écrits en langue perse, mais en deux dialectes de la langue mède, si encore l'un d'eux n'est pas peut-être bactrien. Les mages ne formaient pas une caste sacerdotale héréditaire; c'était plutôt une corporation, un ordre divisé en la manière de certains autres mystères, et partagé en plusieurs classes, suivant les catégories et les degrés d'apprenti, de maître et de maître consommé. Les étrangers n'étaient admis

dans cet ordre de prêtres mèdes qu'avec beaucoup de difficultés, comme le témoigne l'exemple de Thémistocle, qui n'y fut reçu que sur la demande expresse du roi de Perse, à la cour duquel il vivait alors.

On ignore, on doute au moins si l'ancienne doctrine des Perses, leur tradition concernant la lumière, ne fut pas essentiellement modifiée par son rénovateur ou son restaurateur, le Mède Zoroastre, ou si elle a été conservée par l'ordre des mages dans toute sa pureté primitive. Mais ce qu'il y a de positif, c'est que cet antique culte de la nature a totalement dégénéré chez le petit nombre de ceux qui appartiennent encore aujourd'hui à la secte des guèbres ou adorateurs du feu. En Perse, les mages étaient chargés de l'éducation des rois, ce qui dut leur donner une grande importance; ils jouissaient de beaucoup de considération à la *Porte-Persique*, nom asiatique qu'on donnait dès lors au centre de l'empire et au siège du souverain; ils prenaient aussi une part fort active aux factions qui se formaient autour du trône. Tandis qu'en Grèce et même en Egypte les mystères, en leur qualité de corporations sacerdotales ou de ligues d'initiés, n'avaient, malgré toute leur puissance, qu'une influence politique secondaire; dans la monarchie des Perses, ils devinrent le plus grand des pouvoirs de l'état.

L'autre soutien principal de l'empire était la noblesse ou la classe distinguée des Pasargades qui entourait le trône, jouissait de grandes prérogatives, et formait le noyau et l'élite de l'armée. La force intérieure de la nation provenait de l'éducation de la noblesse persane, de cette éducation strictement militaire, émineinment morale, dont Xénophon nous a tracé un tableau si enchanteur. La négligence et le relâchement qu'on mit dans les soins qu'elle exigeait furent pour l'état la première cause d'une décadence, dont le progrès augmentait rapidement avec la mollesse et la dépravation des mœurs; et une fois les premiers pas faits dans la carrière du vice, une fois les règles sévères établies par Cyrus tombées en désuétude, la corruption se manifesta avec les mêmes caractères qu'elle prit plus tard dans tous les grands empires de l'Orient. Les maux qu'entraîne à sa suite un gouvernement de satrapes dans les provinces, et de sérail dans l'état, des factions, des conspirations, des bouleversements dans l'intérieur même des dynasties régnantes, toutes les autres violences du despotisme : voilà ce que l'on rencontre sur chaque page de l'histoire de cet empire; et ces vices, ces usages caractéristiques de ce mode asiatique de gouvernement, on les retrouve encore, du moins s'il faut en croire les histo-

riens, dans la Perse de nos jours, sous les mêmes formes et sous les mêmes couleurs.

L'armée consistait aussi pour la majeure partie, en bandes ramassées parmi les peuples vaincus; et plus son chiffre numérique était grand, moins son organisation intérieure était forte et compacte. C'est ce qui explique comment des poignées de guerriers grecs animés d'un ardent patriotisme et commandés par des chefs habiles, dont l'œil et l'esprit étaient exercés à la tactique, ont pu résister à ces essaims innombrables, et remporter même quelquefois sur eux de brillantes victoires; c'est ce qui explique comment trois batailles perdues contre Alexandre-le-Grand décidèrent du sort de cet état divisé à l'intérieur et appuyé sur des fondements aussi fragiles. À peine depuis Cyrus jusqu'au dernier des Darius, dont le caractère personnel et la fin tragique inspirent un vif intérêt, deux cent vingt ans s'étaient écoulés, et le grand empire de la Perse n'était plus. En général, ses conquêtes passagères ont agi sur leur époque, comme les forces élémentaires de la nature, soudainement et avec rapidité. Les Perses envahirent d'abord et soumi-
rent les pays et les empires avec l'impétuosité de la tempête; et en particulier l'expédition de Xercès contre la Grèce ne ressemble-t-elle pas tout-à-fait à une inondation? mais comme un

feu destructeur, après avoir jeté de hautes flammes, embrasé et consumé tout ce qui se trouvait à sa portée, tombe de lui-même et s'éteint dans ses cendres, de même s'éclipsa subitement la Perse, après avoir jeté un vif, mais court éclat.

L'influence de la Perse sur les autres nations civilisées ne fut donc que bien passagère ; car l'Egypte, malgré les actes de violence de Cambyse, resta toujours la vieille Egypte, et redevenit encore plus florissante sous les Ptolémées dont le gouvernement fut doux, paternel, et conforme à la nature du pays et au caractère de ses habitants. La Phénicie, la Palestine et l'Asie-Mineure, ne changèrent pas essentiellement de face. Le plus grand résultat que l'histoire universelle puisse trouver aux conquêtes de la Perse, c'est le contact actif et varié, les relations diverses et durables qu'elles introduisirent entre tous les peuples de l'Asie occidentale soumis à sa domination, entre l'Egypte, la Grèce et les autres états situés sur les bords de la Méditerranée. Son influence sur la Grèce, importante sans doute, mais cependant toujours indirecte, fut une des causes secondaires des luttes intérieures que soutinrent les Grecs pour leur liberté ; et elle provoqua ensuite la grande réaction qui eut lieu sous Alexandre. Celle-ci ressemblait par son caractère même, et par son exaspération, à l'attaque et à l'envahissement des Perses. Alexandre, lui

du moins , qui se sentait trop à l'étroit dans sa petite province patrimoniale , présente une sorte de physionomie orientale qui sort des bornes du caractère grec , des idées dominantes des Grecs , de leur façon de penser habituelle. Aussi je voudrais nommer inspiration asiatique ce qui , avec une force irrésistible , entraîna ce monarque jusqu'à la capitale de la Perse , et ensuite jusqu'au-delà de l'Indus.

LEÇON VIII.

Variété de la nature grecque opposée à l'unité orientale. — Géographie de la Grèce. — Diversité dans la vie des Grecs, dans leur caractère, leurs occupations dans les formes politiques; penchant de plus en plus vers la démocratie, ils ne montrent jamais contre la royauté la même haine que les Romains. — Esclavage en Grèce. — Aristocratie. — Institutions sacerdotales. — Diversité dans les sources de la nationalité grecque. — Les Pélasges. — Les Hellènes : Eoliens, Doriens, Ioniens. — Résumé de l'histoire grecque. — Art chez les Grecs. — Philosophie grecque. — Etat politique des Grecs.

Dans toute l'étendue du domaine historique, dans le cercle entier de la civilisation et du développement humain, il serait difficile de trouver une différence aussi complète, une opposition aussi marquée que celle qui frappe tout d'abord entre cette unité bien prononcée du caractère asiatique avec sa vie uniforme, ses institutions sociales qui traversent les siècles sans altération, et presque stationnaires, et cette variété, cette mobilité distinctive que le Grec déploie dès son origine, comme dans la plus brillante époque de son existence. Tout, chez les Grecs, trahit l'agitation et la diversité du développement in-

tellectuel et de la direction morale : non-seulement les lois et les formes politiques si différentes, non-seulement l'industrie, les mœurs et les coutumes, mais encore la dispersion de leurs habitations, la multiplicité de leurs établissements, les éléments divers de leur origine et des principes de leur civilisation, leur division en plusieurs états, grands et petits; en peuplades ennemies l'une de l'autre; enfin, leur tradition, leur histoire, et ce qui en procède, leurs arts et surtout leurs sciences, agitées sans cesse par une lutte active et passant toujours d'un système à un autre, et d'un excès à l'excès opposé.

En Asie même, là, où comme chez les Indiens par exemple, l'intelligence s'est développée, ainsi qu'en Grèce, avec une grande variété de formes, dans la poésie, dans la cosmogonie et dans la métaphysique; où ni la nature du pays, ni la volonté du peuple n'ont permis, même dans ces temps reculés, l'établissement d'un seul empire parfaitement distinct; en Asie, au résumé, la pensée et les opinions ont toujours été monarchiques, et, partant du principe de l'unité infinie, elles y retournaient sans cesse. En Grèce, au contraire; la science, comme la vie, était républicaine, et si l'on y rencontre chez quelques philosophes, une doctrine sur l'unité, offrant ou rappelant le caractère asiatique, ce n'est qu'une exception; ou peut-être ce sera l'amour

de la nouveauté qui aura fait adopter un tel système, ou un esprit d'opposition envers l'opinion dominante, qui prétendait que tout, dans le monde comme dans l'homme, est en mouvement perpétuel et vit d'une vie indépendante.

Les fables mêmes de la mythologie des Grecs, telles que les poètes nous les ont transmises, ont une couleur toute républicaine; tout y est changement, réforme, dans le combat des éléments de la nature comme dans l'inimitié poétique des dieux anciens et nouveaux, supérieurs et subordonnés. Des géants, des héros, y guerroyent continuellement et se mesurent entre eux : le tout, enfin, ne présente qu'une sorte d'anarchie poétique. Il n'est pas jusqu'à leurs traditions historiques sur les premiers habitants de la Grèce, sur les établissements et les migrations de ses différentes peuplades, qui n'offrent aux yeux de l'observateur un vrai chaos où sont confondues la vérité et la fiction, les brillantes conjectures fabuleuses et les renseignements antiques et vénérables; c'est, en un mot, une sorte de labyrinthe poético-historique dans les détours duquel il est difficile à la critique de saisir le fil conducteur et de trouver l'issue, c'est-à-dire de classer et d'arranger toutes les données avec clarté et justesse.

Les Grecs habitaient non-seulement la Grèce proprement dite, c'est-à-dire la péninsule de Pélopes, les îles adjacentes, et les vallées situées

dans le midi de notre continent, dont il est difficile de préciser exactement les limites septentrionales, là où elles touchaient à d'autres peuples non grecs ; mais encore ils possédaient le littoral de l'Asie-Mineure ; et leurs colonies s'étaient répandues en villes florissantes ou en petits états dans les recoins les plus profonds de la mer Noire ; dans la Basse-Egypte, aux environs du Nil, où elles s'établirent bien long-temps avant les guerres persiques ; sur les rives septentrionales de l'Afrique où s'élevait la florissante Cyrène ; sur les côtes méridionales de l'Espagne et de la Gaule ; enfin dans toute la basse Italie et dans la Sicile. Ils poussèrent leurs excursions jusque dans la Baltique, comme le prouve le voyage de Pythéas ; et s'ils ne firent pas le tour de l'Afrique comme les Phéniciens, ce qui d'ailleurs reste tout-à-fait incertain, ils ont du moins surpassé les Phéniciens par leur activité commerciale, par le nombre et la richesse de leurs colonies.

Il est vrai aussi que les édifices et les monuments merveilleux des Egyptiens étonnent par leurs dimensions prodigieuses ; mais combien les monuments de l'architecture et de la sculpture grecques, dont quelques uns sont aussi construits sur de vastes proportions, l'emportent par la richesse des ornements, par la variété, la légèreté et l'élégance ! Et non-seulement les

Grecs étaient un peuple de navigateurs et de commerçants comme les Phéniciens ; non-seulement, comme les Egyptiens, ils élevèrent des édifices somptueux, dont la construction exigeait des milliers de bras ; ils étaient encore une nation belliqueuse, aimant la guerre, et s'y exerçant de différentes manières. Outre qu'ils déployaient un patriotisme enthousiaste dans la défense de la patrie, ils aimaient la guerre pour elle-même ; ils en faisaient état, métier, profession. En effet les rois d'Egypte, dès l'époque qui précéda la conquête de leur pays par les Perses, et long-temps avant les guerres entre la Grèce et la Perse, avaient des Grecs à leur solde, ou plutôt leurs armées se composaient presque tout entières de soldats de cette nation ; la même chose avait lieu à Carthage ; et plus tard encore les rois de Perse entretenaient à leur service des armées mercenaires tirées de la Grèce.

L'habitude de servir en qualité de mercenaires dans les guerres des puissances étrangères a sans doute été pour les Grecs une excellente école et comme un exercice qui les préparait aux grandes guerres nationales qu'ils eurent à soutenir dans la suite, quoique les premiers succès décisifs qu'ils obtinrent, ils ne les aient dus qu'à de petits corps de troupes de Sparte, d'Athènes et de quelques autres républiques, par conséquent à l'élite des citoyens libres. Mais d'un

autre côté cette habitude ne devait pas avoir une influence utile et favorable sur les rapports réciproques des états et des peuples de la Grèce.

La constitution républicaine vers laquelle inclinent ordinairement les peuples navigateurs, les villes et les petits états commerçants, jusqu'à ce qu'ils aient pris une extension trop considérable, était aussi généralement celle des cités grecques et de leurs colonies. Mais sous ce rapport même il existait une très grande variété de formes politiques ; car à côté de cette foule de petits états commerçants et manufacturiers, il y en avait plusieurs, tels que Sparte, et autres, qui reposaient sur l'agriculture et la propriété foncière.

Dans ces derniers, la noblesse rurale héréditaire, possédant des propriétés territoriales, formait la première classe de l'état, les Grecs estimant beaucoup les familles illustres et les races princières à cause de leur origine qu'ils faisaient remonter aux anciens héros. La constitution de ces petites républiques était, ou au moins avait été à l'origine une aristocratie modérée, à la tête de laquelle se plaçait un prince ou un roi héréditaire. Dans quelques uns de ces états, nommément à Athènes, le passage de la constitution antique et monarchique à une forme républicaine ne s'opéra que successivement et graduellement ; et le souvenir des anciens rois ;

par exemple, de Codrus, qui se sacrifia pour la patrie, y fut toujours honoré. A Athènes la haine populaire se dirigeait principalement contre ces chefs de l'état qui, comme Pisistrate, cherchaient à étendre et à consolider violemment, à l'aide des armes et des mercenaires étrangers, leur puissance acquise par des voies démagogiques.

Pisistrate avait cependant de grandes qualités ; il gouvernait avec douceur et conformément aux lois de Solon ; mais sa puissance n'en était pas moins usurpée et illégitime. Rien d'aussi naturellement ingrat et d'aussi capricieux qu'une démagogie devenue maîtresse. Aussi, à mesure qu'il se précipitait de plus en plus dans la démocratie, le peuple athénien, ombrageux, jaloux de sa liberté ; et que les déclamations sophistiques entraînaient avec tant de facilité, poursuivit de sa haine tous les grands hommes, tous les citoyens illustres. Miltiade, ce grand capitaine, expira dans un cachot ; le juste Aristide ; Cimon et tant d'autres victimes de l'ostracisme, moururent dans l'exil, ainsi que les historiens Hérodote et Thucydide. Thémistocle lui-même, sauveur d'Athènes et de la Grèce, fut obligé de se réfugier à la cour du roi de Perse, où il trouva protection et hospitalité. Enfin la coupe empoisonnée fut, dans sa vieillesse, la récompense du plus sage des Athéniens, du précepteur de Platon, de celui qui s'était montré, pendant toute sa vie,

citoyen plein de probité et courageux défenseur de la patrie.

On ne trouve cependant ni dans la vieille Athènes, ni dans les autres républiques de la Grèce, une haine contre les rois et la royauté, aussi grande que celle qui animait Rome dès son origine. A Sparte la puissance et la dignité royale subsistèrent jusqu'à la fin, tout à côté d'une constitution républicaine, tandis qu'en Macédoine une nouvelle royauté s'éleva, qui s'arrogea d'abord le protectorat sur les autres états de la Grèce et qui sut ensuite maintenir sur eux pendant quelque temps une autorité despotique. Là même où la constitution se rapprochait de la démocratie, c'est-à-dire où elle reposait non-seulement sur la noblesse héréditaire et sur la propriété foncière, mais encore sur la fortune mobile du commerce et de l'industrie, là même il ne faut pas s'imaginer qu'il ait existé une liberté et une égalité parfaite, et pour ainsi dire arithmétique, telle que nous la représentent les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale.

Le nombre des citoyens libres, électeurs ou éligibles, était fort petit, relativement à la population entière, dont la majorité ne participait point aux droits politiques; et une multitude d'esclaves achetés était employée aux travaux de l'agriculture et des fabriques, surtout dans les cités commerçantes. Cette coutume générale et

l'oppression qui accablait les esclaves sont le côté défectueux et pour ainsi dire le revers de la médaille de toutes ces républiques qui ne ressemblent guère à ce beau idéal de constitution républicaine que nous avons l'habitude de rêver. Dans les pays méditerranés, dont la constitution était aristocratique, les aborigènes, vaincus et subjugués autrefois par les Grecs, subissaient un autre genre, une autre forme d'esclavage : tels étaient les Hélotes à Sparte, et les Pénestes en Thessalie, qui avaient été réduits par les vainqueurs non à la condition de vassaux attachés à la glèbe ou de serfs, comme nous les appelons aujourd'hui, mais bien au sort de vrais esclaves, et qui furent pour la plupart traités avec beaucoup de dureté.

Mais à cette exception près, il faut avouer que l'aristocratie qui prédominait dans les anciennes républiques de la Grèce était en résumé assez bien réglée, pleine de modération sous plusieurs rapports, et même quelquefois généreuse. Les mœurs et les coutumes antiques, le peu d'étendue des états la tempéraient, des lois sages, comme celles de Solon, en la consolidant, la rendaient indulgente ; enfin les vertus républicaines, le caractère personnel, et la simplicité des bons vieux temps l'ennoblissaient. Le commerce d'ailleurs et l'industrie acquirent dans la plupart de ces états de l'influence et de la considération ;

de sorte qu'une aristocratie héréditaire ne pouvait guère accaparer le pouvoir à elle seule, ou du moins se maintenir long-temps dans cette position.

Les institutions sacerdotales, qui n'avaient pas ici, comme en Egypte, la prépondérance marquée d'une caste héréditaire de prêtres, qui ne menaçaient même pas la Grèce de ce danger politique, n'y pouvaient avoir qu'une influence bienfaisante, en contrebalançant la puissance égoïste de l'aristocratie nobiliaire, en contribuant à conserver dans leur pureté les mœurs, les coutumes et les droits anciens, et en opposant parfois une digue insurmontable aux fureurs démagogiques. Les mystères surtout, qui propageaient sinon comme dans l'origine les bonnes mœurs, du moins les doctrines sérieuses et des idées plus spirituelles et plus élevées sur le monde, avaient, ainsi que les jeux isthmiques et olympiques, d'utiles conséquences pour la nation, et étaient comme une chaîne qui réunissait et liait ensemble la nature hellénique, travaillée par les discordes intestines. Ces jeux populaires et gymniques, célébrés et embellis par la poésie la plus noble et la plus solennelle, resserraient les liens souvent relâchés de ce peuple, dont l'union fut aussi maintes fois cimentée et consolidée par l'oracle de Delphes, qu'on envoyait consulter à l'occasion de dangers imminents: car les répon-

ses politiques de la sibylle n'étaient pas sous ce rapport de faux oracles ; elles ne donnaient dans ces moments d'alarmes , que des ordres courageux , généreux , patriotiques , que des conseils prudents , sages et conciliants :

Si les établissements et les colonies , la manière de vivre , l'industrie , les mœurs et les institutions politiques , offraient tant de variété chez les Grecs , les sources de leur civilisation étaient aussi bien diverses. Suivant la tradition , ce fut le Phénicien Cadmus qui apporta dans Thèbes les caractères de l'écriture , et l'Egyptien Cécrops qui posa les fondements de la civilisation et de la constitution d'Athènes. Orphée , un Thrace , institua les mystères qui portent son nom , et qui se propagèrent au loin , quoique la doctrine qu'il professait ait été trouvée identique avec celle des Egyptiens ; il tâchait de conjurer par ses chants les terreurs du Ténare , et de maîtriser la puissance des ténèbres. A ces noms on pourrait en ajouter beaucoup d'autres parmi lesquels il en est quelques uns qui ne sont venus ni de la Phénicie ni de l'Egypte , mais qui eux-mêmes , comme les doctrines qu'ils apportèrent , provenaient certainement du nord ; et qui , s'ils n'étaient pas des Asiatiques des environs du Caucase , avaient été sans doute à leur tour en relation avec d'autres peuples habitant plus loin vers le nord ou vers l'orient. Des recherches

faites par des savants modernes nous ont si souvent et si positivement démontré, d'après les témoignages nombreux des anciens, que l'histoire du nord, couverte du voile de l'antiquité, se lie essentiellement à celle de la Grèce; ce fait est désormais tellement avéré; que cette partie de l'histoire de l'univers, trop négligée jusqu'à présent, ne saurait plus nous rester indifférente.

La nation grecque elle-même était originairement formée d'éléments très divers; et on peut y distinguer, outre les Hellènes, au moins deux peuples principaux tout-à-fait différents de ceux-ci, mais qui plus tard se fondirent en entier ou en partie avec eux. Ces peuples sont d'abord les Thraces dans la partie septentrionale, lesquels peuvent être regardés à juste titre comme issus des peuples de ce nord, qu'Hérodote croyait la région de la terre la plus peuplée après les Indes, et appartenaient peut-être à la même race que ces nations qui habitaient autour du Danube et même au-delà de ce fleuve; puis les Pélasges, vrais aborigènes de la Grèce, qui ont élevé ces édifices et ces constructions gigantesques d'un genre tout particulier, appelées en Italie cyclopéennes, et en Grèce pélasgiques, dont on voit encore quelques débris dans le Péloponèse; mais qui, si l'on en croit les anciens, s'y trouvaient autrefois en bien plus grand nombre

qu'aujourd'hui. Ces peuples primitifs, aborigènes, apparaissent en beaucoup de pays sous les mêmes traits caractéristiques, ou nous sont représentés au moins avec des couleurs fort ressemblantes. A ces traits caractéristiques appartiennent les constructions dont nous venons de parler, quelques connaissances en métallurgie, des pratiques grossières de religion, mais sans tradition mythologique, laquelle date d'une époque plus récente, et même sans dénomination précise donnée à la divinité; ensuite des sacrifices humains, et sinon une barbarie absolument sauvage, du moins un caractère dur et des mœurs grossières; enfin une inquiétude continuelle et un penchant prononcé pour les migrations.

On doit considérer Deucalion comme le père des Hellènes proprement dits; car c'est de lui que procèdent la plupart des races illustres de héros et de rois, aussi bien que les trois branches principales de la nation grecque, savoir: les Éoliens, les Ioniens et les Doriens, ainsi appelés des noms des trois fils de Deucalion, dont la famille était selon toute apparence issue de l'Asie, et même spécialement des environs du Caucase, provenant apparemment des Indiens, avec lesquels elle avait au moins de l'affinité. Aussitôt que ces Hellènes, c'est-à-dire les Éoliens et les Doriens, se furent établis en Thessalie, dans le Péloponèse et dans les pays adja-

cents, ils refoulèrent et subjuguèrent partout les Pélasges, qui finirent par disparaître. Ce qui est cependant certain, c'est qu'ils n'émigrèrent pas tous, et qu'ils ne furent pas tous exterminés; car il est incontestable au contraire que les peuples d'origine ancienne et d'origine nouvelle se mêlèrent sous plusieurs rapports, d'autant plus facilement qu'ici les alliances réciproques par le moyen des mariages n'étaient pas interdites, comme elles l'étaient dans l'Inde ou en Egypte, grâce à la distinction des castes; et de cette manière les deux races se confondirent en une seule nation, du reste avec les modifications que durent introduire les circonstances et la situation du pays. On explique par là comment Hérodote a pu attribuer aux Ioniens beaucoup de particularités du caractère pélasgique, comment il a pu penser qu'ils n'étaient au fond que d'anciens Pélasges, déguisés sous un nom nouveau, qu'en tout cas ils s'étaient plus mêlés aux Pélasges et n'avaient pas conservé le sang hellénique aussi purement que les Doriens; quoique d'ailleurs les Pélasges et les Hellènes soient caractérisés par lui comme deux peuples totalement différents. Le peuple d'origine thrace, bien qu'il ait existé plus long-temps indépendant et séparé, finit aussi sans contredit par se mêler aux Hellènes, ses voisins.

Les aborigènes de la Grèce avaient en général

des idées fort grossières et des mœurs très dures. Mais enfin arriva des environs du Caucase la tribu des fils de Prométhée, des Deucalioniens, qui, jouissant d'une culture plus avancée, apporta avec elle et planta dans ce pays les germes d'une civilisation, fille de celle des Phéniciens, des Egyptiens, ou d'autres peuples de l'Asie. Alors peu à peu les hommes et les lieux prirent une autre forme, et offrirent un autre aspect. Car avant que ce pays ne fût cultivé et rendu propre à l'exploitation, si richement que la nature l'ait doté, et si beau qu'il soit devenu plus tard, il était d'abord désert et tout-à-fait sauvage; avant que la fougue des éléments n'y eût été domptée par l'industrie, il fut le théâtre de plusieurs catastrophes violentes que l'on peut regarder avec raison comme les dernières convulsions partielles de cette époque, où le globe terrestre tout entier était bouleversé par un élément destructeur, par la puissance funeste des eaux. On y conservait encore une vieille et obscure notion d'un continent du nom de Lectonie, qui jadis occupait une grande partie de la mer Egée et qui avait été englouti par les flots.

Les îles qui se trouvent dans cette mer seraient les seules parties qui résistèrent à leur fureur, et tout le reste du pays se serait abîmé. Cette catastrophe, croyait-on, était arrivée dans le temps où la mer Noire, qui autrefois communiquait avec

la mer Caspienne, s'ouvrit violemment un passage à travers le Bosphore, et précipita ses ondes dans la Méditerranée. Toute la Thessalie n'était dans ces temps primitifs qu'un grand lac, jusqu'à ce que, dans un pareil bouleversement de la nature, le Pénée perça aussi des rochers et se fraya une issue dans la mer. Les eaux grossies du lac Copaïs en Béotie, se débordèrent sur les vallées environnantes; et comme ce dernier fait arriva du temps d'Ogygès, son nom servit toujours depuis à désigner l'époque de ces inondations primitives.

Plus tard, quand la nation grecque développée est parvenue à l'apogée de sa puissance et de sa civilisation, ses deux branches principales, savoir, les Ioniens et les Doriens, se montrent décidément opposées et même hostiles l'une à l'autre, dans les mœurs et les arts, dans la constitution et le caractère, et jusque dans la philosophie. Athènes marchait à la tête de la branche ionienne, Sparte au contraire était le centre de la ligue dorienne; et cette discorde intestine des états contribua beaucoup à entraîner la Grèce vers sa ruine, en mettant le comble à l'anarchie intérieure et extérieure qui ébranlait continuellement cette nation.

Comme nous mettons le pied sur un terrain dont les événements et les vicissitudes ont été suffisamment détaillés, et même quelquefois décrits

avec un talent inimitable , tant par les historiens classiques que par les auteurs qui ont puisé à cette source et se sont inspirés de ces modèles , il serait parfaitement inutile de répéter ici des faits connus de tout le monde , et de rappeler comment après plusieurs guerres intestines de peuplade à peuplade , après quelques dissensions partielles , la gloire des Hellènes brilla du plus vif éclat dans la résistance qu'ils opposèrent à la puissance si supérieure de la Perse ; comment ensuite leur force intérieure se consuma dans la grande guerre civile du Péloponèse , suscitée par l'ambition d'Athènes et de Sparte , qui , toutes deux , se ruinèrent pour obtenir la vaine gloire de l'hégémonie ou la suprématie dans le système des états de la Grèce ; comment après une courte domination des Thébains , qu'ils durent au génie de leur seul grand homme , d'Epaminondas , la Grèce entière tomba sous le joug despotique et oppressif de la Macédoine , qui sut conserver plus long-temps sa puissance ; comment enfin délivrée en apparence par les Romains , elle fut soumise à leur magnanime protection , et maintenue à jamais dans la dépendance par leurs préfets et leurs légions.

Des histoires comme celle de la Grèce méritent d'être lues et relues dans les écrivains classiques , doivent être étudiées et appréciées sous toutes les faces. Mais nous , dans cet ouvrage ,

nous sommes obligé de supposer tout ce travail fait, toute cette étude achevée. Je me bornerai donc à tracer un tableau caractéristique de l'esprit et de la vie des Grecs, à montrer le rapport de cette nation à l'ensemble de l'histoire de l'univers, et à déterminer la place qui lui revient dans sa philosophie.

Tout ce qui, sous ce point de vue, est généralement intéressant dans le caractère, la vie et l'esprit des Grecs, peut se résumer sous les trois catégories suivantes : l'art, la science, et l'état. D'abord l'art est *divin* chez eux ; et ce divin dans l'art se révèle dans leur tradition et leur poésie, dans leur vie, leurs mœurs, et leurs institutions politiques, provoquant dans toutes ses manifestations, notre étonnement et notre admiration. Ensuite leur science est toute *naturelle* ; elle embrasse l'homme et l'histoire, non moins que tous les objets du monde et de la nature ; elle conçoit tous ces objets avec esprit et intelligence, et les présente avec une admirable clarté d'expression, avec la plus parfaite élégance de style. Cette science des Grecs, depuis ses premiers essais jusqu'à sa construction complète opérée par Aristote et Platon, leur a donné un titre légitime à une gloire durable dans la postérité, et leur a assuré sur l'esprit humain, dans tous les siècles, une influence puissante et continuelle.

Enfin j'ai pris l'état politique pour la troisième

et dernière des catégories qui concourent à former le tableau du caractère des Grecs et de leur histoire. Cet état politique est tout *rationnel* au moins dans les derniers temps de leur indépendance. Il était fondé sur les maximes et les idées dominantes, auxquelles restait toujours dans l'opinion publique la victoire définitive, après une lutte violente des partis; il était gouverné par la rhétorique et la force entraînant de l'éloquence qui, chez ce peuple, devint une puissance politique. Nous avons dit plus haut, quoique en peu de mots, ce qu'il y avait de vraiment bon, de vraiment estimable, dans les états et les constitutions antiques de la Grèce, ainsi que dans les vertus républicaines de ses habitants. La dégénération des sciences, la perversion des idées, qui réagit aussi sur les mœurs et le caractère; l'influence, unique dans son genre, que les sophistes exercèrent sur la vie publique et sur l'état, dont la ruine fut accélérée par cet art pernicieux d'une fausse rhétorique, peuvent seules expliquer la décadence et l'anarchie qui bientôt enveloppa tout, et la disparition complète de tout ce qu'il y avait autrefois de beau et de grand chez les Grecs.

La tradition mythique, si merveilleuse et si vivante, que renferme leur admirable et antique poésie; a le droit d'occuper le premier rang dans la première catégorie; car tous les

arts, même la peinture et la sculpture, naquirent d'Homère. Fleuve riche et majestueux des anciens mythes et des fables héroïques, épanché sur tous les temps et sur tous les peuples d'occident, qu'il continue de féconder, Homère constate et confirme cette grande expérience historique d'une portée si vaste et si sûre, qui s'est renouvelée avec un éclat si décisif dans la période chrétienne de l'univers, et qui peut se formuler dans ce principe : que toute éducation libérale, que tout développement intellectuel supérieur repose effectivement sur la poésie, sur une poésie qui, comme celle d'Homère, embrasse d'un coup-d'œil pénétrant, devine et fouille tout l'univers, et avec une vive spontanéité, jaillit de la nature même et de la conscience.

En effet, l'esprit et la conscience de l'homme ne peuvent recevoir une culture élevée, un développement complet, sans que ce germe de vie, cette force intérieure et féconde de la nature humaine, l'imagination, admirable faculté, ne s'éveille en même temps, ne se développe, ne reçoive une belle et noble conformation. Cette vérité est attestée par la voie unanime des siècles ; et c'est ce qui rend impérissable la gloire des chants d'Homère, qui fut la cause principale du développement intellectuel des Grecs. Si l'on rencontrait une civilisation qui n'eût été

basée que sur la science froide et abstraite, sans aucun concours de la poésie ; le peuple dont le progrès intellectuel se serait fait d'après une telle méthode et dans les formes algébriques , et qui lui-même serait devenu une sorte de combinaison mathématique, n'aurait jamais obtenu un développement complet et divers, et probablement même il eût manqué la science, la science vivante et animée, et il n'aurait jamais pu connaître et comprendre la vie.

Ce qui fait le caractère distinctif et la gloire de la poésie d'Homère, comme en général de toute poésie grecque , c'est qu'elle se maintient toujours dans un sage milieu, entre les fictions gigantesques de l'imagination des orientaux, toujours excessive , même sous les formes les plus pures du génie des Indiens ; et le coup d'œil juste, pénétrant , un peu trop positif de la raison, aux époques prosaïques des relations plus multipliées et plus compliquées de la vie et de la société humaine ; c'est que cette poésie réunit deux qualités qui semblent se combattre, et qui lui sont presque exclusivement propres ; d'un côté, l'enthousiasme ardent d'un sentiment épris de la nature, le torrent rapide d'une imagination exaltée, féconde, brillante, une claire intuition de la vie ; et de l'autre, l'harmonie des proportions, la délicatesse d'un goût qui repousse tout impur alliage, toute exagération ; la justesse d'un discernement

qu'aucun peuple avant les Grecs, que peu de nations ont possédé depuis, à un égal degré.

Cette poésie se rattachait essentiellement à la vie publique des Grecs; les jeux, les concours publics, les fêtes populaires en étaient comme autant de centres; il y a plus, la musique et les exercices gymniques servaient de base à l'éducation morale et libérale des Grecs, en même temps qu'ils la résumaient presque tout entière. Ces deux parties de l'éducation avaient un sens vaste et significatif: l'art gymnastique, soit comme but et objet principal des assauts publics, soit comme exercice tendant à déployer et à développer dans les jeux solennels toutes les grâces et toute la noblesse du corps, se liait étroitement à la peinture et à la sculpture, qui, sans ces modèles, et la variété de choix qu'ils offraient, ne seraient jamais parvenues au degré de perfection qu'elles atteignirent dans la représentation noble et aisée du corps humain et de ses beautés. La musique ou l'art des muses comprenait non-seulement la mélodie, mais aussi la poésie, qui primitivement était chantée.

Cependant l'idée fondamentale qui présidait à cette éducation des Grecs était toujours un peu étroite et incomplète. Alors même que plus tard on y ajouta la rhétorique, ils ne la considéraient que comme une espèce de gymnastique de l'esprit et de la pensée, comme une sorte de jeu

public, où ils étaient à même d'étaler devant le peuple des discours élégamment tournés, sans se soucier aucunement de la vérité. Pareillement, la philosophie, quand elle apparut chez les Grecs, ne fut à leurs yeux, d'après la manière étroite et particulière à ce peuple d'envisager l'éducation, qu'une sorte d'art intellectuel des muses, une harmonie des pensées et des conceptions de l'esprit, en un mot une musique de la raison, jusqu'à ce qu'enfin les sophistes et les adulateurs du peuple la firent tomber dans le gouffre de la rhétorique, tombeau de la vraie science et de tout art pur ; et que, réduite à la dialectique, elle ne porta pas moins de confusion dans l'école, que l'éloquence politique, fausse et séductrice, ne nuisit à la vie et à l'état. Ce principe d'harmonie, qui avant de dégénérer en sophistique, présidait à la philosophie grecque, était certainement beau et noble, quoiqu'il ne pût répondre à tous les buts de cette science, ou résoudre ses problèmes les plus élevés, ni ouvrir toutes les voies que l'esprit humain suit dans ses investigations.

C'est de ces assauts publics, de ces grandes fêtes populaires, de ces jeux de la poésie, qui avaient tant d'influence sur les relations de la vie sociale des Hellènes, que surgit par le moyen des chœurs composés pour cette occasion, l'art dramatique et le théâtre des Grecs. Cette poésie dramatique, quoiqu'elle ne soit pas aussi bien

comprise des autres peuples et des autres époques que les chants d'Homère, attendu qu'elle est tirée de la vie privée et individuelle, n'en est cependant pas moins ingénieuse, moins belle, moins sublime, copiée qu'elle est sur l'idéal même du beau, qui domine dans le caractère et le style de ses conceptions. Les chœurs doriens de Pindare s'élèvent aussi quelquefois, dans leur aimable licence, jusqu'à la grandeur des poètes tragiques qui lui sont postérieurs, où jusqu'à l'abondance épique du vieil Homère.

Aucune nation n'a pu atteindre encore la grâce et le charme d'Homère, l'élévation d'Eschyle, et la noblesse de Sophocle ; peut-être même il est inutile de vouloir s'attacher à leur genre ; car le grand et le beau ne se laissent jamais saisir par la voie de l'imitation. Celui-là seul qui n'est pas en état de comprendre et d'apprécier la haute intelligence des Grecs, et de mesurer leurs vastes conceptions, pourrait placer Euripide, qui déjà appartient à l'époque de la rhétorique, au rang des trois autres poètes dont nous venons de parler.

Ce qui est encore fort remarquable, et ce qui fait bien ressortir ce penchant général du caractère grec vers les contrastes et les oppositions, c'est qu'à côté de ces productions brillantes de la muse tragique, qui seront éternellement des modèles, on vit naître et se perfectionner l'an-

cienne comédie populaire, dont les conceptions fécondes n'excluaient ni les fictions mythologiques, ni les divines saillies de l'esprit le plus ingénieux et le plus piquant, tout en saisissant en même temps les ridicules de la vie commune, qu'elle représentait sous les couleurs les plus frappantes et qu'elle fouettait sans miséricorde.

Il n'est pas nécessaire de dire, car on le comprend de reste, que la divinisation de la nature, essence de tout paganisme et particulièrement de celui des Grecs, ne pouvait manquer d'exercer une influence pernicieuse sur la moralité de ce peuple, que l'absence d'une morale fondée sur Dieu et la vérité dut nécessairement amener, malgré la simplicité de la vie commune, une grande dépravation; des excès même contraires à la nature; et qu'une fois cette immoralité devenue dominante, elle devait, au déclin de l'état et des temps, atteindre un degré prodigieux et effrayant. En n'empruntant de couleurs qu'à cette ancienne comédie populaire, on serait à même de tracer un portrait hideux des mœurs grecques; mais est-il nécessaire, serait-il même seulement utile à la philosophie de l'histoire? d'autant plus qu'en puisant à des sources pareilles, ou en consultant la statistique des crimes et des forfaits dont on a l'habitude de nous entretenir journellement, on ne serait pas en peine de trouver des traits pour un tableau de l'état im-

moral de quelques uns des peuples chrétiens de nos jours ; et ce tableau ne s'accorderait guère avec l'idée que nous concevons ordinairement du haut point de perfection auquel est parvenu notre siècle.

Nous nous contenterons donc de reconnaître en général que l'humanité est sujette à une grande dégradation morale, partout où des forces d'un ordre élevé ne concourent pas à y mettre obstacle, et que cette corruption est naturellement plus sensible là où, comme chez les Grecs, la religion est païenne et favorable aux sens. Il est même étrange que ce sensualisme païen n'ait pas exercé son action destructive avec plus de force sur la poésie et les beaux-arts, et n'ait pas altéré essentiellement le style noble et la beauté de leurs conceptions. Connaissant le caractère des anciens et leurs idées sur le monde, nous ne devrions pas au moins être surpris de rencontrer ce sensualisme dans leur poésie et leurs arts, plus souvent qu'il ne s'y montre en effet. Mais il ne faut pas tant en savoir gré à des principes rigides ou à un respect sincère de la moralité, qu'à un sentiment délicat des convenances, précieuse enveloppe extérieure dont l'art et le beau ne doivent jamais se dépouiller.

En effet la peinture et la sculpture ne peuvent se diriger d'après les règles d'une décence conventionnelle : car la nudité représentée dans un

style pur et noble, comme elle l'est dans les *antiques*, n'effarouche pas le sentiment moral ou du moins ne l'offense pas autant que la volupté à demi voilée des productions modernes d'un goût impur. Les Grecs sont en général ceux qui ont atteint jusqu'à présent, dans les beaux-arts comme dans la poésie, le plus haut degré de cette harmonie intérieure qu'ils ont bien moins conservée dans leur science, et qu'on ne retrouve presque plus dans leur vie extérieure et publique, celle-ci étant constamment travaillée par la discorde qui finit par l'ébranler et la détruire.

J'ai eu plusieurs motifs pour appeler *naturelle* la science des Grecs qui, en cette qualité où elle parvint à une si haute perfection, mérite notre attention et nous offre une étude instructive: Premièrement, elle s'occupa exclusivement de la nature, de sorte que poursuivant isolément son chemin loin de la poésie et de la mythologie dominante, elle se tenait en dehors de l'état et de toutes les relations de la vie politique, avec lesquelles elle fut parfois dans une opposition presque hostile. Les sciences qu'on désigne plus particulièrement sous ce nom, l'histoire naturelle, par exemple, durent leur naissance aux Grecs, ainsi que la médecine scientifique, qui reconnaît toujours Hippocrate pour son premier maître. Ce sont encore eux qui agrandirent et per-

fectionnèrent le cercle de la géométrie et de l'astronomie, et qui léguèrent ces deux sciences à la postérité.

La science des Grecs mérite en second lieu le nom de naturelle, parce qu'en se développant et en s'appliquant successivement à tous les objets de l'univers, à la vie et à l'homme même, elle ne partait jamais que d'un point de vue naturel; qu'elle n'admettait qu'une idée purement naturelle sur toutes les choses de ce monde; qu'elle ne cherchait la solution de l'énigme de la nature humaine que dans le *moi*, dans l'expérience et dans l'histoire, se bornant à l'observation des phénomènes qu'elle s'attachait à décrire avec netteté et précision; car de même que dans la tournure générale du caractère grec, Alexandre fut vraiment un *accident*, sous le rapport politique, de même en philosophie on ne doit regarder que comme exception Platon et son école, qui se placèrent dans un point de vue suprà-naturel, en s'élevant au-dessus des réalités de la vie.

Enfin la science de ce peuple a un dernier titre à la qualification que je lui ai donné. La philosophie grecque, née de l'antique poésie et d'une éducation classique, liée en même temps par des ressorts intimes avec l'histoire, la tradition et le langage symbolique, s'est développée et présentée sous une forme belle, claire, vive

et naturelle; et s'il lui est arrivé de se perdre et de s'égarer momentanément dans le vague de la dialectique, jamais du moins elle n'a été glacée, ni entièrement étouffée par les mains froides de l'abstraction. Platon, par exemple, qui, dans sa philosophie, a franchi la sphère intellectuelle de sa nation, mit dans la forme de sa doctrine, dans l'expression, tout l'atticisme, tout l'art, toute l'éloquence hellénique, qualités qu'il possédait à un haut degré, et où il surpassait même tous ses contemporains.

C'est d'après cet impérieux entraînement vers la nature que les plus anciens philosophes de la Grèce, en général ioniens d'origine, adoptèrent pour principes constitutifs de la vie et de toute chose existante, les éléments, savoir, Thalès l'eau, Anaximènes l'air, Héraclite le feu. Anaxagore, précepteur de Socrate, fut le premier qui enseigna avec beaucoup de clarté l'existence d'une intelligence suprême et divine qui a formé la nature, et qui régit le monde; quoique ce dogme déjà eût été pressenti par Héraclite, qui le concevait, sinon mieux que le philosophe dont il est question, au moins avec plus de profondeur; mais il était difficile de le démêler dans ses ouvrages obscurs et inintelligibles.

Anaxagore d'ailleurs, outre cette intelligence universelle, cet esprit suprême qui préside à la nature, supposait encore des *homœoméries*,

qu'il ne donnait pas comme des atomes d'une matière inerte, mais comme les éléments fondamentaux déjà vivants et animés, de la force matérielle de la vie. Son opinion sur la vie, conforme apparemment à l'esprit de son siècle ; était donc plutôt simplement l'antique dualisme, système dont nous avons trouvé des traces dans la philosophie des Indiens.

Ces premiers Ioniens dirigeaient en général leur attention sur la vie intérieure de la nature, et sur le mouvement perpétuel, sur les changements continuels qui s'opèrent dans l'univers ; de sorte que plusieurs d'entre eux commencèrent à douter qu'il y eût dans la nature quelque chose de permanent et d'invariable, et finirent par nier tout-à-fait l'unité, la substance. Conformément à la loi et à l'esprit d'opposition qui se manifestait spontanément ou involontairement dans le caractère grec, une autre école, contraire à la philosophie ionienne, s'éleva sous Parménide ; elle établissait en principe *l'un* et *l'universel*, et n'accordait une existence réelle qu'à cette *unité* primitive, éternelle. Cette doctrine, bien qu'elle ait été d'abord enseignée en vers, n'était cependant pas dans son essence et dans l'esprit qui l'animait un panthéisme poétique, semblable à peu près à celui des Indiens ; c'était au contraire un panthéisme dialectique, qui s'accordait parfaitement avec la direction intellec-

tuelle du génie grec, soutenant que tout mouvement n'est qu'une illusion trompeuse, sans aucune réalité, que décidément il n'existe pas de mouvement.

Au milieu de ces querelles et de ces exagérations mutuelles parut l'illustre disciple de Socrate. Il essaya par une voie toute naturelle et inconnue aux Grecs, par des idées sur la divinité élevées au-dessus du monde sensible, au-dessus de l'expérience extérieure et de la dialectique vulgaire, de trouver le retour vers cet être suprême qui domine la nature entière.

A cette fin il puisa la connaissance de la divinité dans l'intuition, dans une révélation primitive ou dans une réminiscence intérieure et profonde. Ce système philosophique, basé sur cette idée de réminiscence, a beaucoup de rapport avec le dogme indien de la métempsycose qui suppose à l'ame humaine une vie antérieure à celle-ci. La philosophie moderne ne pourrait, dans ses idées, admettre cette préexistence, suivant toute la signification du mot.

Mais si, comme rien n'empêche de le supposer, dans le système de Platon, la réminiscence doit être prise dans un sens plus spirituel, et entendue comme un réveil de la conscience, comme un pressentiment de l'image divine innée à l'homme; elle s'accorderait avec l'idée chrétienne de l'image de la divinité dans la con-

science humaine, et de l'esprit qui s'éclaire intérieurement par le rétablissement de cette sublime ressemblance. Il ne faut donc pas s'étonner que cette pensée de Platon, qui donne une solution à la question ontologique du principe et de la légitimité de nos connaissances, plutôt qu'elle ne constitue un système complet de philosophie, que cette pensée qui fonde une *philosophie de révélation*, la première qui ait été conçue sur une aussi grande échelle, et qui ait été revêtue de formes analogues à l'esprit du monde occidental, se soit toujours vue accueillie et goûtée par les penseurs les plus graves et les plus profonds de la chrétienté.

Dès le temps de Platon, les discussions dialectiques de l'ancienne philosophie qui rejetait l'existence de tout principe éternel et fixe dans la nature, dans la vie et dans la connaissance; ces discussions jointes à l'esprit démagogique du siècle et à la démoralisation toujours croissante, avaient produit cette nuée de sophistes qui répandirent la confusion dans les croyances publiques et dans la pensée, qui corrompirent sans remède les mœurs, détruisirent les principes, et amenèrent la ruine définitive de la Grèce en général et de l'état d'Athènes en particulier. C'est encore Platon qui, dans ses admirables écrits, nous fait connaître ces sophistes et la nature de leurs enseignements, ainsi que l'influence fu-

nesté qu'ils exercèrent sur la Grèce. Or, cette influence politique des sophistes constitue la troisième partie du tableau caractéristique de la vie des Grecs qui, démoralisés par ces adulateurs du peuple, tombèrent enfin dans une anarchie complète.

En général, les anciens philosophes évitaient soigneusement toute participation aux événements politiques de la vie publique, et ne se mêlaient ainsi en aucune sorte aux factions qui pouvaient exister dans leur patrie. Presque sans exception, ils ressentaient peu de sympathie pour les principes démocratiques à la mode ; et lorsqu'il leur arriva, comme à Platon, d'imaginer quelque idéal de constitution, il était toujours conçu dans le sens d'une aristocratie de vertu, et du despotisme de la loi : en un mot ils montraient une préférence marquée pour ces formes politiques qu'on retrouvait encore, bien qu'affaiblies et dégénérées, chez les peuples d'origine doriennne. Ainsi, long-temps avant Platon, les pythagoriciens enseignaient des doctrines identiques ou du moins fort ressemblantes à celles que professait ce grand philosophe ; ils nourrissaient l'intention d'introduire leurs principes dans la vie sociale elle-même ; et s'ils avaient réussi, ils n'auraient pas manqué de donner une forme nouvelle et toute différente à l'état, comme au caractère et à la vie publique des Grecs. Mais

avant que cette école, très répandue dans la Basse-Italie ou la Grande-Grèce, pût parvenir à réaliser ses vues, elle fut renversée par la grande réaction du parti contraire ; elle perdit au moins toute influence et toute puissance politique.

L'époque d'Aristote coïncide avec le despotisme militaire de la Macédoine, despotisme qui est la suite ordinaire de chaque anarchie. Aristote s'efforça d'opposer à ce mal dialectique, devenu une habitude, ou pour mieux dire une seconde nature du caractère grec, sa logique savante et profonde, dans laquelle il ne faut pas voir seulement un *organe* merveilleux, une source intarissable de conceptions scientifiques, mais qu'il faut envisager plus encore comme un remède porté à la maladie sophistique, comme une barrière opposée à l'immense puissance que les rhéteurs avaient exercée dans l'âge précédent, et qui amena le renversement de toute vérité, et introduisit l'anarchie des idées jusque dans la vie pratique.

Cet illustre philosophe rassembla, avec son vaste génie et sa pénétration peu ordinaire, toutes les spéculations et tous les travaux de la philosophie ancienne et de celle de son temps ; et avec ces matériaux il composa et légua à la postérité un seul système, largement et clairement conçu. Il est encore, même de nos jours, le principal guide de l'esprit humain dans plu-

sieurs sphères de la science, et nommément dans l'histoire naturelle. Cependant, et dans sa doctrine sur Dieu, et ensuite dans la base de son système, dans le principe sur lequel il en appuie tout l'ensemble, et qui tient un milieu entre cette nouvelle science de la nature et les anciennes spéculations de la raison, il offre quelques particularités qui, poussées à leurs dernières conséquences, peuvent enfanter de graves erreurs. Mais il est vrai que ce n'est pas lui qu'on peut accuser de l'abus qu'on a fait plus tard de sa philosophie. Quant à sa morale, elle est fondée sur un point de vue naturel ou rationnel ; et malgré ce qu'elle peut contenir de louable et de bon, il est toujours un guide moins sûr que Platon dans la poursuite de la vérité pure, et dans la conception de la divinité, que comprit mal l'ancienne philosophie ionienne, et que méconnut également le rationalisme savant d'Aristote. C'est pourquoi son système ne peut servir, comme le platonisme, d'introduction à la révélation chrétienne et à la connaissance des choses divines.

Les sectes et les écoles qui se produisirent après lui ne sont plus que des récapitulations ou des variantes d'anciens systèmes rajeunis par des expressions nouvelles, ou des compilations et des mélanges, ou enfin une dégénération complète du génie de la science ; comme par

exemple la théorie atomistique d'Epicure, qui agit si malheureusement sur la morale et sur la vie.

Les divers états, les républiques, aussi bien que les royaumes fondés par Alexandre, ont depuis long-temps disparu de la face de la terre ; près de vingt siècles se sont écoulés depuis qu'il ne reste plus aucune trace de cette antique gloire et de cette puissance passagère. Nous ne nous intéressons aux grandes batailles et aux autres événements de ces temps passés, nous ne les connaissons même que grâce au talent inimitable, à la manière attrayante et instructive avec lesquels ils ont été décrits par les anciens auteurs classiques. Ni les constitutions républicaines des Grecs et cette liberté éphémère qui fut suivie si promptement de la guerre civile et de l'anarchie, ni la conquête du monde opérée par les armes de la Macédoine, qui, sans avoir long-temps conservé son éclat et sa puissance courba la tête à son tour sous le joug pesant des Romains et des Parthes ; ni l'une ni l'autre de ces deux phases n'assignent aux Grecs une place distinctive dans l'histoire universelle, et ne déterminent la part qu'ils ont eue dans le développement de l'humanité.

Ce qui leur assure un rang à part, c'est le développement complet des sciences humaines par

la seule lumière naturelle, c'est la splendeur sublime et brillante de leurs arts. C'est uniquement sur le terrain intellectuel qu'ils sont parvenus à un degré prodigieux de force et qu'ils ont perpétué leur puissance sur le monde, à travers le cours des siècles. Platon et Aristote, bien mieux que Léonidas et Alexandre-le-Grand, résument tout l'héritage que ce peuple a transmis à la postérité, qui ne doit pas non plus oublier la source de leur science, je veux dire leur caractère, leurs beaux-arts, et leur antique et magnifique poésie.

Je n'ai pas encore parlé d'une autre branche dans laquelle l'esprit des Grecs, qui prenait toujours l'homme pour but de ses études, se manifesta et se déploya avec le plus de succès et le plus de talent. Il s'agit de l'art et de la science de l'histoire, qui prirent vraiment naissance chez ce peuple, et qui s'y montrèrent sous une forme et avec une perfection telles qu'on ne trouve rien de pareil chez aucun des peuples de l'Asie ; et que les modernes n'ont pu réussir que par des efforts réitérés et successifs à comprendre et à imiter ces modèles antiques. On a comparé Hérodote à Homère ; et ce père de l'histoire mérite cet honneur par la grace, la clarté et l'abondance qui distinguent sa manière de narrer.

On est saisi d'étonnement en voyant l'étendue de ses vastes connaissances sur les autres peuples de la terre, comme sur le passé et sur l'espèce humaine en général. Mieux les savants modernes ont pénétré dans le domaine de l'histoire ancienne et ont connu les peuples de l'antiquité, et plus l'autorité d'Hérodote, et la considération qu'ils lui portaient se sont accrues. Dans les ouvrages des historiens plus récents, on trouve beaucoup de rhétorique, et on doit s'y attendre; celle-ci ayant acquis tant d'influence sur la vie publique, avait pris beaucoup d'importance, et était devenue pour ainsi dire une puissance dans l'état.

De même que les subtilités dialectiques portent le dernier coup à la bonne et vraie science, en faussant la justesse du jugement, et en enveloppant de ténèbres la pensée; ainsi la rhétorique, vain étalage de mots, qui tue la poésie et l'art, amena en Grèce, par la direction exclusivement sophistique que son influence donna à l'opinion publique et aux idées communes, la ruine définitive de l'état, des mœurs, et de la vie sociale.

Dans la troisième catégorie ou sphère qui, avec l'art *divin* et la science *naturelle*, constitue la totalité de la civilisation et du développement intellectuel des Grecs, nous avons compris plus

haut leur état politique, tout *rationnel*. Je l'ai qualifié ainsi en raison surtout de la dernière époque des cités grecques, et à cause de certaines particularités toutes caractéristiques, qui les distinguent des gouvernements de l'Asie, et même de la plupart des états modernes.

A Athènes, surtout à une époque avancée, et dans les autres états démocratiques, on ne saurait nier que le principe tout rationnel de liberté et d'égalité ne fût généralement adopté et reconnu; du moins l'état se gouvernait d'après des maximes de ce genre, discutées avec toute l'ardeur d'une éloquence sophistique, quoique rarement bien conçues et parfaitement approfondies.

Prise du côté historique, la différence entre les deux formes principales de gouvernement, la république et la monarchie, consiste en ce que la première est ou du moins prétend être un état rationnel; et que la seconde est fondée sur les nobles principes de la foi et de l'amour. Dans l'une et dans l'autre cependant, c'est bien moins la forme extérieure qu'il faut considérer que l'esprit qui les anime, le caractère et le ton général de l'ensemble. Les républiques qui, comme celles des temps primitifs de la Grèce, sont basées sur des lois antiques et des mœurs héréditaires, sur la foi dans la sainteté des anciennes coutumes légales, sur l'amour et le respect des ancêtres;

loin d'être dans leur essence opposées et hostiles à la monarchie, s'en rapprochent au contraire par leur principe intérieur. Mais ce sont précisément ces états qui, satisfaits de leur condition, se renfermant avec une exactitude scrupuleuse dans les bornes étroites de leur vie et de leur activité, vivant en paix avec leurs voisins, sans prétention ambitieuse, tiennent fermement aux vieux usages et aux droits anciens; ce sont ces états qui figurent le moins dans la grande arène de l'histoire universelle, et dont il est le plus rarement question dans les annales des siècles:

L'attachement au souverain et à la dynastie héréditaire et légitime est le lien et le principal appui de la monarchie. De grandes batailles peuvent être perdues; des provinces peuvent être momentanément distraites de l'empire; mais si ce fondement de l'amour est demeuré inébranlable, inaltéré, l'édifice entier n'en conservera pas moins sa solidité; car il repose en outre sur la foi aux droits antiques, transmise comme un héritage des vertus et des habitudes paternelles; et ces droits règlent ensuite les rapports réciproques entre les différentes classes de la société. C'est pourquoi dans un gouvernement monarchique, il faut autant que possible éviter soigneusement de léser et de blesser, ou même de modifier sans nécessité, les droits historiques,

et les habitudes consacrées par le temps, de peur d'ébranler le piédestal sur lequel repose la colonne entière de l'état.

Si la monarchie n'est fondée que sur un pacte écrit, et pour ainsi dire sur un traité de paix conclu par un parti avec un autre parti qui se porte pour souverain ; ou bien si elle n'est regardée que comme un heureux essai d'une théorie politique, rationnelle et scientifique ; la monarchie n'en est plus une dans le sens antique qu'on attachait à ce mot, bien qu'elle puisse en avoir encore la forme extérieure.

Un gouvernement absolu, soit que, républicain, il repose sur le principe purement rationnel de liberté et d'égalité, inséparable d'une propagande extérieure, commel'a suffisamment prouvé cette ambition insatiable des anciennes républiques devenues démocratiques, qui croissait avec le progrès de l'anarchie ; soit que, monarchique, il se fonde sur le despotisme arbitraire et injuste du pouvoir militaire ; un gouvernement absolu ne peut trouver d'appui que dans la force, ne peut être maintenu que par elle dans des bornes tant soit peu raisonnables, et n'a qu'elle pour assurer au moins son existence matérielle. Mais aussi un état antique et religieux, celui qui est basé sur la foi et l'amour, ne peut être rappelé à la vie, rétabli et consolidé, que

par la voie religieuse de la foi et de l'amour, c'est-à-dire par la puissance de ces principes fondamentaux de la vie morale, et non par la lettre morte et stérile d'une doctrine quelconque, lors même que ses dogmes seraient les dogmes purs de la vérité.

LEÇON IX.

Rome. — Le paganisme romain plus grave, plus sérieux que celui des Grecs. — La religion entre chez les anciens Romains dans tous les détails de la vie. — Divinisation de la patrie, de la cité, de Rome même. — Haine pour la royauté. — Patriciens, plébéiens. — Sens pratique, instinct politique éminent chez les Romains. — Institution du tribunat populaire, de la dictature et de la censure. — Vie frugale et laborieuse des Romains, peuple agriculteur. — Peuple guerrier. — Constance et persévérance, mais dureté et cruauté du caractère romain. — Tableau brillant et animé de leurs conquêtes et de leur agrandissement successif. — Guerres civiles. — Le monde se repose aux pieds d'Auguste. — Art et littérature chez les Romains. — Historiens romains. — Jurisprudence, titre de gloire des Romains. — Caractère de cette jurisprudence. — Observations sur le droit *absolu* et le droit d'équité, dans l'application aux faits, et suivant l'idée de la justice divine. — Commencement du règne de l'amour chrétien.

Nous avons remarqué chez les Grecs une grande diversité, une variété extraordinaire d'états et de constitutions, de caractères dans les arts et les mœurs, de formes en un mot dans leur développement intellectuel ; nous avons reconnu en même temps que c'est précisément dans cette division sensible dès l'origine, que la vie de ce peuple se déploya et se perfectionna de toute

sorte de manières. L'Italie nous présente un spectacle tout-à-fait opposé. Dès les premiers temps de son histoire, nous voyons tout s'agglomérer et se réunir à cette cité de Rome, éternelle et impérissable, toujours florissante et croissante, jusqu'à ce qu'elle ait enfin englouti tout ce qui l'environnait.

Quels ont été les plus anciens habitants de l'Italie, ses peuples aborigènes et les étrangers qui s'y établirent les premiers? Quels étaient les divers rapports et les diverses complications de leur origine? Ces questions offrent une abondante matière aux recherches historiques et de nombreux problèmes difficiles à résoudre. On compte ordinairement les Pélasges, auxquels de nombreuses constructions cyclopéennes ou pour mieux dire pélasgiques assignent leur rang dans l'histoire primitive de l'Italie, puis les Etrusques, qui descendaient, suivant quelques auteurs, des Rhétiens, habitant plus au nord de ce pays, et auxquels les Romains empruntèrent une si grande partie de leurs coutumes et de leurs lois; ensuite les Sabins, les Latins; les Troyens, et enfin les Celtes dans la haute et les Grecs dans la Basse-Italie. Mais sous le point de vue général de l'histoire de l'univers, ces particularités tout intéressantes et tout instructives qu'elles soient dans l'étude de l'antiquité, sont refoulées au fond de la scène par cette grande Rome, gouffre immense

qui absorbe toutes les parties isolées de la vieille Italie. L'historien dont elle attire impérieusement l'attention presque exclusive la voit composée originellement d'éléments très divers, de Latins, de Sabins et d'Etrusques, se former bientôt en une unité compacte ; il contemple avec admiration ses premiers développements qui s'opèrent avec lenteur, et puis bientôt l'effrayante rapidité de son agrandissement immense.

Le paganisme des Romains n'a jamais été aussi poétique, aussi orné de riches fictions que celui des Grecs ; il était beaucoup plus simple, plus grave, plus sévère. Le nom même de religion signifiant dans leur langue un *renouement* ou un *retour*, annonce un but plus prononcé et plus sérieux qu'on ne le trouve dans les idées fondamentales des mythes et des croyances populaires des Grecs.

Toute la vie des anciens Romains était étroitement liée avec les pratiques religieuses. Les jumeaux Romulus et Rémus, fils de Mars, allaités dans leur première enfance par une louve, étaient regardés par eux comme les premiers fondateurs de la cité romaine ; ils voyaient dans Mars lui-même le père de la nation, et l'adoraient comme la première divinité nationale, spécialement sous le nom de Gradivus, c'est-à-dire de *celui qui court au combat, ou qui marche çà et là sur la terre*. Les boucliers d'airain re-

gardés comme sacrés, qu'on promenait solennellement dans les fêtes, au milieu de danses guerrières, le palladium, le sceptre du vénérable Priam, quelques autres *antiques* semblables, formaient les sept gages sacrés de l'existence et de la prospérité toujours croissante de la ville aux sept collines, révérée sous trois noms différents, sur l'un desquels on gardait un profond secret, et dont les deux autres faisaient allusion à l'éclat et à l'éternité de sa puissance.

Les villes des Grecs et des autres peuples alliés avec eux, celles même d'Italie, avaient aussi leurs dieux tutélaires, leur palladium, leur oracle, ou quelque chose en un mot de particulier à chacune, qu'elles regardaient comme saint, et à quoi elles consacraient des fêtes et des pratiques religieuses. Mais on ne trouvera pas facilement une ville où, comme à Rome, la vénération traditionnelle, on pourrait dire la divinisation habituelle de la cité même, ait été dès l'origine aussi fortement enracinée dans les esprits, et où ce culte formel ait été si intimement infiltré dans les mœurs, dans les coutumes, et dans les idées de la vie publique. Plus tard, et alors même qu'elle formait déjà une monarchie universelle, c'était encore cette unique cité, la Rome éternelle, que, non-seulement on regardait comme le centre ou plutôt comme le résumé de tout

l'empire , mais qu'on était habitué à prendre pour l'état personnifié.

Dans l'antique tradition des Romains (car ils en ont une, et quoique Tite-Live et autres auteurs aient revêtu de la forme historique les événements mêmes de leurs premiers âges , la plupart de ces événements n'en doivent pas moins être considérés comme de simples traditions), dans cette tradition antique , ce qu'il faut surtout recueillir avec soin , ce sont les données d'après lesquelles le caractère romain s'offre dès le commencement, tel qu'il s'est manifesté plus tard , et se produit dès lors énergique , persévérant , mais dur et impitoyable ; d'autant plus que chez nul autre peuple, les souvenirs des temps même les plus reculés n'influèrent autant qu'à Rome sur la vie publique et ne furent aussi profondément enracinés dans les esprits.

Près de cinq siècles avaient passé sur la tombe du premier des Brutus, lorsque dans cette Rome, qui depuis avait bien changé de face , on lança cependant à un autre Brutus ces mots , *Tu dors Brutus* , pour lui rappeler la vengeance exercée sur la personne de Tarquin-le-Superbe , qui identifia ce nom illustre avec l'idée de tout courageux libérateur de la patrie. Cette haine ardente contre les rois et la royauté, qui caractérisa désormais les Romains , les distingue aussi dans la

période la plus ancienne de leur histoire. Ce n'est pas seulement dans les récits et les observations des historiens qui écrivirent à une époque plus récente ; c'est dans les faits mêmes , comme par exemple dans celui qui concerne Sp. Cassius , qu'on aperçoit des traces d'une méfiance passionnée envers les chefs puissants des partis , envers les démagogues qui acquéraient de l'influence sur le peuple , et qu'on soupçonnait avec quelque probabilité d'aspirer au pouvoir absolu , et de songer à devenir les tyrans de leur patrie ; comme si les Romains avaient eu dès cette époque un pressentiment de ce qui devait amener la ruine et la fin de l'état.

Dès cette première époque de leur histoire , on voit les patriciens et les plébéiens non-seulement former , comme dans tous les états et toutes les villes de l'antiquité , deux classes séparées , entre lesquelles les alliances de mariage furent d'abord interdites , mais encore se dessiner comme deux partis politiques , opposés et distincts , dont chacun s'efforçait d'obtenir la prépondérance au forum et dans l'état. Ces législations diverses , que les Grecs possédaient alors , cette foule de codes écrits dans un style oratoire , dont quelques uns contenaient des théories aristocratiques , mais dont la plupart étaient conçus dans des principes de démocratie , n'avaient pu sans doute parvenir jusque-là à la connaissance

des Romains. En revanche on aperçoit chez eux dès le commencement un grand sens pratique, et un instinct politique éminent se manifeste dans leurs institutions les plus anciennes.

L'idée primitive du tribunat populaire, c'est-à-dire d'un représentant et d'un défenseur légal du peuple, élément d'opposition introduit dans la constitution renfermait le germe de la puissante influence politique que pouvait prendre, du mouvement énergique que pouvait imprimer un jour dans ce poste important, un homme du caractère de Tiberius Gracchus. Cette influence, si elle s'était contenue dans les bornes convenables, aurait été très avantageuse à l'état; et un seul citoyen de la nature de celui que nous venons de nommer a souvent fait plus de bien à Rome, dans le sens d'une opposition vraiment patriotique, que n'en font dans les états libres de l'Europe des parlements nombreux, constitués dans un style moderne. Le pouvoir des censeurs, plutôt négatif que judiciaire, mais si influent sur la vie individuelle; le pouvoir exceptionnel des dictateurs, qui était sans danger dans les premiers temps et avec l'ancien caractère des Romains, sont autant de découvertes utiles faites par la voie de l'expérience, ou de conceptions justes et précises dans lesquelles se manifeste le génie politique de ce peuple, et qui, chez d'autres nations et sous des formes diver-

ses, se sont produites et constatées comme des données positives et réelles, comme des éléments essentiels de la force d'un état.

L'intérêt des deux partis d'alors, des patriciens et des plébéiens, ne s'accordait parfaitement que sur un point; je veux dire dans le désir d'envahissements et de conquêtes, pour agrandir sans cesse l'état aux dépens des peuples voisins. Les plébéiens espéraient toujours obtenir à leur avantage et à celui des citoyens pauvres une sorte de répartition des biens acquis par la guerre; tandis que les patriciens, qui étaient en possession de presque toutes les dignités civiles et militaires, savaient faire tourner chaque occasion et chaque conquête au profit de leur ordre, bien qu'ils aient pu oublier quelquefois l'intérêt général, en ne pensant qu'à leurs avantages individuels et privés. Si les Romains, tant que leur caractère antique ne fut pas altéré, montraient beaucoup de désintéressement et de patriotisme, une grande simplicité de mœurs, et une parcimonie sévère dans leur vie privée, ils n'en étaient pas moins dans toutes leurs entreprises extérieures, et dès l'époque la plus ancienne, avides de gain et surtout de terres: car c'était précisément dans la propriété foncière que consistait leur plus grande, ou pour mieux dire, leur unique richesse. Les Romains en effet étaient primitivement un peuple tout agriculteur,

le commerce ne s'introduisit chez eux que fort tard, et alors même n'occupait-il qu'un rang secondaire.

L'agriculture était en grande estime; et tandis que les noms grecs dérivaien^t pour la plupart des dieux et des héros, qu'ils brillaient de poésie, et avaient une fastueuse signification, c'est une circonstance caractéristique que les noms de plusieurs familles illustres de Rome, tels que Fabius, Lentulus, Pison, Cicéron, n'ont été tirés que de l'agriculture et des plantes potagères les plus communes; et que d'autres, tels que Secundus, Quintus, Septimus, Octavius, étaient bien prosaïquement empruntés aux chiffres de l'antique recensement du peuple. L'agriculture et sa théorie sont du petit nombre des matières sur lesquelles les Romains possèdent des auteurs indigènes et originaux. Leur vieille législation écrite, qui a pour objet principal l'agriculture, renfermait dès lors les germes de la jurisprudence, science qui fut toujours si familière à ce peuple, et qu'ils ont cultivée et perfectionnée avec le plus de soin.

Peuple agriculteur et robuste, ils étaient d'autant plus aptes au métier de la guerre; et l'infanterie romaine, faite aux fatigues et aux travaux, surpassait toutes les autres en force et en persévérance, et renversait à la longue, avec les masses irrésistibles de ses légions, tout ce qui

osait lui tenir tête. La république romaine n'était en général dès son origine et dans sa forme première qu'une école militaire permanente, parfaitement organisée, et destinée à enseigner l'art des conquêtes. Chez les autres peuples, chez les Perses et les Grecs par exemple, le désir de la gloire militaire et la soif des conquêtes ne s'offraient que comme un enthousiasme passager; provoqué par une occasion particulière et par un motif pressant; ou bien c'était un caprice subit, une pensée instantanée. Ce qui frappe au contraire, dès l'origine, chez les Romains, c'est la lenteur calculée qu'ils mettaient dans leur tendance progressive, une persévérance imperturbable, une infatigable activité, une attention constamment vigilante à profiter de tous les événements qui pouvaient être favorables à leurs vues ambitieuses. C'est aussi par là seulement qu'on peut expliquer les énormes succès qu'ils obtinrent dans la suite. Ce courage inébranlable dans le malheur, qui les caractérisa toujours; ils eurent occasion de le signaler de bonne heure et dans la première période de leur existence, lors de l'invasion de leur ville par les Gaulois; bien que ce désastre ou ce danger n'ait été que passager, comme le peuple même qui en fut la cause. On peut dire en général que les Romains n'ont jamais déployé autant de vigueur et d'énergie qu'alors qu'ils étaient vaincus, ou qu'ils

rencontraient une résistance extraordinaire et inattendue. Dans les moments de crise imminente, des chefs comme *Decius-Mus* se rencontraient, qui, en invoquant les dieux protecteurs de la patrie, et en se dévouant à une mort certaine, se précipitaient à la tête d'une poignée de braves dans les rangs de l'armée ennemie, bien supérieure en nombre; et par la fin glorieuse qu'ils y trouvaient en effet, procuraient une victoire brillante à leur patrie menacée.

Ainsi, en considérant ce caractère, cette persévérance, et cette résignation inflexible dans le malheur, en pensant aussi à la constitution même de l'état, on conçoit facilement que les Romains ont pu avec leur activité infatigable, vaincre et subjuguier en peu de temps toutes les cités qui les environnaient, et tous les peuples de l'Italie. Ils devinrent de cette manière les chefs de la ligue des Latins, qui avaient avec eux une origine commune; puis ils soumirent les Sabins agrestes; ils s'emparèrent ensuite de la ville étrusque de Véies, mais elle leur coûta un siège long et opiniâtre; ils subjuguèrent la ligue des états étruriens; ils se mirent en possession de la belle Campanie, et ils vainquirent le peuple belliqueux des Samnites sur les monts Appennins, et sur la côte de la mer Adriatique.

C'est alors qu'ils jetèrent les yeux sur les riches provinces grecques de la Basse-Italie. La guerre

contre Tarente, alliée de Pyrrhus, roi d'Épire, les mit pour la première fois en contact avec d'autres grandes puissances grecques, qui ne faisaient pas partie de l'Italie ; c'est alors aussi qu'ils rencontrèrent pour la première fois dans l'armée ennemie des éléphants dressés à la guerre, suivant la manière des peuples de l'Asie. Vaincus dans les premières batailles, mais vainqueurs à leur tour, ils finirent par conquérir toute l'Apulie et la Calabre.

Chaque pas fait dans la carrière des conquêtes amenait de nouveaux conflits, et suscitait de nouvelles guerres. Syracuse gouvernée pendant quelque temps par des tyrans, pour se garantir des Romains, alliés de ses ennemis, se jette, après le départ de Pyrrhus, dans les bras de Carthage, qui régnait sur la moitié de la Sicile, ce qui occasionne la première guerre punique, la première lutte que les Romains ont à soutenir contre cette république, reine des mers. Les guerres contre Pyrrhus et contre Carthage introduisent les vainqueurs, bornés jusqu'alors au cercle étroit des petites peuplades de l'Italie, dans la grande arène de l'histoire du monde. Depuis la mort d'Alexandre-le-Grand, la Macédoine et les autres puissances grecques de quelque importance, l'Égypte et Carthage, formaient ensemble un système d'états qui étaient en diverses relations entre eux.

Ce système était, sous quelque rapport, assez ressemblant à celui de l'Europe moderne vers la fin du dix-septième siècle, et durant une grande moitié du dix-huitième. Car là aussi comme en Europe, dans les temps dont nous venons de parler, on tâchait de se fortifier par des alliances mutuelles, dans l'intention de maintenir un équilibre politique, sans renoncer toutefois au désir d'agrandissement. En comparant cette marche vacillante et ce désordre intérieur des autres états avec la persévérance et l'opiniâtreté du caractère romain, il était facile de prévoir, car c'était dans la nature des choses, que ce jeu de bascule politique ne devait aboutir qu'à donner aux Romains la victoire, et à leur assurer la prépondérance définitive.

Ayant conquis la Sicile et terminé la première guerre punique, ils s'emparèrent de la Sardaigne et de la Corse, et ils soumirent les Gaulois qui habitaient la Haute-Italie en-deçà des Alpes. Annibal, le plus formidable des ennemis de Rome, fut aussi celui qui pénétra le mieux l'esprit de cette république, et sentit le plus nettement le danger dont elle menaçait l'univers; mais en vain sur le sol même de l'Italie, pendant la longue durée de la seconde guerre punique, gagnait-il de grandes et de nombreuses batailles, Rome, appelée à juste titre *la forte*, s'en ressentait, il est vrai, mais elle n'était pas vaincue. On

pouvait dès lors regarder comme décidée la grande question politique du monde civilisé ; et il n'y avait plus à douter que Rome, idole de ses fils qui sacrifiaient à sa grandeur toute autre considération, ne fût appelée à forger des chaînes pour tout l'univers, et à fonder un empire tel qu'on n'en avait jamais vu sur la terre. La seconde guerre punique fut terminée par le premier des Scipion, sous les murs mêmes de Carthage qui, après avoir été si long-temps rivale de Rome, cessa d'exister du moins comme puissance politique.

Les rois et les états qui auraient dû, lorsqu'il en était encore temps, se liguier et s'unir fortement contre l'ennemi commun, tombèrent l'un après l'autre sous le glaive des vainqueurs, ou courbèrent successivement la tête sous le joug des conquérants.

Mais ces fiers vainqueurs savaient encore conserver dans leurs triomphes et aux yeux du monde effrayé et béant, une sorte de noblesse de caractère, et un semblant de magnanimité : c'est ainsi qu'après avoir vaincu Philippe, roi de Macédoine, ils donnèrent en apparence la liberté à la Grèce, et que, le grand Antiochus, dont l'ambition avait fait beaucoup de mécontents et dont la chute fut accueillie par tant d'applaudissements, ayant été contraint de livrer toute l'Asie-Mineure jusqu'au Taurus, ils partagèrent les provinces conquises entre les rois leurs alliés,

afin qu'on ne pût les accuser d'avoir voulu tout conquérir, pour tout garder. Car il était trop tôt pour apprendre à tant de pays et à tant de peuples, encore insoumis, qu'ils étaient tous sans exception, destinés à devenir l'un après l'autre des provinces de la grande Rome, qui couvrait des yeux l'empire du monde. Elle dépassa donc la Grèce; elle prit pied en Asie; et ce premier pas fut suivi par d'autres.

On a vu dans l'histoire romaine le moment solennel où avant de passer le Rubicon, César indécis et temporisant, s'arrêta sur ses bords. Mais on pourrait se demander : Quand Rome elle-même a-t-elle passé son Rubicon? où donc a été cette barrière historique, cette dernière limite de l'ambition, que cette Rome divinisée ne pouvait franchir, sans se mettre dans l'impossibilité de s'arrêter ou de rétrograder, et après laquelle, perdant toute mesure humaine, tout respect pour le droit et la justice, elle devait nécessairement dans son arrogance païenne parcourir à pas rapides la carrière de la destruction, tomber de forfaits en forfaits, passer de l'effusion du sang étranger à des déchirements intérieurs, et descendre enfin jusqu'à Caligula et Néron?

On pourrait signaler, comme le premier indice caractéristique de cette arrogance croissante et inutile, le jour où le dernier roi de Macé-

doine , à peine cent cinquante ans après la mort d'Alexandre-le-Grand, captif et chargé de chaînes, fut traîné dans la ville des vainqueurs, pour orner leur triomphe, et servir de spectacle à la populace. Telle paraît avoir été la loi de la Providence dans la seconde période de l'humanité, que chaque puissance conquérante était soumise à une expiation méritée, par une autre nation encore plus perverse qui apparaissait subitement sur la scène du monde, et qui était destinée à devenir l'instrument de son asservissement et de son extermination.

La dévastation cruelle dont Carthage, défendue avec le courage du désespoir, fut le théâtre ; dans la troisième guerre punique, entreprise sans raison et sans but réel, caractérise encore mieux la tendance des conquêtes romaines. La ville livrée aux flammes brûla pendant dix-sept jours ; et sa population, qu'on évalue à sept cent mille âmes, fut exterminée tout entière, à l'exception des femmes et des enfants qu'on traîna en esclavage. Cette scène d'horreur peut être regardée comme le pendant ou le prélude du sac de Jérusalem. Les Scipion, doux et sages, n'opinaient pas pour cette guerre d'extermination ; et ils s'efforcèrent de contrebalancer la haine de Caton l'ancien ; cependant ce fut un Scipion, qui, comme chef de l'armée, planta les aigles victorieuses sur les ruines fumantes

de Carthage ! Et cet homme était d'un caractère doux et généreux ; il était généralement révérend et estimé jusque dans les relations de sa vie privée.

Il est vrai qu'il faut entendre sa gloire , suivant l'idée des Romains , qui sans aucun égard pour la vie des hommes , pleins de mépris pour l'humanité , ne tenaient nul compte de tout ce qui n'était pas Rome ; et d'ailleurs , une méthode barbare étant une fois adoptée dans la guerre , il ne dépendait pas au fond du chef de l'armée d'en adoucir la cruauté.

La première grande réaction, que les Romains ressentirent de la part des peuples , réveillés de leur longue léthargie , partit de la Grèce , dans la guerre de la ligue achéenne. Cette guerre finit comme toutes les autres. Corinthe devint la proie des flammes , qui dévorèrent en même temps une foule innombrable des plus beaux monuments des arts , et des plus nobles productions de l'antiquité. Entre ces peuples de nord et de l'ouest ; qui jusqu'alors avaient joui de la constitution libre de la nature , mais qui se trouvaient désormais de plus en plus rapprochés du cercle des conquêtes romaines , les Espagnols se distinguèrent par le courage et l'opiniâtreté de leur résistance. Scipion ne put réussir à prendre Numance. Le peuple , qui derrière ce boulevard défendait sa liberté , incendia la ville , et s'en-

sevelit sous ses ruines. On ne vit que bien peu de ces braves Lusitaniens, aux tailles gigantesques, suivre à Rome le char du triomphateur.

Vinrent ensuite les guerres civiles, qui commencèrent sous Tiberius Gracchus, alors chef du parti populaire. Il serait difficile, peut-être même impossible, de justifier complètement les chefs des factions qui agitaient Rome à cette époque. On peut cependant affirmer avec justice que l'aîné des Gracchus était un excellent citoyen, le meilleur de son parti, comme les Scipion, du parti des patriciens. La loi proposée par Gracchus tendait à faire jouir tous les habitants de l'Italie des droits civils et politiques de citoyens romains.

Une pareille innovation, qui eut effectivement lieu plus tard, était juste et devenait nécessaire, car depuis la conquête de tant de provinces, la disproportion entre la ville, seule maîtresse de l'univers, et les vastes pays qui subissaient son joug, était trop grande pour qu'elle pût subsister long-temps; et le soulèvement général et simultané des peuples de l'Italie prouva plus tard combien cette mesure était indispensable. Mais l'orgueil des patriciens se sentait grièvement blessé de cette proposition, qu'ils regardaient comme une tendance au renversement de l'ancienne constitution.

Une révolte qui éclata en cette occasion coûta

donc la vie au généreux Tiberius Gracchus. Mais bientôt après, et nommément depuis cette époque, les principes pour lesquels on se disputait en apparence ne servaient que de prétexte aux ambitieux des deux partis, dont l'un se portait pour conservateur de l'ancienne constitution, et dont l'autre faisait valoir de justes prétentions à un changement, commandé par les besoins impérieux du temps et des circonstances. Ce n'était plus dès lors, dans cette terrible oligarchie de la guerre civile, qu'une lutte ouverte et violente entre quelques chefs de factions.

Les troubles que suscita Caius Gracchus, quoique pour les mêmes motifs et dans le même but que son frère, étaient déjà d'un caractère plus violent, plus passionné et plus criminel. Dans le parti des patriciens, le généreux Scipion, ce héros de la troisième guerre punique, périt assassiné. Les assassinats, les empoisonnements devinrent plus communs, et l'on commença à porter des poignards cachés sous les plis des manteaux. C'est à ce sujet qu'une observation a été faite, non par un père de l'Église, ni par un moraliste chrétien, mais tout simplement par un célèbre historien allemand, rempli d'ailleurs d'enthousiasme pour la grandeur républicaine des anciens. Il a dit : « Rome, maîtresse du » monde, gorgée du sang des nations, com- » mença à déchirer ses propres entrailles. »

Il est difficile de décider entre Marius et Sylla, chefs des deux partis qui divisèrent l'état après ceux dont nous venons de parler, lequel des deux montra dans cette guerre civile plus de cruauté et de soif de sang ; peut-être faudrait-il dire que Marius était de nature plus barbare et plus féroce ; mais que Sylla avait une cruauté, une inhumanité plus calculée, plus réfléchie. Tous deux étaient de grands capitaines.

Au surplus, dans ces temps, il devenait impossible de prétendre au triste rôle de chef de parti, sans compter parmi ses exploits beaucoup de triomphes sur les nations étrangères ; il fallait avoir exercé ses fureurs contre les autres peuples, contre l'humanité en général, avant de songer à les tourner contre sa propre patrie. Les victoires de Marius avaient délivré Rome du danger extrême dont la menaçaient les irruptions des peuples du nord, des Cimbres et des Teutons, précurseurs de la grande migration future. Chaque alarme nouvelle donnait à Rome l'occasion de développer sa force victorieuse ; sa puissance sur le monde s'affermissait par chaque danger qui la menaçait, et qu'elle parvenait à éloigner.

La réaction la plus grande et la plus formidable qu'elle ait eu à combattre fut celle de Mithridate, souverain du Pont. Elle commença par le massacre de quatre-vingt mille Romains, égorgés dans l'orient ; et elle fut en outre accom-

pagnée d'un soulèvement général des peuples de l'Italie, qui voulaient secouer le joug des Romains. Aucun ennemi de Rome, depuis Annibal, n'avait médité des plans aussi vastes et aussi bien calculés que Mithridate, qui pensait à réunir dans une seule ligue armée contre leur ennemi commun, tous les peuples du nord, depuis le Caucase jusqu'aux Alpes et jusqu'à la Gaule.

Par des triomphes sur cet ennemi puissant, Sylla préparait son retour dans sa patrie déchirée par la guerre civile ; et lorsqu'il fut arrivé à Rome, il la traita comme une ville prise d'assaut, et l'accabla de proscriptions, de massacres et d'horreurs de toute espèce. Un trait conforme à la grandeur passée du caractère romain ; et qui peint bien cette ame hautaine, c'est que Sylla, encore tout souillé du sang de ce carnage, osa se démettre de la dictature, comme s'il n'avait exercé que des actes de justice, et se retira dans ses terres où il s'occupait à écrire son histoire. Toutefois il est un point où il paraît avoir voulu flatter le peuple, dont il connaissait parfaitement le caractère ; c'est lui qui le premier institua les jeux Circéens, et les combats de gladiateurs et de bêtes féroces ; divertissements qui, plus tard, sous les empereurs, devinrent comme le pain de chaque jour, un besoin du peuple romain, exigeant des plus grands soins de quiconque voulait se rendre populaire.

Dans ces jeux féroces où l'œil des Romains se repaissait de la vue d'hommes exposés à une mort certaine, et combattant contre des bêtes féroces, Pompée mit en scène six cents lions à la fois et Auguste onze cent vingt panthères. De cette manière, la soif du sang dont les chefs de partis étaient depuis long-temps altérés se communiqua insensiblement à la foule qui fit son amusement favori de le voir répandre. Et cependant, même à cette époque de dépravation, toutes les fois qu'il ne s'agissait que de faire la guerre, de gagner des batailles et de déployer une grande énergie de caractère dans les luttes politiques des factions, les Romains firent preuve d'une force extraordinaire et presque surhumaine ; de sorte que souvent on ne sait comment accorder l'étonnement qu'ils provoquent avec l'horreur qu'ils inspirent. On eût dit vraiment que le dieu de la guerre, *Gradivus*, si vénéré par l'antique peuple de Romulus, foulait effectivement la terre de son pied de fer, et que des flots de sang jaillissaient sous ses pas ; ou bien que le sinistre Pluton avait quitté les abîmes de la nuit éternelle avec l'affreux cortège de tous les esprits vengeurs du Ténare, de toutes les furies de l'avidité cupide et de tous les démons du carnage, pour établir son empire et son trône dans les espaces visibles de la terre.

On ne fait aucun doute que si l'on dépouillait

l'histoire romaine de toutes les sentences fastueuses et de tous les lieux communs de la sagesse politique, pour en examiner les détails dans toute leur nudité et avec tous leurs traits caractéristiques, plus d'un homme de cœur ne se sentit étrangement ému, et ne fût même saisi d'horreur et de dégoût à la vue de ce tableau d'une vérité si tragique; car les Romains comblèrent la mesure, furent géants, même dans la dissolution des mœurs, au point que la dépravation des Grecs ne paraît, en comparaison de cette licence effrénée, que comme le premier pas de l'enfance dans la carrière du vice.

Les guerres civiles qui ensanglantèrent plus tard l'empire romain avaient essentiellement le même caractère que les précédentes; et bien que le souvenir de Marius et de Sylla imposât du moins au commencement une sorte de circonspection dans les procédés extérieurs des partis, le carnage n'en relevait pas moins sa tête hideuse dans le cours ultérieur de la guerre civile.

Le cercle des conquêtes romaines, qui embrassait tous les pays baignés par la Méditerranée, fut presque totalement arrondi et fermé par Pompée et César, pendant la seconde période des guerres civiles. Pompée avait pour théâtre de ses exploits l'orient et l'Asie; César au contraire s'était chargé de soumettre les contrées du nord et de l'ouest, conquête beaucoup plus importante

et beaucoup plus difficile. La Gaule coûta une effusion de sang considérable, même à des yeux romains. On fait monter en général à douze cent mille le nombre des hommes tués dans cinquante batailles livrées par César, d'abord dans la guerre des Gaules, dans ses excursions contre les peuples germains des bords du Rhin et contre les îles Britanniques ; puis dans ses expéditions en Espagne, en Asie contre Pharnace, fils de Mithridate, et enfin en Afrique contre Juba, roi de Numidie. Ce calcul, du reste, est fait d'après César lui-même, qui fut son propre historien. Et cependant, lui aussi il était estimé pour la bonté de son naturel et la douceur de ses mœurs.

Mais encore une fois, cet éloge doit être entendu dans le sens romain. Cependant il est vrai que César n'a jamais été vindicatif, et qu'en général il n'était pas cruel par passion et sans nécessité. Seulement, quand ses vues l'exigeaient, il se montrait, semble-t-il, assez indifférent pour l'effusion du sang. La guerre entre Pompée et César ébranla presque toutes les provinces et toutes les parties de l'empire. Mais quand la victoire se fut décidée pour César, celui-ci eut toujours soin de la couronner et de l'affermir par la clémence et la générosité. Doué d'une activité infatigable et d'une prudence peu commune, ainsi que d'un caractère énergique, il paraît

avoir eu cette faiblesse, que le laurier ne lui suffisait pas, s'il n'y joignait le diadème. Du moins le donna-t-il à croire par ses actions, et c'est ce qui dirigea contre lui le poignard du second des Brutus, qui ne fit que répéter sur sa personne l'action qui avait couvert le premier d'une gloire immortelle.

La guerre civile de Brutus et de Cassius, la réconciliation d'Octave et d'Antoine, qui amena la mort de Cicéron, la nouvelle scission qui eut lieu entre ces deux rivaux, grossissent le nombre des traits qui pourraient servir à compléter ce tableau du caractère romain. Toutes ces convulsions finirent par une autocratie à laquelle s'éleva, du milieu des flots de sang versé par les proscriptions et les guerres civiles, ce même Octave, qui alors enfin, sous le nom d'Auguste, donna la paix au monde et sut la maintenir. Premier souverain absolu de tout l'empire romain, il gouverna pendant les longues années d'un règne fort heureux, comparativement aux temps passés, et finit par être mis encore vivant au rang des dieux immortels. Il dut toutefois cacher au commencement le pouvoir absolu sous des formes républicaines; car le sort de César était encore trop présent à l'esprit du prudent Auguste, pour qu'il osât courir les risques d'une fin pareille.

Le monde avait alors effectivement besoin de

tranquillité, pour se remettre de toutes les guerres qui venaient de l'ébranler, et pour se préparer à recevoir une paix supérieure et céleste qui à son tour devait voir recommencer une lutte nouvelle dirigée contre la source même de la discorde et de l'injustice, et non plus, comme dans les temps passés, contre des partis opposés ou contre une puissance terrestre quelconque.

Mais comme pour orner cette paix générale que le grand Auguste donna au monde romain, afin de le dédommager de l'avoir asservi, la littérature et la poésie devaient avoir leur âge d'or, si tant est qu'un âge de ce genre fût possible à la fin et pour ainsi dire dans l'automne du monde païen, qui commençait à décliner. Nous ne pouvons regarder Plaute et Térence que comme d'assez heureux imitateurs des Grecs. Le caractère de la poésie et la beauté du style de Virgile et d'Horace ne peuvent guère arrêter les regards de l'historien de l'univers, que par rapport à cette langue latine dont ils se servirent, et qui pendant toute la période moderne a été et est encore aujourd'hui commune à tous les peuples.

Mais tout cela, sans en excepter l'imagination féconde d'Ovide, ne saurait être, aux yeux de la postérité, qu'une glanure chétive, après la riche moisson recueillie chez les Grecs par le génie des arts et de la poésie. La poésie du

peuple romain, ce n'est pas, comme chez les Grecs, dans leurs poèmes qu'il faut la chercher : elle est expressive et vivante dans les jeux Circéens que le prudent Auguste se gardait bien de négliger ; dans ces combats où le gladiateur agonisant devait savoir succomber et mourir avec grâce et dignité, s'il voulait obtenir les applaudissements du peuple ; dans ce cirque enfin qui retentit si souvent des vociférations d'une haine implacable contre les chrétiens, de ces paroles sinistres qui les envoyaient à la mort : « Aux lions, ces misérables ! »

C'est sur le terrain de l'histoire que le bon sens pratique des Romains, leur sagacité et leur *conséquence* dans les affaires politiques, l'étendue enfin de leurs relations, leur donne une prééminence incontestable sur les Grecs ; qui, au résumé, n'ont pas un seul historien dont le style réunisse la simplicité et la grandeur de César, qui va droit au but, rapide comme ses actions ; ou qui décèle le coup d'œil profond avec lequel Tacite pénétrait tout l'abîme de la corruption générale. Tite-Live enfin peut au moins être comparé aux meilleurs historiens de la Grèce.

L'éloquence et la philosophie politiques des Romains empruntent de leur réunion et de l'importance des matières qu'elles traitent, une valeur et un charme tout particulier : Cicéron entre autres, en offre un admirable exemple. La phi-

philosophie des Grecs n'était regardée à cette époque que comme une connaissance auxiliaire de l'éloquence, et on ne l'étudiait que dans ce but. La dépravation générale, l'indifférence complète devant la misère publique et la mort, donnèrent de la vogue à la philosophie d'Epicure. Plus tard, et lorsqu'on entreprit, sous les empereurs, de rétablir par la morale l'état et l'esprit romain, apparut le stoïcisme, doctrine conforme d'ailleurs à la sévérité et à la dureté du caractère national ; regardé par ses sectateurs comme la dernière planche de salut, il trouva beaucoup de partisans, principalement parmi les légistes.

La jurisprudence est à proprement parler la branche de la science humaine où les Romains ont fait preuve de plus d'originalité, et que leurs auteurs nationaux ont traitée et développée avec le plus d'intelligence. Déjà César avait conçu la grande idée de faire un recueil général de toutes les lois romaines ; mais il ne put réaliser son projet.

Le siècle d'Auguste fut honoré à son tour par deux grands légistes, dont chacun suivait un système et une école particulière. C'est en faisant une science de la jurisprudence, plus que par toute autre chose, que les Romains ont eu de l'influence sur la postérité. Il peut d'abord paraître assez singulier qu'une nation qui, dans

ses rapports extérieurs, avait dû son prodigieux agrandissement à l'excès de l'injustice la plus révoltante, ait pu exceller précisément dans la science de ce droit qu'elle avait si souvent nargué et lésé. Remarquons cependant qu'ils s'efforçaient toujours d'habiller de formes juridiques et d'établir légalement ces actes d'injustice en grand, qu'ils exerçaient envers les autres peuples; et que ceux-ci ne les secondaient que trop dans cette tendance, en leur offrant, par des inconséquences, occasion d'expliquer en leur faveur la lettre morte de la loi.

Cette théorie juridique s'étendit ensuite au droit civil ou privé, et à toutes les combinaisons, à toutes les formes artificielles qu'il admet: On conçoit aussi que, doués d'un coup d'œil pratique et d'un sens fort juste dans les affaires, dirigeant d'ailleurs constamment leur attention sur la vie sociale et ses relations, les Romains aient pu atteindre un très haut degré de perfection dans la science du droit individuel, malgré les nombreuses injustices dont ils se sont rendus coupables dans les relations publiques, et sur le terrain historique du droit des gens. On expliquerait alors d'une façon toute naturelle cette opposition apparente entre le droit et l'injustice, comme plusieurs autres contradictions qu'on rencontre dans la nature et dans l'histoire.

Mais il y a dans le droit romain en lui-même,

comme dans son rapport avec les droits des peuples, une autre espèce d'opposition qu'il pose lui-même très distinctement et très positivement dans sa théorie, et dont on peut merveilleusement s'appuyer pour apprécier cette jurisprudence romaine, et son influence sur la postérité. Elle consiste dans la distinction qu'on y faisait entre le droit strict et absolu, et l'équité, c'est-à-dire le droit historiquement établi. Dans le droit germain, fondé sur des coutumes, des habitudes, et des mœurs antiques, déterminé en un mot par le cours des temps et par les circonstances, c'est essentiellement le principe d'équité qui domine.

Et l'on aurait peut-être lieu de regretter que ce droit indigène et originaire des nations modernes de l'Europe, à mesure qu'elles ont moins connu et moins compris l'ancien temps historique, ait été refoulé dans l'ombre, et dominé par la jurisprudence scientifique du droit romain, qui, dirigé vers une observance sévère des formules, et se cramponnant à la lettre morte de la loi, penche beaucoup du côté du droit absolu. Au surplus cette partie du caractère de leur jurisprudence est en rapport avec la dureté qu'ils mettaient dans les relations du droit des gens. Mais est-ce bien cette règle que doit généralement suivre sur le grand théâtre de l'univers, la justice humaine, si différente de la justice divine?

Le droit positif et absolu, s'il est appliqué aux relations de la vie civile, et surtout s'il est introduit dans les rapports de la vie publique des états et des peuples, constitue sans contredit un véritable absolutisme. Tout absolutisme provoque un absolutisme contraire, et conduit, s'il est maintenu, de réaction en réaction, à une ruine mutuelle, résultat inévitable de chaque lutte extrême et désespérée des partis, si un principe supérieur de pacification n'interpose sa conciliation et son arbitrage, en s'offrant pour ainsi dire comme une émanation du droit d'équité divine.

Si un arrêt pacificateur de ce genre, partant de haut lieu, ne survient pas, ou si l'on ne veut pas s'y soumettre, alors, conformément au vieux proverbe, cet excès de légalité devient un excès d'injustice; car l'idée de justice absolue ne peut définitivement être d'usage que pour juger exactement le monde et son désaccord, suivant les facultés humaines et d'après l'histoire. « Que la justice ait son cours, dit-on, dans un sens purement légal et selon l'esprit absolu du droit positif; périsse le monde, et que justice se fasse ». Mais on pourrait bien répondre : « Malheur aux hommes en général, malheur à chacun d'eux en particulier, malheur au monde, s'il ne doit attendre qu'un jugement inexorable et de stricte justice, de la part de celui qui seul a le

droit et le pouvoir de rendre la justice dans le sens de ce rigoureux aphorisme, et de juger d'après elle tout l'univers. »

Comme cette justice parfaite et exempte de toute erreur ne peut être attribuée qu'à Dieu ; comme toute justice humaine ne fait que remplacer temporairement la justice divine, il est évident que la justice humaine doit être douce, pleine d'amour, historiquement déterminée, et aussi indulgente qu'il est possible ; qu'elle doit toujours suivre les principes de l'équité ; et qu'enfin elle ne peut jamais oublier la faiblesse de notre nature.

Cette maxime est applicable aux relations les plus étendues comme aux plus petites affaires ; elle se lie même si étroitement avec les unes et les autres, que suivant que l'on adopte le principe du droit strict et absolu, ou celui de l'équité et d'une douceur fondée sur la connaissance de l'homme ; si l'on est constant à le suivre dans la pratique, il en résulte deux manières tout opposées de voir et de traiter la vie entière et le monde en général. L'état est bien, je l'avoue, la puissance qui représente et remplace temporairement la justice divine sur la terre ; et certes ce titre, ainsi que la responsabilité qui en dérive, sont grands et sublimes. Mais cependant aucune justice, aucune autorité humaine, quelque absolue, quelque suprême qu'elle soit, ne peut se

considérer comme l'autorité, comme la justice divine, ne peut en un mot se poser comme la divinité elle-même, si elle ne veut pas excéder ses limites, et méconnaître totalement l'humanité.

La faute antique et perpétuée, l'erreur fondamentale de la constitution et du caractère romain, consistait précisément dans cette idolâtrie politique qu'on vouait à l'état, idolâtrie à laquelle la théorie de la stricte légalité et l'idée du droit absolu pouvaient elles-mêmes très facilement conduire. La divinisation de la personne du souverain commença dès Auguste, bien que l'autocratie absolue et despotique fût encore à demi voilée sous des formes anciennes et républicaines. Mais plus tard, sous les empereurs ses successeurs, cette idolâtrie passa toute borne et toute mesure, et s'exprima dans les formules les plus viles et les plus dégradantes de l'adulation.

Et qu'on ne dise pas que l'objet de ce culte païen n'était pas exclusivement la personne d'un Auguste ou d'un Tibère, qu'on y associait l'idée de l'état, comme dans les temps primitifs; où l'on divinisait la Rome républicaine et éternelle, forte et puissante, qui détruisait le monde et engloutissait les peuples, à laquelle enfin on sacrifiait tout sans exception; car fût-il vrai, cela n'en serait pas moins une idolâtrie politique. Ainsi la mythologie des Grecs nous offre plus qu'aucune autre la divinisation de la nature sen-

sible ; les abus des faux mystères avaient produit, en Egypte surtout, la magie et la divinisation de la nature spirituelle et invisible. Mais c'est à Rome que la troisième erreur, la plus grande de toutes les aberrations païennes, l'idolâtrie politique, se présente avec le plus de force, et sous sa forme la plus terrible ; elle est le caractère fondamental de sa constitution, le principe qui a dominé depuis le commencement, jusqu'à l'époque la plus avancée de son histoire.

L'empire romain était déjà assez vaste et assez arrondi sous Auguste, puisqu'il comprenait tout le cercle des pays qui environnent la Méditerranée ; on peut dire qu'il avait atteint ses énormes limites naturelles. Le littoral de l'Afrique était adossé aux déserts arides et sablonneux qui l'environnent ; le Rhin et le Danube, garnis de forteresses et soigneusement gardés, formaient un boulevard solide contre les peuples redoutables du nord. A l'orient, les Parthes étaient bien des ennemis puissants et formidables ; mais il n'était pas probable qu'ils tentassent jamais de pousser de ce côté leurs expéditions aussi loin que l'avaient fait autrefois les Perses ; et les Romains n'avaient pas non plus d'intérêt véritable à étendre leurs conquêtes jusque dans l'intérieur de l'Asie ; ce qui les aurait trop éloignés du centre de leur empire et de leur puissance, fixé une

fois pour toutes dans la vieille Italie et dans cette glorieuse Rome.

Aussi l'agrandissement n'était-il plus alors l'objet des désirs et des vues de tous les Romains bien intentionnés ; mais leur esprit était exclusivement dirigé vers la réforme intérieure et générale des mœurs, vers le rétablissement de tout ce qu'il était possible de reprendre dans l'ancienne constitution, selon l'idéal qu'ils se faisaient des temps prospères et heureux de la république , à peu près dans le même sens que l'essai en fut effectivement tenté par les bons empereurs , par un Trajan , et un Marc-Aurèle. L'avenir en agitait déjà peut-être plusieurs autres de noirs pressentiments ; peut-être ils prévoyaient que si la dépravation des mœurs allait toujours en augmentant , si une succession d'empereurs indolents laissait tout se détériorer , alors la frontière septentrionale , si bien fortifiée pour le moment , pourrait bien n'être plus un jour en état de résister aux peuples du nord , qui déborderaient ensuite sans obstacle sur tout l'empire ; ce qui est effectivement arrivé plus tard , mais à plusieurs siècles de là.

Mais certes , avec le plus noble caractère , avec la plus profonde perspicacité , nul ne pouvait se douter alors de ce qui surviendrait avant cette catastrophe ; nul ne pouvait prévoir de quel côté

surgirait le nouveau principe qui était destiné à vaincre la vieille Rome, et à renouveler l'univers. On voit même que l'évènement nouveau s'étant plus tard accompli, ils ne surent d'abord ni le comprendre ni l'apprécier. Quelle était donc cette puissance qui devait à son tour terrasser et qui terrassa effectivement les vainqueurs du monde? Était-ce la force des armes, l'esprit de conquêtes qui avait jadis animé les Perses et puis les Macédoniens? Le règne de la force était passé. Une puissance militaire, comme celle de Rome, marchant avec l'oppression et les ruines, ne pouvait s'élever à côté d'elle, et devenir sa rivale.

La science était également impuissante; celle des Grecs, corrompue d'avance, tombée sous le joug de la domination romaine en une hideuse décrépitude, - suffisant à peine à honorer leur vieillesse, était sans vertu pour les changer et les régénérer. Non, il ne pouvait y avoir d'autre puissance réparatrice que la vertu divine de l'amour, qui triomphe au milieu des souffrances, et qui n'hésite jamais à sacrifier à Dieu la vie et les désirs de la terre. D'elle seule sortirent des paroles d'une vie nouvelle, que l'oreille de l'homme n'avait pas entendues; d'elle seule jaillit une nouvelle lumière sur la nature intérieure de Dieu, qui donna une autre forme à la vie de

l'homme, amena un autre ordre de choses, et présenta le monde sous un autre aspect.

Cette puissance du premier amour chrétien se manifesta avec tant de force et de tant de manières ; soit en serrant par des liens intimes et solides la grande fraternité humaine, soit en se propageant avec une merveilleuse rapidité dans tous les pays et chez tous les peuples du monde connu, aussi bien par la résistance courageuse qu'elle opposa à toutes les attaques, même les plus forcées, que par le soin inquiet qu'elle prit de sa conservation intérieure, en écartant tout ce qui lui était étranger, tout ce qui pouvait altérer sa pureté ; enfin par le développement qu'elle reçut à la fois dans les paroles et dans les œuvres, dans l'écriture et dans la vie ; qu'après quelques générations et au bout de quelques siècles, elle dirigeait ou coopérait à diriger le monde, et que, plus que tout autre mobile, elle animait et déterminait la vie de l'homme.

On peut très bien appliquer ce que l'Écriture raconte du prophète Elie, au commencement d'abord si faible et si peu sensible de la grande révolution qui s'opéra dans le monde par une nouvelle manifestation de la puissance divine. Quand ce prophète appelant la mort eut marché pendant quarante jours et quarante nuits, et qu'il fut arrivé sur le sommet du mont Horeb,

la toute-puissance et la majesté de Dieu devaient enfin être offertes et révélées à ses yeux mortels. Il s'éleva un ouragan terrible qui renversait les montagnes et pulvérisait les rochers ; mais, comme dit l'Écriture, Dieu n'était pas dans cette tempête. Survint ensuite un violent tremblement de terre, accompagné de feu ; mais Dieu n'était encore ni dans le feu ni dans le tremblement de terre. Lorsqu'enfin il entendit un doux souffle et le faible murmure d'un air subtil, c'est à ce signe qu'Elie reconnut la présence immédiate de Dieu , et se couvrit le visage avec respect. Comparé à la puissance des nations et des empires qui ébranlaient le monde et asservissaient les peuples , le christianisme commença en effet comme ce doux souffle et ce léger murmure.

La naissance du Christ tombe aux dernières années du règne du premier des Auguste ; mais le vrai commencement du christianisme ne date que de Tibère, et ce n'est même que sous Néron qu'on en trouve dans l'histoire romaine la première mention précise. On dit, il est vrai, que Tibère ayant reçu du gouverneur romain Ponce Pilate, un rapport concernant la nouvelle religion, il avait proposé au sénat d'admettre J. C. parmi les dieux, suivant la coutume des Romains, et de le déclarer digne d'adoration.

Mais le seul témoignage de Tertullien , sur lequel cette relation est fondée, n'a pas assez de

valeur et d'autorité historique, pour qu'il ne reste aucun doute à ce sujet. Peut-être a-t-on cependant porté trop loin la défiance et la circonspection ; car après tout la relation de Tertullien est un témoignage positif ; et tant qu'on peut l'expliquer naturellement, on court risque de déceler ou un vice ou un manque total de critique historique, en ne voulant voir partout que des fictions ou des écrits apocryphes. Tacite même en faisant dans son histoire la première mention historique sur les chrétiens, paraît confirmer l'existence du rapport officiel, que le gouverneur de la Judée a dû faire de ce qui s'était passé dans sa province.

Les centurions romains ont pu de leur côté contribuer à répandre la nouvelle de cet événement, l'un d'eux ayant rendu un témoignage éclatant au fils de Dieu, mort sur la croix, et toutes les traditions ecclésiastiques s'accordant à rapporter qu'il embrassa la religion chrétienne. Rien d'ailleurs, dans le caractère de Tibère, ne rend invraisemblable l'assertion de Tertullien. S'il fut un tyran sombre, méfiant, cruel et pervers, on ne peut aussi lui contester un esprit vaste et pénétrant.

Il était même très susceptible d'impressions religieuses ; sans doute c'était une religion à sa façon, mais enfin ; comme il n'était pas indifférent à cet égard ; il est très naturel et très pos-

sible que son attention ait été sollicitée par ce que le fait en question offrait d'extraordinaire ; d'autant plus qu'on sait qu'il croyait à la fatalité, qu'il avait du penchant pour l'astrologie, et que certains signes célestes lui inspiraient de l'effroi. Il est vrai qu'il ne pouvait souffrir le culte égyptien, ni la religion des Juifs ; qu'il les persécuta et fit brûler tous les vêtements de leurs prêtres, et tous les objets de leur culté.

Néanmoins si l'on voulait arguer de cette haine et de cette persécution contre le rapport dont il s'agit, et soutenir qu'il a dû envelopper les chrétiens dans la disgrâce générale des Juifs, on s'appuierait sur un bien frivole motif, sur une supposition bien arbitraire. Car si Pilate ou les autres chefs militaires romains lui ont envoyé un rapport tant soit peu circonstancié sur la vie et la mort de Jésus-Christ, ces témoins oculaires n'ont pu se dispenser de lui faire part en même temps de la haine mortelle, que les Juifs lui portaient. La seule circonstance propre à exciter l'exaspération d'un vrai Romain, je veux dire la condamnation positive que le christianisme fait du paganisme, de son idolâtrie politique, de ses sacrifices, et spécialement de ceux qu'on offrait devant les statues des empereurs, pouvait n'avoir pas été nettement précisée dans ces premières relations faites après tout par des hommes qui n'étaient nullement initiés aux dogmes chrétiens.

Quant à la pensée et à la proposition d'admettre au nombre des dieux et de proclamer digne d'un culte divin, un homme extraordinaire qui s'annonçait par une force divine, avec la puissance d'un thaumaturge, elle n'a rien qui ne s'accorde aisément avec les usages des Romains, et avec leurs idées sur les dieux et sur les hommes divinisés. Le seul point qui rende la chose suspecte, c'est que le sénat se soit opposé à la proposition de Tibère. Cependant pourquoi le sénat, si elle n'était pas de son goût, ce qui est fort probable, n'aurait-il pas trouvé quelque expédient évasif pour empêcher indirectement un acte qui, parce qu'il touchait aux mœurs antiques était entièrement dans les bornes de ses attributions? Qu'il en soit ainsi, l'exagération sera le seul tort de l'assertion de Tertullien. De la même manière on expliquerait comment ce projet étant resté sans exécution et tombé dans l'oubli, Tacite n'en a rien su, ce que font présumer ses écrits; car dans le cas contraire il n'eût pas manqué d'en faire mention.

Que la chose soit vraie ou non, le fait, sans être important par lui-même, reste toujours fort étrange et très extraordinaire; et il serait une preuve de plus de la singulière impression que cet événement d'un genre tout nouveau avait faite sur l'esprit des Romains.

C'est Suétone, c'est bien lui qu'on peut soup-

conner d'avoir dans son histoire, au règne de Claude, confondu les chrétiens avec les Juifs; car il dit, en parlant de cet empereur, qu'il avait chassé les Juifs de la ville, parce qu'ils y causaient des troubles à l'instigation de Chrestus. Chrestus, d'après la prononciation grecque a le même son que Christus; et ce que les chrétiens avaient pu dire de leur maître invisible qui leur défendait les pratiques du paganisme, étant mal entendu des Romains complètement étrangers à la chose même, pouvait très facilement être pris par eux dans le sens d'un chef de parti encore vivant; comme d'un autre côté les troubles dont il est question, ne désignent-ils vraisemblablement que le refus des chrétiens, conforme d'ailleurs à leurs principes, de se prêter aux pratiques païennes qu'on exigeait d'eux.

Tacite, dans son histoire des temps de Néron, jette sur ce sujet une lumière plus vive; sa relation, bien qu'elle altère le christianisme, n'en a pas moins un caractère historique; et pour peu qu'on sache la comprendre, et en extraire les points fondamentaux, tout informe qu'elle est, elle se laisse néanmoins expliquer.

Néron, parvenu au comble de l'arrogance et du crime, ayant fait mettre le feu à Rome pour jouir du tableau dramatique de l'incendie de Troie, voulut cependant se décharger de l'odieuse de cette atrocité; et il s'évertua à en re-

jeter la responsabilité sur les chrétiens, qui devaient être déjà assez nombreux dans la ville: L'historien proclame qu'ils étaient innocents de l'incendie dont on les accusait; dans sa sensibilité; il se révolte contre la cruauté dont ils furent les victimes, mais il ajoute qu'on leur imputait des méfaits horribles, et qu'ils étaient principalement convaincus de haïr l'humanité.

Cette haine contre l'espèce humaine doit assurément s'entendre de la condamnation sévère que les chrétiens faisaient des pratiques, des principes, et des doctrines que le paganisme avait introduits au milieu des peuples aveuglés. Quant aux méfaits horribles qu'on leur imputait, ce sont sans doute ces repas de Thyeste qui reparaissent si souvent sous ce nom dans les accusations dirigées contre eux par leurs ennemis, et facilement accueillies par un peuple crédule qui les abhorrait. Si ce reproche calomnieux fut répété plus tard par calcul et avec préméditation, il pouvait bien n'avoir été d'abord que l'effet d'une méprise grossière, résultant d'une notion obscure et confuse du mystère d'actions de grâce, que les chrétiens recevaient dans les agapes et les assemblées.

Dans le rapport que Pline le jeune, proconsul de Bithynie et du Pont, assez favorable du reste aux chrétiens, envoya à l'empereur Trajan, vers l'an 120, on voit aussi l'embarras de ce

noble romain, qui ne sait comment présenter cet évènement tout-à-fait nouveau et incompréhensible pour lui, et qui balance sur le parti qu'il doit prendre en cette affaire. Il écrit que, des aveux qu'il a tirés des chrétiens, à la manière des Romains, c'est-à-dire par la torture, il résulte qu'il se trouve dans leurs dogmes une croyance ou plutôt une superstition perverse, étrange et bizarre; que du reste ce sont des gens d'une conduite irréprochable, qui se réunissent un certain jour de la semaine pour chanter des cantiques à la louange de leur Dieu Christus, après quoi ils se recommandent l'un à l'autre les préceptes essentiels de la vertu, et qui reviennent le soir assister à un repas frugal et inoffensif.

Il ajoute que leur nombre s'est déjà accru à un tel point que les autels des dieux sont presque déserts; et encore, qu'il y a parmi eux beaucoup de femmes et d'enfants. Il termine enfin cette lettre, qui reste au nombre des documents que les Romains nous ont laissés sur les chrétiens, en demandant à l'empereur ses instructions sur la marche qu'il a à suivre dans la répression d'une secte qui paraît être sous le coup des lois portées contre les associations et les confréries non autorisées par l'état.

A cette époque, qui forme comme le point de transition des temps antiques aux temps modernes, comme le point central de l'histoire,

deux puissances se trouvaient donc en présence : d'une part Tibère, Caligula, Néron, dieux de la terre, maîtres absolus du monde, dans toute la splendeur et toute la majesté de l'antique paganisme, et comme au midi ou plutôt au soir d'un monde qui finissait ; de l'autre, la première lueur d'une aurore presque imperceptible, d'où cependant devait jaillir le grand jour des temps modernes, et dont le développement successif dans les âges suivants constitue l'objet de l'histoire moderne de l'univers.

FIN DE LA NEUVIÈME LEÇON ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES LEÇONS

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.	Page v
PRÉFACE DE L'AUTEUR.	Id. xj

LEÇON PREMIÈRE. — INTRODUCTION.

Ce qu'il faut entendre par la philosophie de l'histoire. — Études préliminaires qu'elle suppose. — Deux règles à suivre dans la philosophie de l'histoire : 1^o s'occuper surtout de l'ensemble du développement humain, sans trop se perdre dans les détails ; 2^o ne pas avoir la prétention de tout éclaircir. — Communauté d'origine de toutes les races humaines. — État de la terre antédiluvienne. — La terre a éprouvé des révolutions antérieures à celle du déluge, et d'une autre nature que celle-ci. — Preuves géologiques, astronomiques et traditionnelles. — Situation du Paradis terrestre. — Ses fleuves. — Sa source. — Jugement sur la philosophie qui classe l'humanité d'après sa constitution organique. — C'est la *parole* qui caractérise l'homme et le place à la tête des autres habitants de la terre. Page 1

LEÇON II.

Désaccord introduit dans la conscience de l'homme, par son opposition à la volonté divine. — Il est le principe de la diversité des langues et des races. — L'état sauvage n'est pas un état primitif et naturel ; il n'est qu'une phase de dégé-

nération. — Faits antédiluviens constatés par la tradition de tous les peuples. — Race de Caïn, race de Seth. — Tradition indienne, tradition grecque à ce sujet. — Longévité. — Taille gigantesque attribuée par toutes les traditions aux hommes de cette époque. — Constructions pélasgiques et cyclopéennes. — Division de l'ouvrage. — Quinze pays constituent le terrain géographique de l'histoire générale.

Page 40

LEÇON III.

De la Chine. — Sa statistique. — Son ancienneté. — Son histoire. — Caractère chinois; sa nature artificielle et sa vanité puérile. — Langue chinoise. — Écriture chinoise. — L'ying et les huit koua. — Trois époques dans la religion et la science chez les Chinois : 1^o celle de la tradition antique et sacrée; 2^o celle de la science philosophique, qui se divise en deux branches : l'école morale et pratique de Confucius, et l'école spéculative et rationaliste de Laotseu; 3^o époque de l'introduction en Chine du culte indien de Boudd'ha ou de Fo. — Gouvernement de la Chine. — Idolâtrie politique. — Prétendus rapports entre le boudd'hisme et le christianisme. — Absurdité et infamie du boudd'hisme. — Résumé et conclusion.

Page 88

LEÇON IV.

De l'Inde. — Son histoire, sa religion. — Culte de Brahma. — Trinité indienne. — Culte de Boudd'ha. — Sa langue. — Samscrit et prakrit. — Sa constitution. — Ses castes. — De la race des Brahmanes et du sacerdoce héréditaire. — Des Parias. — Origine de cette distinction de castes. — Mythologie indienne. — Culte de la nature sensible. — Dogme de la transmigration des âmes, considéré comme fondement de la vie sociale et de la philosophie des Indiens.

Page 151

LEÇON V.

Quatre facultés dans l'homme : la raison et l'imagination, l'entendement et la volonté. — Direction diverse des in-

dividus et des peuples, suivant celle de ces facultés qui domine. — Comparaison d'après ce point de vue des quatre nations principales de la première époque du monde, des Chinois, des Indiens, des Égyptiens et des Hébreux. — L'élément prédominant de l'esprit chinois est la raison. — Chez l'Indien, c'est l'imagination. — De même dans l'Égyptien, c'est l'entendement. — Dans l'Hébreu; c'est la volonté qui est la faculté distinctive. — Moïse constitue fortement son peuple sous ce dernier rapport, parce que la volonté est le principe et le fondement de toute vérité et de toute science. — Les Perses, qui forment le nœud entre la première et la seconde époque du monde, participent aussi de l'une et de l'autre, en même temps qu'ils tiennent diversement à chacune des quatre grandes nations primitives. — Ce n'est pas en Chine qu'il faut chercher l'origine du paganisme. — Les traditions de tous ces peuples touchant leur origine nous ramènent constamment vers le plateau de l'Asie centrale. — Architecture indienne. — Poésie indienne.

Page 175

LEÇON VI.

Philosophie de l'Inde. — Le Sankhya et l'Yogha. — Le Nyaya. — Le Védanta dont la première partie, le Mīmāṃsā, n'est que l'exégèse. — Tendance mystique de la philosophie indienne. — Beautés de la langue indienne. — Construction d'une pyramide des langues, composée de trois étages principaux. — Langues comprises dans chacun de ces étages. — Ni l'hébreu, ni aucune langue connue n'est la langue du premier homme. — Classification des religions païennes, non pas d'après les objets de leur culte, mais d'après la différence dans le sacrifice. — Du gouvernement particulier aux Hébreux, et de son régime théocratique. — De la table mosaïque des peuples.

Page 213

LEÇON VII.

Considérations générales sur la nature du développement historique de l'humanité. — Deux manières d'envisager

l'homme, deux écoles historiques : l'école rationaliste, *libérale* ; ses inconvénients et son impuissance ; l'école religieuse, *légitime* , seule vraie , ayant seule la compréhension de l'homme et de son histoire. — Comment l'homme est-il l'image de Dieu. — La parole, la force, la lumière, triple principe qui préside à la division de la philosophie de l'histoire. — Origine du paganisme. — Mystères païens. — Deuxième période de l'univers. — Histoire abrégée de l'Egypte , jusqu'à l'invasion des Perses. — Empire assyrio-babylonien, et médo-persan. — Ruines de Babylone. — Les mages. — Les pasargades ou noblesse persanne. — Education des Perses. — Composition de leur armée.

Page 264

LEÇON VIII.

Variété de la nature grecque opposée à l'unité orientale. — Géographie de la Grèce. — Diversité dans la vie des Grecs, dans leur caractère, leurs occupations dans les formes politiques ; penchant de plus en plus vers la démocratie, ils ne montrent jamais contre la royauté la même haine que les Romains. — Esclavage en Grèce. — Aristocratie. — Institutions sacerdotales. — Diversité dans les sources de la nationalité grecque. — Les Pélasges. — Les Hellènes : Eoliens, Doriens, Ioniens. — Résumé de l'histoire grecque. — Art chez les Grecs. — Philosophie grecque. — Etat politique des Grecs.

Page 306

LEÇON IX.

Rome. — Le paganisme romain plus grave, plus sérieux que celui des Grecs. — La religion entre chez les anciens Romains dans tous les détails de la vie. — Divinisation de la patrie, de la cité, de Rome même. — Haine pour la royauté. — Patriciens, plébéiens. — Sens pratique, instinct politique éminent chez les Romains. — Institution du tribunat populaire, de la dictature et de la censure. — Vie frugale et laborieuse des Romains, peuple agriculteur. — Peuple guerrier. — Constance et persévérance, mais